LES

DEUX ANGES,

PAR ARNOULD FREMY.

Tome Deuxième.

PARIS.
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
Rue Saint-Germain-des-Prés, N° 9.

M DCCC XXXIII.

i regardait le ciel.
le que va dépendre
destinée. Dieu n'a

dit le Patron d'un
s-vous chrétienne?»
ion Sordel se tourna
ony; Azalaïs fixa sur
étonnés.
s, » répondit-elle.
conduit votre compa-

apelle.
apelle! lui?
mporte? » dit Sordel.
orte beaucoup. Domna,
us de gré ou de force?
n plein gré.
avez raison, mon maître;
orte rien. Adieu. »
rs son ancre.
de drôles de gens! je me
é pour lui; il est cause

» qu'on m'a jeté en prison, et parce-
» qu'il m'en a délivré il croit que je
» lui en dois une reconnaissance éter-
» nelle... Je n'aime pas que quelqu'un
» puisse dire qu'il m'a obligé... Cela
» me pèse... S'il avait fait violence à
» cette jeune fille pour l'emmener, »
ajouta-t-il en pressant le manche de
son couteau, « j'aurais vu si ma lame
» est de bonne trempe. Mais elle le
» veut; chacun son goût, » et il re-
prit en sifflant la route de Marseille.

Avant que son bateau n'eût quitté le bord, Sordel et Azalaïs avaient franchi le tertre. Déjà ils en touchaient le sommet, et ils allaient arriver devant la porte de l'église, lorsqu'ils entendirent au-dessous d'eux un bruit confus de voix et de pas.

» — C'est lui! c'est mon père! » dit Azalaïs en se collant au bras de Sordel, « j'ai reconnu sa voix. Il était dans

LES

DEUX ANGES.

IMPRIMERIE D'ÉVERAT,
Rue du Cadran, n°. 16.

LES

DEUX ANGES,

PAR

ARNOULD FREMY.

TOME DEUXIÈME.

PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

M DCCC XXXIII.

LES

DEUX ANGES,

PAR

ARNOULD FREMY.

PARIS

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

1838.

t le Bar
Qui air
— Se
e l'en
mais f
armes.
— Az
— Mo
— Eh
zalaïs n
s Éven
rdel ou
— Sen
ie ! »
ux pr
laïs av
froi ; n
en app
ir à u
fit un
our cou
par le

i dit-i

x me
pard

e.
et elle

tent.
e... ils
voir.

longèr
'église
lle est
etit br

manqu
Gordel.
ir ren
, part
seille a
notre

LES

DEUX ANGES.

LES

DEUX ANGES.

LIVRE TROISIÈME.

Notre vie avance et décline. Vous que j'ai connues si belles, si jeunes, têtes contemporaines, à présent, je vous le dis à vous-mêmes, vous me semblez vieilles et changées : vos yeux qui sont éteints, vos lèvres qui pendent, votre bouche qui, lorsqu'elle veut sourire, va chercher bien loin une ride amère et

profonde. Et moi-même, tandis que je rassemble ces feuilles au hasard, mes cheveux tombent, et je m'aperçois, hélas! que plus d'une mèche en a blanchi. Plus de folies : à nous maintenant les graves réflexions sous les rides, les contemplations, la philosophie.—Pourtant, voulez-vous encore rire et causer ce soir comme autrefois, car peut-être, après tout, nous faisons-nous plus vieux que nous le sommes, et peut-être, des beautés d'emprunt, des femmes sages et expérimentées, nous trouveraient-elles encore frais et bien conservés; n'avons-nous pas sur la jeunesse de grands avantages?—A un rendez-vous, nous ne rougissons pas comme les jeunes gens, nous ne chiffonnons pas gauchement le pli d'une étoffe moelleuse, sans oser faire un pas de plus. Nous nous possédons toujours, nous sommes maîtres de nous, et puis,

nous savons rire, et c'est ce qui manque à la jeunesse. Vous la verrez pâlir, frissonner, devenir blême de désir, de volupté, de surprise ; mais lorsqu'on en vient au badinage, lorsqu'il s'agit de plaisanter, elle s'étourdit, elle se perd, elle fait de l'esprit hors de propos, elle dira des mots qui auront traîné par le vaudeville et la foire. La jeunesse est outrée, triviale, elle rougit pendant le cours de sa gaieté, ou bien, après un long éclat de rire, elle reprend tout de suite son sérieux brusquement, sans transition ; elle s'imagine que le rire ne va pas à ses petites lèvres. — Mais nous, nous ne craignons pas de nous réjouir sans pudeur devant des femmes, de montrer un gros rire écarlate, nous trouvons même qu'il ne messied pas à nos favoris grisonnans.

L'âge mûr, l'âge où l'on grisonne, a

donc encore ses délices, je l'éprouve tous les jours. Mais, j'appellerai tout haut téméraire et insensé celui qui sort un matin du logis, pour aller chez un marbrier, dans un carrefour, commander lui-même son mausolée, et cela, sans avoir tout senti, tout épuisé. Mes héros, si j'ai le droit de les citer pour modèles, n'agissent pas ainsi : sans doute, ils ont leurs habitudes d'ennui, de dégoût, comme tout le monde, mais du moins, lorsqu'ils quitteront cette vie, on ne niera pas qu'ils ont vu, entendu, éprouvé bien des choses.

Avant de m'être brouillé avec eux, avant que je ne me fusse aperçu du vague de leurs idées, de l'incertitude, du décousu de leurs moindres actions qui semblent prendre plaisir à vous dérouter, j'aimais encore à les conseiller, je

voulais les réformer, j'avais pris à tâche de les rendre meilleurs. Mais à présent, j'y renonce : je ne puis plus supporter leur hypocrisie, leurs prétentions à l'originalité, à la bizarrerie, leur caractère faux et caché, qui se pare souvent d'un air d'ingénuité, de franchise et de candeur.

Enfin, je le dis sans détour, je suis dégoûté d'eux, moi qui les ai connus si fous, si jeunes : les voilà qui vieillissent, et je ne m'y intéresse plus. C'est l'ordinaire, dès qu'on voit que, par la force des choses, le héros ou l'héroïne commencent à atteindre un âge de discrétion, on les marie, ou bien on les fait mourir. D'autres, moins dupes de leurs illusions, habilleront sans pitié de la douillette noire et coifferont d'un tour l'héroïne qu'ils ont prise, à seize ans, après le

bal masqué, au moment où elle allait s'asseoir à un souper mystérieux, éclairé mollement des premières clartés de l'aube. Ils ne se souviendront plus du temps où, vieille à peine de vingt ans, déjà mariée peut-être, elle venait chaque matin poser devant eux, leur racontant ses pensées, ses rêveries tristes ou sérieuses, trahissant tout en elle jusqu'aux moindres frissons du bal de la veille. Ses jambes étaient croisées l'une sur l'autre, et son pied mignon, balancé sous la jupe à broderies, agitait la pantoufle ouatée. C'était un bel âge, elle était tout à vous, à vous seul, la belle personne; vous l'habilliez, vous l'ajustiez à votre gré, elle montrait sa taille, son épaule, jusqu'à la fleur fanée blottie dans sa gorge. Et les peupliers du jardin agitaient aux carreaux de la fenêtre leurs corps fluets, comme

de grandes figures longues et ovales qui se dandinent en riant sérieusement. Maintenant, c'est une chevelure artificielle, une gorge, sinon artificielle aussi, au moins monstrueuse, des pieds bourrelés qui débordent la chaussure; si c'est ainsi que je dois revoir la jeune fille de seize ans, j'y renonce quant à moi, je la laisse à d'autres. Prenez-la, vous, le premier venu, peut-être vous sera-t-elle utile à quelque chose. Je ne veux plus en entendre parler : et qu'elle n'essaie pas de venir comme autrefois; j'aurais à peindre une vieille femme ridicule, ce ne serait même pas elle que je prendrais pour modèle : je ne lui ferais même pas l'honneur de copier en parodie ses rides, son sourire maniéré, ses grimaces, ses phrases passionnées que je lui appris jadis, et qu'elle récite encore de sa voix tremblante et cassée.—Va, jeune

fille, il vaut mieux mourir, mourir jeune, et je te ferai construire une tombe près de l'eau, sous des saules; j'y attacherai ta chèvre, une vache y broutera l'herbe, et des enfans joueront tout autour. Je m'engage à te faire une épitaphe qui arrachera des larmes. J'aurai soin de dire: — Voyez, elle s'est exécutée de bonne grâce; elle s'est laissée mourir pour se prêter à mon dénouement; pleurez sur elle.

Ils restent encore tous les deux; car tu es morte, toi, pauvre Florence! et ils pensent bien à toi maintenant, ils songent bien à te regretter.

Voyez, d'ailleurs, cette vaste feuillée, ces couleurs vives, ces devises, ces lettres d'or sur ces écussons de papier bleu qu'un vent frais fait voltiger, ces oran-

gers aux têtes riches de rubans, ces pyramides d'assiettes, ces longues tables, ces bouteilles poudreuses, vieilles aïeules précieuses, tenues en réserve depuis si long-temps, ces buffets qui se parent lentement, ces fruits qui montent les uns sur les autres, ces bouquets, ces couronnes, ces plateaux, ces corbeilles vertes, ces porcelaines où le grand jour se réfléchit, se mirant dans leur émail; et puis, ces cris, ces chiens qui se roulent au soleil, ces faces enluminées qui goûtent le vin, ces éclats de rire jeunes et fous qui courent là-bas sur la pelouse, auxquels répond l'écho de la colline, et la parodie goguenarde des voituriers insoucians qui passent sur la grande route; — tout cela, si varié, si affairé, si tumultueux, si matinal, si champêtre, ce sont nos deux héros qui se marient.

Oh! on parlera long-temps des noces de George et de Myrtil.

On a déjà chaud, on est haletant, essoufflé, toutes les femmes sont rouges, le vin des valets qu'on avait mis dans l'ombre cuit maintenant au soleil dans les cruches. Ces gros arbres étalent le mieux qu'ils peuvent leurs grandes feuilles, étonnés et joyeux qu'ils sont de voir tant d'apprêts à leurs pieds, si bien placés d'ailleurs pour jouir de tout le coup d'œil de la noce. Oh! mariez-vous, ne fût-ce que pour ce premier jour; la mairie, le repas, les fleurs, les confidences, les larmes, les éclats de joie, tout le monde est paré, jusqu'aux marmitons; on va, on vient, on se croise, on rit en se heurtant; — et buvons, et dansons : demain doit être encore un

jour de fête. Cependant que la broche tourne toujours, grave et mesurée, avec son bagage de viandes et de gibier. Quel feu, quel empressement, quel chaos dans les cuisines ! Et dans toute la maison, des chambres pleines de dentelles, pleines de femmes à demi nues qui attendent en frissonnant que leurs femmes de chambre aient posé leur robe de gaze sur leurs épaules. Mariez-vous, oh ! vous aussi, soyez roi, roi d'un tel jour ; ce jour si paré, si pompeux, brillant, éclatant, sonore comme une fanfare.

Pauvre Elie ! tu pleures, toi la belle mariée : au milieu de cette sueur, de ces fronts animés, toi seule es pâle ; tu te caches, tu crains de te montrer, et, en regardant le ciel, tu essuies tes larmes avec les rideaux blancs de ta cham-

bre ; car, au milieu de ta riche toilette, avec tes diamans, tes colliers, les femmes ont oublié de te laisser un mouchoir.

Ce pauvre George, lui, on lui donne en mariage Francis, petite brune égrillarde, piquante, d'une laideur remarquable, paysanne qui a mis de beaux gants blancs, et qui doit, j'imagine, boiter légèrement du pied gauche.

Eh bien ! jeunes couples nouvellement embarqués, soyez heureux du moins, faites-vous une de ces niaises amours qui durent toute la vie, qui s'embrassent chaque soir sur les yeux, et s'offrent tous les ans, à leur anniversaire, des pots de fleurs ou quelque présent qui puisse servir au ménage. Puissent nos souhaits et nos bénédictions vous porter bonheur !

La journée se déploie toujours plus riche et plus fière. Les voitures résonnent dans les cours, les conviés arrivent, la foule se presse sous le péristyle.

Il était beau cependant, mon Myrtil, lorsqu'en se présentant sur le balcon, il sortit avec sa jeune fiancée encombrée de fleurs d'oranger, et lui légèrement voûté, encore jeune vu de loin, noble et aisé malgré la gaucherie de sa compagne, et bien qu'il se sentît flotter dans les habits du dimanche qu'il avait fallu mettre pour la cérémonie.

Il saluait à droite et à gauche, riait aux jeunes filles, puis, revenant à son Elie, lui parlait sans lui rien dire; mais il sentait qu'il était gracieux de se pencher sur elle en souriant: les assistans croient toujours que les paroles qu'on

dit ainsi sont si douces et si piquantes ; ordinairement c'est ce qu'on dit jusqu'alors de plus fade et de plus insignifiant.

La noce est en bon train. On est revenu de l'église ; on joue aux quilles ; on cause du mariage ; on attend les convives. Les gants qu'on ôte et qu'on remet, les *à parte*, les regards curieux et médisans qui interrogent les toilettes ; puis, un délicieux parfum de fruits et de dessert ; un naïf, un épais parfum de cuisine qui vous assiége malgré vous. Le soleil vient de se cacher ; il y a quelques nuages blancs qui se balancent dans le ciel. — Allons, messieurs, à table !

Jusqu'ici tout est bien : on est poli, les genoux se serrent, les pieds s'effleurent, on cause d'un bout de la table à

l'autre. C'est quelque chose de si beau que cette nappe vierge tendue sous ces arbres ; cette table qui rit, qui cause par tous les bouts, et là-bas, aux extrémités, les enfans revenant de jouer dans le pré, qui viennent se placer avec des couronnes de bleuets sur la tête. Tout est frais : de jeunes filles timides, assises près de ces jeunes hommes, n'osent pas encore manger. Myrtil et son compère George charmaient tout le monde, avec leurs agaceries, leurs heureuses reparties, leurs coups d'œil ironiques. — Adieu ma réserve, adieu ma sagesse, ma timidité. Déjà tout se décolore, cette cohue, décente au premier abord et réservée, se déchaîne et perd toute retenue. Des nez qui, au commencement du repas n'étaient que d'un beau rouge lisse et poli, s'allument violemment et se prennent à bourgeonner. Un compère

cause familièrement avec la voisine ; de grosses femmes, en robes blanches et collerettes brodées racontent tout haut à leurs voisins les traits d'esprit et les calembourgs de leurs enfans, qui rient d'avance en battant des mains à l'autre bout de la table. Ah ! allons-nous-en respirer près de la rivière ; écoutons dans le lointain leurs voix, leurs chansons. — Chantez, Myrtil, nous répéterons en chœur après vous. — Du vin, du vin, la nuit approche, déjà les oiseaux chantent et les insectes bourdonnent.

La poésie est un art qui n'est bon que pour les cuisinières, la peinture est un art usé, la sculpture n'est plus comprise; il n'y a donc plus qu'un art dans le monde, un seul, et c'est la danse.

Jugez-la sur cette pelouse fraîche, aux

sons doux d'un orchestre nourri par les accens fêlés du tambourin, près de cette rivière fière de montrer sur son miroir étroit les rayons du soleil couchant, comme une petite courtisane qui reçoit son seigneur dans ses bras; des vaches broutent encore avec leur clochette au son lugubre, et de pauvres paysannes, assises sur l'herbe, regardent tristement la noce à travers les arbres. Tout est éclairé, les lampions envoient dans l'air leur épaisse fumée, et répandent une teinte rouge sur le feuillage. — En cadence donc, maudits violons! — Que de robes blanches qui sautent, qui passent et repassent sous vos yeux! Ah! voici les vieillards qui commencent leurs censures: les entendez-vous critiquer les pas de celui-ci, la jambe de celle-là; mais, de l'avis de tous, savez-vous quel est le meilleur danseur, celui que toutes les

femmes envient, qui a les mouvemens les plus souples, les plus flexibles; c'est Myrtil. Les vieilles dames se penchent pour l'admirer lorsqu'il part, elles sourient, et, se rappelant leurs vingt ans, se disent en elles-mêmes : — Qu'il doit être doux ! et qu'il a l'air modeste !....

Mais le bal s'éteint, plus de jeunes filles, ni de lampions, ni d'orchestre faux et criard. La grande table reste seule au clair de la lune avec la nappe tachée de vin; plusieurs convives se résignent à entonner un chœur villageois pour égayer le départ.

— Où est Elie ? dit Myrtil.

— Où est Francis ? s'écrie George.

Ils auraient dit volontiers tous deux à la fois : — qui veut ma femme ? je la

donne au premier manant qui passe, au premier d'entre vous, vous qui chantez en chœur là-bas dans le lointain, j'aime mieux passer la nuit ici à la belle étoile, sur un banc de gazon, que sous les rideaux apprêtés, dans les draps blancs du lit nuptial, avec madame la mariée.

— Eh bien ! mes gendres, criaient aux fenêtres les belles-mères de leurs voix flûtées ; — les étoiles se balançaient mollement sur le sein de la rivière.

— Tenez, dit l'une à Myrtil, vous n'aurez plus que son agrafe à défaire.

— Mon gendre, dit l'autre, en souriant, à George, la petite est déjà couchée.

Après tout, qu'y a-t-il donc de si indigne dans le métier de ces vieilles femmes

qui vendent les jeunes filles et s'adjugent la moitié du salaire pour avoir la peine de faire le lit, de veiller autour des amans. Voilà bien les mères qui vendent leurs filles; leurs filles, qu'elles ont élevées dans la vertu, à qui elles ont appris à baisser les yeux convenablement, et à rougir. Ecoutez maintenant les infâmes paroles pudiques qu'elles murmurent à leurs oreilles; voyez-les, elles leur tracent de sang froid, à main posée, tout ce qui va se passer. Regardez bien, et vous verrez peut-être un sourire de concupiscence, un sourire de désir, un sourire de la chair, se montrer au milieu de cette leçon maternelle.

Ah! vive une première nuit de noces, ce rendez-vous si imprévu, si piquant entre cet homme et cette femme! Tous

deux, en habits de bal, bien raides, lui qui ôte sa cravate devant la glace, et montre son cou noir et velu; elle qui, dans un coin, tire silencieusement les cordages compliqués de son corset, et sans parler du risible bonnet de nuit, intrépidement enfourché par monsieur le mari, avec un éclat de rire profond qui retentit au fond du cœur de la jeune femme; toutes ces choses qui, entre amans, se passent avec des rires, des plaisanteries; car la circonstance devient encore plus pénible et plus burlesque, si on cherche à l'éluder, à l'esquiver; le mieux est encore de s'y arrêter, de la braver en face.

Dire qu'une mère vous apporte sa fille, et vous la livre sans amour, sans passion, de sang-froid! Mais une mère qui donne sa fille à son amant, sa fille

échevelée, folle, pâle d'amour. Oh! celle-là est une bonne mère, oui, une mère respectable qui prend pitié de son enfant. Tandis que celle qui l'amène à un mari qu'elle connaît à peine, et vient encore faire la bonne femme, qui ne néglige aucune recommandation, qui a l'air d'avoir des craintes, et finit par rire en arrière avec son gendre, d'un rire de prostituée, de toute cette comédie. Voyez comme elle a bien soin de tout gâter, de tout flétrir, avec ses petites attentions, ses soins de vieille femme qui aime à se mêler de tout, à mettre la main partout : — Mes enfans, ne vous manque-t-il rien? Si elle pouvait, elle passerait la nuit auprès de vous, vous demandant compte, vous interrogeant sur la volupté. Car il faut que vous sachiez que c'est bien elle qui vous donne sa fille, c'est une sorte

de prérogative à laquelle elle tient, qu'elle se donne, un droit qu'elle va perdre, et qu'elle s'efforce de maintenir jusqu'à la dernière extrémité.

Et tu me vends ta fille, pour mes chevaux, pour mes terres, parce que j'ai fait parler haut mon coffre-fort. Alors, j'en suis le maître, je puis, si je le veux, te la montrer demain matin chauve et pelée, parce que je n'aime pas les longues chevelures, et que moi-même je suis chauve. Elle est à moi, je l'ai bien acquise : vous l'avez troquée, madame, contre mon nom et mes richesses.—Et pourtant, vive une première nuit de noces !..

— Vous pleurez, Elie?

—On pleure toujours une nuit de mariage, et puis, on m'a épouvantée en me parlant de vous.

—On vous a trompée, Elie ; savez-vous ce qu'on fait une première nuit de noces, on cause, on s'entretient de choses indifférentes, on reste dos à dos, et on dort ; dormons.

Le lendemain : —eh bien, la mariée est-elle jolie, libertin? — Vous avez une épouse charmante : je vous complimente; je vous félicite. — Le lendemain aussi, c'est le repas du matin; le repas de famille, dans la salle à manger, s'ouvre avec un bel écho; et dans un coin, une volière bruyante. Il faut que la mariée soit bien laide pour ne point plaire le lendemain de la noce, lorsqu'à la riche parure a succédé la simple robe aux mille plis, et les causeries de famille, et la mère qui touche encore aux cheveux de sa fille, mais sans goût, sans

coquetterie, car maintenant ce soin-là n'a plus droit de l'inquiéter.

Les bons parens firent leurs recommandations, parlèrent ménage, économie; enfin il fallut bien que les gendres allassent trouver leur nouvelle demeure: Myrtil son château, George sa ferme.

N'est-il pas doux d'avancer à pas lents dans une habitation qui vous appartient et que vous ignorez! de découvrir chaque objet l'un après l'autre! Il semble qu'on crée tout, qu'on voit naître tout, suivant ses souhaits et ses désirs.

Quand ils furent chez eux, ils restèrent d'abord stupéfaits, éblouis; mais bientôt le naturel reprit le dessus.

Un soir, deux nouvelles mariées

causaient à voix basse, en se tenant les mains.

— Myrtil m'aime, disait Elie; il est si galant, si empressé auprès de moi! et, quand il le veut, il a tant d'esprit!

— Mais enfin, quel homme est-ce que votre mari? Je l'ai déjà observé plusieurs fois, et, en vérité, je ne saurais qu'en dire.

— Je le crois atteint parfois d'une de ces jalousies aimables qui savent sourire à propos, tout en remarquant bien le moindre regard qui s'écarte, chaque mouvement de coquetterie. Je l'aime, car je lui crois une belle ame. Les premiers jours, j'ai cru qu'il manquait d'esprit; mais je suis revenue sur son compte.

Au même moment, Myrtil entra en saluant avec son air de courtisan : — Mesdames, demain je donne ma fête : Élie, vous en ferez les honneurs. Madame voudra-t-elle y assister?

Le soir, la jeune Élie disait, en arrangeant sa coiffure pour la nuit, dans la glace : — Je prévois pour demain bien des embarras ; il vous faudra sans doute de la glace, des fruits, bien des rafraîchissemens pour tout ce monde : nous aurons toutes ces dames, il faudra exhumer les meilleurs vins de la cave. Mais point de jalousie, s'il vous plaît ; je vous soupçonne d'être jaloux. Et, pourtant, faire les honneurs, pour une femme, ce n'est pas autre chose que de faire des avances, des agaceries, d'accorder de petites faveurs aux convives,

en proportion de leur importance. Quelle robe devrais-je mettre?

— Mon Elie, ne vous inquiétez de rien; je me charge moi-même de toute ma fête, hélas! qui ressemblera à tant d'autres : — vous mettrez une robe simple. Mais, jusqu'à minuit, faisons de la musique : allons, Elie, chantez; je suis au piano.

— M'aimez-vous, Myrtil?

— Bizarre question, si je vous aime!.. Si c'est un cadeau que vous voulez, j'aime mieux que vous me le demandiez, sans me tourmenter par des soupçons, ingrate! Chantez donc!

Quelle triste voix! disait-il en lui-même, tandis que ses doigts voltigeaient

machinalement sur les touches d'ivoire! et tous les jours, toujours la même chanson d'amour!

Et, dès que le jour fut levé, La chasse, la chasse! s'écria Myrtil.... Chiens, chevaux, équipages, chasseurs et piqueurs! Les vieux chasseurs et leurs meutes! les amazones bégueules! Fanfares, cris, hurlemens, appels joyeux aux fenêtres, les écharpes qui se déploient, les forêts qui rugissent dans le lointain! et le cor qui résonne et étincelle au soleil levant! et voyez-vous se rengorger ces blanches cavales dont la tête se balance avec grâce?

— Ta fête sera bien vieille, dit George, qui était arrivé des premiers.

— Je le crains, dit tristement Myrtil.

Tout le monde est prêt; dépêche-toi,

ma fille. Mon voile vert, mes brodequins! — mon cor, mon couteau de chasse! Les cours sont pleines, les valets sifflent dans les écuries; tous les anneaux des cours sont occupés par les brides des chevaux. — Vous voilà tous, dit Myrtil de sa voix grèle; écoutez-moi : ce qu'il y a de plus beau, de plus gai dans une partie de chasse, sans contredit, ce sont les apprêts; le reste n'est rien. Courir toute une journée dans des routes sablées, après une bête dont on entend d'heure en heure le passage dans les feuilles, dont on croit entrevoir la robe fauve au bout d'une allée, n'est-ce pas là un bien noble amusement? Et, après tout, monsieur et madame, ce que vous pouvez espérer de mieux, c'est de jouer ensemble la scène de Didon, et je ne le souffrirai pas, parce que la morale s'y oppose. Rassurez-vous, mesda-

mes ; vous êtes charmantes sous ces habits. Ainsi, mes bons amis, nous avons déjà épuisé le plaisir de la chasse, puisque nos apprêts sont finis.

— Il est fou, dirent les cavaliers.

— Il est galant, dirent les dames.

On se répandit dans les jardins qui avaient un air de fête ; les jets d'eau donnaient de toutes leurs forces. Au milieu de la pelouse, s'élevait un temple de toile bleue, orné de feuillage, sur la façade on lisait : — Mesdames, c'est ici que l'amour vous attend.

— Allons, allons, Myrtil, dirent les dames érudites, ceci est du réchauffé d'après l'antique : votre reposoir a un faux air du temple de Cypris.

— Mesdames, dit Myrtil, si vous voulez vous baigner sans être vues, voici ma rivière : elle est pleine d'essences ; le fond est de marbre ; vous ne trouverez pas un caillou, pas un brin de mousse. Que rien ne vous retienne plus.

Et tout voile fut écarté, les robes tombèrent ; on entendit un long éclat de rire. Il y avait là des marquises habituées à balancer indolemment la tête dans de riches équipages ; parmi elles, Myrtil reconnut en rougissant celle qu'il avait aimée jadis. Il y avait des beautés de vingt ans, si fières que la veille encore elles refusaient leurs lèvres au baiser du matin de leur vieux père en cheveux blancs ; c'étaient elles qui poussaient les cris les plus aigus. Il y avait aussi de jeunes filles qui descendaient dans l'eau avec tant de grâce et de pudeur qu'on

oubliait leur nudité. — Les chevelures qui se renversaient sur les épaules ! les cris de frayeur et de surprise, quand le pied atteignait la fraîcheur de l'eau ! et ces mille têtes qui couraient, les unes bouclées, les unes grises, les autres chauves ! Quelques-unes, c'étaient les plus légères, frappaient du pied au fond de l'eau, et rebondissaient, dégageant leurs blanches épaules, leur gorge blonde, s'élevant aussi haut qu'elles pouvaient.

Myrtil s'était caché sous les arbres de manière à jouir de ce tableau ; il disait à George : — Quel triste spectacle, que ces formes toutes étalées, épanouies ! Ce qui m'indigne, c'est que je suis sûr qu'elles croient former un des plus ravissans tableaux, et qu'elles se laisseraient volontiers comparer à un essaim

de syrènes. Comme elles sont lourdes ! que de gaucherie dans tous leurs mouvemens et que de taches sur leur corps ! Elles ne savent que rire aux éclats, frapper l'eau de leurs mains, les disgracieuses !.. Je ne désire en posséder aucune, pas même celles qui sont accroupies sur le bord de l'eau, qui passent leurs mains sur leurs bras et leurs épaules, comme des chattes au soleil. Mais vois-tu cette vieille femme, ce cadavre qui sort de l'eau en toussant ; c'est pourtant une baronne qui dernièrement a séduit un pauvre Faublas de dix-sept ans, dont la noble figure l'avait flattée ! — Insensé ! mon pauvre George, moi qui croyais que toutes ces beautés sans voile, livrées à elles-mêmes, pouvaient nous offrir un coup d'œil gracieux, une impression agréable ! Ah ! je m'aperçois que je suis encore bien jeune !

Mais heureusement voici de quoi nous dédommager, ce sont ces vêtemens frais et légers le long de ces arbres, ces voiles blanc appliqués sur le gazon, ces ceintures lestes, ces gazes dans le feuillage, ces chaussures furtives qui se cachent sous l'herbe. Qu'est-ce que la beauté? c'est quelque chose qui sait se vêtir avec grâce, se bien coiffer, se chausser voluptueusement. N'est-il pas vrai, George, qu'il y a là plus de vingt paires de pantoufles qui nous feraient tourner la tête? — Allons, mesdames, allons, le jeu est épuisé, habillez-vous; vous êtes toutes charmantes sans distinction, mais on se lasse de tout.....

Bientôt Myrtil s'amusa de cette société qu'il avait invitée pour la fêter et la distraire. Il se souvint des déclamations sceptiques de sa jeunesse; il parla

vertu, religion, poésie, prouvant que tout cela n'était qu'un jouet, qu'un amusement frivole dont on pouvait abuser à sa fantaisie. Il s'anima, il fut éloquent; on fit cercle autour de lui; et, après quelques objections, quelques réponses timides, il eut la douleur de voir qu'il avait déjà convaincu tout son monde, que déjà les assistans étaient convertis à ses idées et ses prétendues convictions, car ils s'étaient laissés éblouir par l'éloquence pompeuse et la poésie dont Myrtil se plaisait à orner ses discours. Quand il les vit bien affermis, un instant il sut l'idée de renverser ce qu'il avait avancé, et de leur prouver tout le contraire; mais il dédaigna ce jeu facile et ce triomphe sans gloire du paradoxe. D'ailleurs, il se rappela ses devoirs de maître de maison, et il prit la résolution de respecter jusqu'à la fin du

jour l'esprit et les principes de ses invités.

— J'aurais beau les retourner, vois-tu, George, changer leur allure, l'ennui résulte toujours. Il faut remarquer qu'ils ne tiennent même pas à leurs principes, à leurs idées de vertu; pour peu qu'on les presse, on les voit tout jeter là comme un fardeau lourd et inutile, comme ces vieilles dévotes, encouragées par la joie d'un repas, qui trahissent sans pudeur leurs plus secrètes pensées.

Le soir, Myrtil proposa à ses convives de faire monter ses gens, ses chiens, ses chevaux, pêle-mêle, sur un bûcher situé au milieu de la pelouse, et de les entendre crier, chanter, pleurer, hurler, piaffer dans les flammes, ou bien d'incendier tout simplement le château et ses dépendances. Les convives lui rendirent grâce, et on se quitta.

— Elie, où donc étiez-vous?... je vous ai cherchée vainement pendant toute ma fête; vous m'avez laissé seul faire les honneurs, seul m'occuper des dames.

— Ah! Myrtil, j'ai tout vu de cette croisée, et vos galanteries m'ont semblé plus prétentieuses qu'originales. Convenez que tout cela était un peu réchauffé. Je suis persuadée que l'aristocratie n'aura vu dans cette journée que les fantaisies d'un nouvel enrichi; je crains que les plus nobles familles ne vous aient trouvé mauvais ton.

— Ma bonne Elie, George et moi, nous sommes grossiers, vois-tu, nous ne connaissons ni la finesse ni l'agrément des belles manières; mais je compte sur toi pour me former.

—Hélas ! Myrtil, vous êtes bien vieux déjà pour ces folies. Regardez-vous dans ma glace : vos cheveux blanchissent ; quand vous riez aux éclats, quelques rides se répandent autour de votre bouche.

—Eh ! que m'importe de vieillir, puisque nous vieillirons ensemble, mon amie ! Nous aurons tous deux de belles années sombres et vénérables comme des arbres verts ; nous verrons marcher à leur ombre nos enfans qui pleureront de nous voir si vieux et si tremblans. La vieillesse est belle lorsqu'elle sourit encore en écoutant les échos lointains d'un monde qu'elle va quitter, qu'elle s'attendrit en voyant passer devant elle des amours dont les têtes égarées se mêlent et se confondent, des mariages purs et chastes, qui reviennent des autels les

yeux baissés. La vieillesse aime les fêtes et les dimanches où les jeunes gens de la ville et des campagnes dansent, lèvent leurs verres, tachent de leurs orgies grossières leurs chapeaux à fleurs et leurs beaux habits. Quand donc serons-nous vieux, bien vieux; alors c'est le repos, la paix, le calme; alors on commence à croire qu'ici-bas on peut goûter quelques jours paisibles, et on s'y livre avec confiance, car la vie va finir.

Un matin, Elie et son jeune cousin étaient assis sur le lit nuptial, encore fatigué, bouleversé, dans le désordre de la nuit; l'oreiller creusé; les draps à demi-renversés; les rideaux de soie qui s'y mêlent. Le lit ainsi défait, foulé par un autre, a souvent servi de siége à plus d'une scène d'amour matinal. On résiste aisément, dans le jour, quand la couche

est apprêtée, tendue sous la mousseline; mais le matin, quand elle est flottante, échevelée, on s'y roule, on s'y cache, on s'y blottit malgré soi, on n'a ni honte ni retenue; on a bientôt tout dévasté. Pour une heure de volupté, de plaisir, il faut toujours quelque chose d'un peu dur, d'un peu dissolu, d'un peu incorrect : un banc de gazon, une gerbe, ou bien ce lit froissé que d'autres ont habité toute la nuit. Si les coussins de soie sont trop doux, trop flexibles, ils vous retiendront, ils vous captiveront, ils vous suffiront presque; bercés et assoupis, vous songerez à peine à celle qui est près de vous, à la voir sourire sous vos lèvres, à éprouver la souplesse de sa gorge blanche et la soie de sa chevelure. N'éclairez, ne parfumez pas trop la salle du rendez-vous; n'en faites pas un asile trop voluptueux :

tout cela épuise, voyez-vous, tout cela use et énerve à l'avance. Ces enivremens de parfums, de glaces, de lumières, de draperies languissantes, toutes ces jouisances sont prises aux dépens de celles de l'âme et des sens. Que la jeune femme garde pour elle ce qu'il y a de léger, de flottant dans la gaze et la soie des tentures, ce qu'il y a de magique dans le parfum des vases de fleurs qui se mirent dans les glaces. Que dans la chambre tout soit simple, terne et obscur, et qu'elle seule y soit transparente, embaumée.

— Chevalier, dit Elie, as-tu eu cette année bien des bonnes fortunes, as-tu fait souvent pleurer tes maîtresses?

— Quelques-unes, ma cousine; mais tu me traites toujours comme un homme

à bonnes fortunes, quand tu me fais asseoir sur ton sofa, et que tu m'appelles chevalier. Involontairement tu prends le ton d'une marquise qui sourit avec un air d'enfant gâtée; ta tête tombe vers moi, tes yeux languissent, et tu deviens gracieuse comme la régence.

— Chevalier, j'ai besoin de toi. Si tu veux me seconder, si tu montres de l'esprit, je te donnerai mon cœur.

Au même instant Myrtil entra : le chevalier les laissa seuls.

— Il faut que je sache au juste, dit Elie à Myrtil, combien de passions vous avez eues avant notre mariage. Il faut que vous ayez trahi bien des femmes, qu'à vingt ans vous en ayez vu plusieurs nobles et belles se rendre à la fois à vos

vœux. J'ai souvent interrogé George sur tout cela ; mais George est impénétrable, et je ne sais vraiment comment vous interpréter.

— Voilà encore, dit Myrtil, l'éternelle question que les femmes posent à leurs maris. Ordinairement la scène se passe sur un pont de pierre : on regarde passer la rivière bourbeuse d'un village, grise de savon ; il y a des linges blancs et jaunes, des guenilles qui essaient de se sécher au soleil du pré voisin ; c'est alors qu'on dit : — Mon ami, dis-moi, avant notre mariage combien de femmes as-tu aimées? Oh! raconte-moi toutes tes amours ; je veux tout savoir. S'il en est une qui ait laissé en toi quelques traces, j'aurai du plaisir à les combattre, à en triompher ; nous en causerons souvent, et sous mes paroles de tendresse, sous

nos douces causeries de chaque jour, je les verrai s'évanouir et s'effacer par degrés. Moi, je te répondrai : — Hélas ! mon Elie, je n'ai jamais été homme à bonnes fortunes, pour notre malheur à tous deux. Je ne t'apporte pas un cœur usé par les passions. Je suis à toi, si je puis appartenir à quelqu'un ; je t'appartiens tout entier.

Les femmes aiment à faire des conversions, c'est ce qui les attache si souvent à des cœurs vicieux et corrompus ; elles ont l'espoir d'en faire jaillir encore quelque étincelle de vertu. Elles s'attachent aussi aux ames flétries, celles qu'on a trompées, trahies, celles qu'ont dégradées de longues années d'infortune et de misère ; elles veulent les faire refleurir, leur rendre leur dignité, leur éclat ; elles auront pour ces ames malades les soins dé-

licats, les attentions d'une mère. Elie voulut savoir si tout était épuisé dans le cœur de son époux, si quelque chose pouvait encore l'agiter et l'émouvoir. Elle résolut de se ménager un tête à tête avec son jeune cousin le chevalier, pour que Myrtil les surprît ensemble : elle espérait exciter au moins la jalousie ou la colère de son mari.

— Tu es ma vie, disait-elle un jour à son cousin, mon seul bien. Oh ! pourquoi étais-tu si jeune, et pourquoi n'as-tu pas osé me demander en mariage ! Tu m'aurais peut-être obtenue ; alors quelle vie pour tous les deux ! que de jeux, que d'amour !

— Oui, cousine ; mais, vois-tu, je craignais un refus. D'ailleurs mon père

ne veut pas que je me marie encore, vieux et faible comme il est, il craint, si je prends maintenant une femme jolie, jolie comme toi, que je ne l'abandonne et que je ne l'oublie. Tous les soirs, je reste près de lui, nous jouons aux cartes, nous causons; il me dit que je serai riche un jour; il me raconte toute sa jeunesse, plus folle, plus déréglée que la mienne.

— Tu me prendras donc toutes mes fleurs, chevalier, toutes les fleurs de mon sein? — Tiens, et celle-ci, cachée plus avant que les autres, que tu oubliais; permets au moins que je t'en donne une moi-même. Mais ne rougis pas lorsque je vais l'attacher à ton côté. — Oh! que tu es jeune encore, chevalier!

— Oui, bien jeune; je l'avoue, bien

des propos de femme me font encore rougir ; je rougis même auprès de toi, que j'aime tant, et qui cèdes à tous mes vœux..... Te souviens-tu du jour de ta fête, lorsque je vins, sans que personne me vît, attacher sous ta fenêtre le beau cheval blanc que, le matin, mon père m'avait sellé lui-même?

— Oui, je m'en souviens ; mais, chevalier, m'aimerez-vous toujours ?

— Toujours, mon ange; tu es si belle quand tu permets à mes lèvres d'effleurer les tiennes ! Je t'en prie, détache cette gaze, elle me gêne. Comme ton épaule est ronde et délicate ! Que tu es blanche ! Juge si je dois t'aimer, moi qui n'ai eu pendant long-temps pour maîtresse qu'une négresse aux dents blanches, au collier rouge, que mon père

avait fait venir exprès pour moi de ses plantations.

Myrtil était couché sur un tapis à leurs pieds, comme un vieux chien de chasse qui regarde stupidement les amours de ses maîtres, sans y rien comprendre.

— Restez, restez ainsi, leur dit-il; vous êtes si gracieux et si tendres ! Voulez-vous que je fasse tomber le rideau de soie, si le jour vous blesse; que je relève les coussins ou que je me mette à jouer de la mandoline pour accompagner quelque romance langoureuse? J'aime le ridicule, moi; c'est le dernier préjugé qu'il y ait quelque mérite à braver. Livrez-vous donc à des transports, à des extases, ma femme et mon cousin; faites que j'en sois témoin seulement, et que

je puisse dire à tout le monde : — Je les ai vus, et leur trahison n'a été qu'un effet de ma volonté, un acte de condescendance de ma part.

— Ah! sortez, chevalier, dit Elie courroucée; finissons ce jeu : je vois que je ne parviendrai jamais à le rendre jaloux.

Myrtil sortit, encore échauffé de cette scène d'amour; il rencontra George.

— Mon cher George, c'est toi, je t'ai reconnu là-haut sur la colline, à tes vêtemens bleus, à ton sourire joyeux, à ton front pacifique tourné vers moi. Eh bien! es-tu content, maintenant que tu es roi d'une belle ferme, de pâturages gras et abondans où tes troupeaux mugissent? Sans doute, à l'heure qu'il

est, tes enfans remplissent de leurs jeux et de leurs cris les corridors de ta vaste maison.

—Mais toi, Myrtil, es-tu tranquille maintenant, es-tu content de ton sort, toi qui me disais si souvent : —Quand donc aurai-je une femme avec qui je ne serai point obligé de me mettre en frais d'amour pour la retenir, puisqu'elle sera liée à mon sort par un contrat, une femme que je pourrai offenser, blesser, railler, frapper en légitime mariage?

—Oh! s'écriait Myrtil, dire qu'ils sont à moi, ces arbres qui élèvent magnifiquement leurs têtes devant ces croisées; leurs murmures de la nuit, leurs balancemens mélancoliques, leurs jeux et leurs caprices, quand ils se touchent et s'éloignent les uns des autres, tout est

à moi, jusqu'aux feuilles pâles que pendant l'hiver leurs branches laissent tomber avec dédain sur le sable. Tiens, précisément, voilà le vent qui les agite, qui renverse et balaie leur feuillage; eh bien! malgré tout cela, quoiqu'il y ait du calme et du silence dans cette solitude, ma femme m'ennuie. — Quel supplice d'avoir toujours une femme à son lever, à son coucher, à table, devant soi, quand le repas est prêt, et que l'appétit de sa petite bouche entr'ouverte vous sourit et vous invite! Toujours la même femme, même langage, même son de voix, mêmes caprices. Et même c'est qu'elle est plus ennuyée que nous; elle ne croit pas à l'amour qu'elle déploie, elle espère vous tromper, vous fasciner avec ses petits reproches, ses petites ruses, ses bouderies qui s'éteignent d'elles-mêmes,

quand on n'a pas l'air de les remarquer. Et cette tête égarée qui se pose sur vous avec langueur, tous les jours, exactement à la même heure, dès que l'horloge sonne onze heures ou midi.

— Eh bien ! dit George, ta femme t'ennuie, faisons un marché, je t'offre la mienne, nous changerons.

— Oh ! non pas, le modèle des amis ; ta femme est trop laide, en vérité.

— Adieu, dit George en secouant tristement la tête ; va, Myrtil, tu es bien changé. — Et il remonta à pied la colline.

On sonne un matin à la grille de cette maison hospitalière. Est-ce un mendiant ou un voyageur qui demande asile, après avoir marché toute la nuit,

sans pouvoir trouver son chemin? Ce sont peut-être des comédiens ambulans qui viennent emprunter des étoffes et des draperies pour le spectacle de ce soir, pour nous les rendre encore humides des larmes de leur tragédie, et tachés de l'huile de leurs quinquets; des comédiens, haillons de soie cousus d'or, qui rient et dansent à la porte, flattent les chiens, en attendant qu'on leur ouvre. — Allons, Elie, sois belle aujourd'hui, je te permets d'épuiser toutes les ressources, tous les raffinemens de la coquetterie. Elie obéit à Myrtil, son col est gracieux, ses vêtemens clairs se plissent d'eux-mêmes, et se chiffonnent à propos; ses beaux cheveux semblent ignorer l'art et la symétrie. Un côté est touffu, vagabond, joyeux; l'autre, maigre et négligé, rien qu'une seule boucle tombante qui semble pleurer. Que de

beaux rêves, que de frais sourires passent et se succèdent sur son front! comme tout est gai, comme tout chante autour d'elle! — Pourquoi donc aujourd'hui ont-elles tant d'éclat, les peintures des vases, les fleurs de nos tapis? — Vois-tu cette campagne indécise qui flotte et se débat comme un flot de fumée, dans le brouillard du matin? Au milieu de cette joie languissante qui trouve une larme sous ses doigts distraits, dans le ravissement de cette ivresse matinale, de ce lever du jour blond et gracieux, ah! comment ne pas souhaiter de mourir ensemble!..

Regardez pourtant dans cette allée du jardin, entre ces arbres; voyez trotter un petit cheval campagnard, vif et coquet, couvert d'une belle housse neuve : tout est neuf sur lui, les harnais où il y a

du cuivre, vraiment! La bête semble toute fière d'avoir à porter cette femme qui la fouette et l'excite en sifflant. Cette femme est une villageoise qui a mis ses habits de fête; elle a des dentelles, un chapeau à fleurs; son teint est brun, ses bras sont noirs.

Lorsqu'elle fut près de la maison :

— Oh! que cette femme est laide, dit Elie!

— Elle est charmante, s'écria Myrtil.

— Mais c'est Francis, la femme de notre ami George. — Soyez la bien-venue, Francis; hier, j'ai vu votre mari, qui ne m'avait rien dit de votre arrivée.

Et Francis, la figure pleine de sueur, avec son beau chapeau couvert de pous-

sière, vint embrasser Elie, qui trouva que l'haleine de la villageoise avait une odeur de mauvais vin.

Comme cette Francis est déjà à l'aise à cette table de déjeuner! la voilà qui cause, qui interroge, qui écarte les genoux, qui offre à boire à droite et à gauche. — Ma pauvre Francis, mais vois donc, tes cheveux sont noués avec un cordon noir, tes oreilles sont indignement percées, et de larges anneaux d'or s'y balancent, tandis que celles d'Elie, jolies coquilles blanches comme l'albâtre, n'ont jamais été percées, même pour les plus riches pierreries. Et tu ne remarques pas comme tout ici est frais et de bon goût. Ces simples glaces sans dorure; sur ce buffet, des corbeilles de porcelaine blanche qui attendent le dîner; et cette porte entr'ouverte qui te

laisse voir dans une glace le salon et ses magnifiques peintures. Mais ici seulement, dans cette salle à manger, remarques-tu ce plafond si net, ce plancher de marbre, ces tableaux de chasse et de chevaux qui égaient les murailles?

Francis a les ongles noirs, elle se mouche avec bruit, elle boit son vin pur, mais qu'importe? Elle est neuve et attrayante, la villageoise, n'est-il pas vrai, Myrtil? Myrtil rit aux éclats, il est aux petits soins auprès d'elle, il évite, en passant sous la table, la robe moelleuse d'Elie, pour aller chercher la main vigoureuse et gaillarde de Francis; Francis qui raconte si longuement les querelles de ses garçons de ferme, les maladies des chevaux, des jumens, les grains, les semailles, le malheur des récoltes. — Mais pendant tout ces dis-

cours, remarquez-vous ce triste sourire qui se berce à demi sur les lèvres d'Elie?

Francis est laide, d'accord; elle boite sensiblement, j'en conviens; elle parle de George comme une femme qui se moque de son mari, et le trahirait volontiers, oui; mais ce beau cachemire, où les fleurs, les dessins, sont entassés pêle-mêle, ce beau sac de velours rouge est à elle. Elle est riche, on le voit; du reste, elle le laisse assez entendre dans tous ses propos.

Ils quittèrent la salle du repas, et se retirèrent tous les trois dans une chambre à coucher.

— Allons, Elie, ta pendule vient de sonner midi, le jardin est inondé de soleil, mais ses rayons dorment sur la per-

sienne, et ne peuvent pénétrer ici. Quel parfum suave de fleurs et d'essences dans cette chambre! — Elie, mets-toi au piano et commence, nous t'écoutons.

— Je n'ai rien à te refuser, dit-elle en embrassant Myrtil sur le front.

Au milieu du jour, la voix du piano est douce et voilée, elle pleure souvent et s'attendrit; il y a de longues poses, des intervalles: souvent elle se ralentit, elle gémit, elle se plaint. Et lorsqu'après mille hésitations, la voix d'une femme commence tremblante et mal assurée, elle se traîne et se brise, elle se perd dans une plainte incertaine et confuse. Elie chantait, et lorsqu'elle eut terminé, elle frissonna, et, pâle d'émotion, elle se retourna de leur côté: — M'ont-ils comprise?... Hélas! elle vit Myrtil qui tenait

dans ses mains une des mains calleuses de Francis étendue sur un sofa.

—Vous chantez bien, madame, dit la femme de George avec son accent campagnard; et elle se tournait en riant vers Myrtil.

Elle ajouta : — Tandis que je suis là assise à l'aise sur ce beau siége, mon pauvre George est aux champs, tout en sueur, tout haletant au milieu des ouvriers qui dînent sur l'herbe maintenant, et bourdonnent en mangeant. Les meules de foin, la basse-cour, le jardin potager, oh ! comme tout cela est loin ! — La belle maison, pensait-elle en elle-même, les beaux meubles, et comme cette femme est blanche ! Mais elle paraît accablée d'ennui; en entrant, elle a jeté à l'abandon son bouquet de roses sur la

cheminée, au lieu de le mettre comme moi à son corsage. Sans doute, elle est trop faible, trop pâle, et c'est pour cela que son mari ne l'aime pas.

Vous, qui avez aimé, vous qui, après de longues nuits sans sommeil, des journées de désespoir et d'abattement, avez vu venir enfin, et comme par hasard, le jour où l'on ne savait plus vous résister, où dès le matin vous obteniez des faveurs inattendues, où vous sentiez les voiles qui se soulevaient et fuyaient d'eux-mêmes, et, à chaque instant, des regards pesans qui tombaient sur vous : n'est-ce pas, qu'on aime à reculer, à reculer toujours, qu'on aime à jouir de ces prémices, de ces molles caresses, de ces paroles vagues et oppressées? c'est comme une halte fraîche où l'on se repose après une route longue, fatigante,

quand le clocher natal est devant soi, et qu'on est près d'arriver. Si bien que vous, naguère si violent, si passionné, on finit par vous accuser de lenteur : on vous croit déjà plein et rassasié. Aussi, combien d'amans en sont restés long-temps à ces présages, à ces légers avant-coureurs d'amour, n'osant pas faire un pas au-delà, enivrés de l'air calme qu'ils respiraient dans ces tièdes régions.

Dans la soirée, ils parcoururent les plus frais détours du jardin ; Francis était toujours au bras de Myrtil, Elie les suivait en silence.

— Votre femme est jalouse, dit tout bas Francis, il ne faut pas me serrer ainsi devant elle.

— Et que m'importe ! disait Myrtil.

Mais parle-moi de George, j'aime à t'entendre ; il me semble que je le vois courant dans sa ferme, gourmandant ses gens, appelant, écumant, grondant.

Francis cueillait, en passant, des fleurs, des noisettes sur l'arbre, et elle les offrait dans sa main à Myrtil, le forçant à garder tout ce qu'elle cueillait.

— Oh ! mes belles fleurs, dit Elie, que j'aimais tant, et qu'elle m'arrache sans pitié, et ces fruits que je réservais exprès pour les petits enfans qui viennent me voir, elle me les prend !

Pendant le dîner, Myrtil avait eu soin de faire boire abondamment Francis ; en quittant la table, elle s'approchait familièrement d'Elie.

— Ma chère dame, disait-elle, il ne

faut pas toujours être sérieuse, il faut rire, voyez-vous, rire et chanter comme moi. Et quand même votre mari vous serait infidèle, il ne faudrait pas vous en affliger. Tous les hommes sont changeans; moi, croyez-vous que je m'attriste, quand j'entends George revenir le dimanche, au milieu de la nuit, avec d'autres femmes du village?

Elie n'y tint plus, elle les quitta. En rentrant à la maison, elle vint s'asseoir près de la porte vitrée qui donnait sur le jardin, et elle se mit à contempler le ciel. Elle pensa à cette poignée de fleurs qu'elle voyait encore dans la main hâlée de Francis; bientôt elle sentit ses yeux se mouiller de larmes, et elle se mit à pleurer. — Pourtant elle se consolait un peu en pensant à la journée; malgré ses larmes, elle fredonnait

en elle-même l'air qu'elle leur avait chanté sur son piano; au même moment, un arbre touffu, plié par le vent, s'inclina lentement devant elle, comme pour la saluer et lui faire admirer sa tête vénérable, que dorait le soleil couchant; un rayon d'espoir brilla dans son ame, un sourire bien triste et bien mouillé revint sur ses lèvres; elle s'affaissait lentement sans force, sans penser à rien. Qu'elle était belle, avec des larmes suspendues à ses paupières, où se réfléchissaient les derniers rayons du jour !

Mais voilà déjà le couple, le beau couple qui revient, Francis et Myrtil. Ce sont des rires, des mots sans suite; on s'appelle, on se tutoie, on se roule sur les meubles, et Francis la réjouie, Francis l'insensée, qui s'approche d'Elie :

— Pardon, madame, pardon, oh! excusez-nous ; ne vous fâchez pas contre nous !..

Et le gros rire qui recommence, une scène d'amour de grossière volupté qu'ils ne craignent pas de rappeler et de dépeindre devant cette femme chaste et timide. Francis crie et trépigne ; elle appelle Myrtil, elle l'aime, elle le trouve beau, elle ne craint pas de lui prodiguer devant Elie ses baisers et ses caresses ; elle lui montre le jardin, et elle semble l'inviter à y descendre encore. Myrtil, comme pour braver la tendresse de sa femme, Myrtil déjà las et dégoûté se laisse faire : il descend à pas précipités l'escalier de pierre, il a l'air d'être plein d'abandon, de se livrer tout entier ; il s'amuse à jouer, avec Francis, la démence, le délire, la folie ;

—heureusement, le feuillage les cache et les emporte au plus vite; on entend leurs cris de joie retentir dans le lointain.

Et toi, pauvre Elie, pensive et rêveuse, qui donc pourrait maintenant te consoler en prenant ta main qui cède, en embrassant sur tes yeux des larmes à demi séchées? Où est ta mère? Hélas! elle est morte et ne songe plus à toi. Oh!! vous qui passez, essayez de la consoler, relevez lentement ses cheveux sur son front, dites-lui qu'elle est toujours belle et touchante; mais surtout, n'allez pas chercher à profiter de son malheur; ne lui parlez pas de la venger de l'infidélité de son mari, elle a l'âme trop haute, trop fière, elle aime mieux tout souffrir avec patience et résignation : mais, se disait-elle en elle-même, est-ce que par

hasard cette petite boiteuse serait mieux que moi?... Elle courut à la glace, et elle vit qu'elle était toujours aussi belle; mais elle ne ressentit ni orgueil ni plaisir, elle revint lentement s'asseoir. Oh! Myrtil, Myrtil, quand il se moquait de Francis, le jour de ses noces, c'était moi qui la défendais, je tâchais de la relever à ses yeux, je disais : — Mais non, Francis n'est pas laide; mais non, je ne vois rien en elle de disgracieux.

Allons, les voilà revenus encore une fois, et cette fois, Francis ne dit plus madame, mais Elie tout court.

— Nous voilà, Elie; vous vous ennuyez en nous attendant, nous voilà, car la nuit arrive.

Myrtil s'approcha, et lui fit un profond salut.—Madame, lui dit-il, comme vous voilà triste! Elie appuya son front

contre la fenêtre, et ses larmes recommencèrent à couler.

—Vous êtes fière, ajoutait Francis, vous avez tort, je vaux autant que vous, peut-être; je suis la femme de George, l'ami de votre mari, entendez-vous bien, et ma robe est aussi belle et aussi neuve que la vôtre, et il y a de l'argent et du beau linge dans notre grande armoire. — Allons, ne soyez plus triste; faisons la paix, et embrassez-moi.

Et avec ses grosses mains qui sentaient l'herbe et la terre, elle saisit la tête ovale de la jeune Elie, cherchant à la faire tourner de force.

— Ah! laissez-moi, dit Elie, et, en se tournant vers Myrtil, elle joignait les mains, et s'écriait: Par pitié, délivrez-moi de cette femme!...

Mais celui-ci, s'adressant à Francis : — Petit satyre, lui dit-il, voudrais-tu me voir tuer ma femme?..

Francis réfléchit un instant. — Oh! non, dit-elle, et le bon Dieu...

— Allons, folle, dit Myrtil, tu m'as fait rire quelquefois; par moment tu as été presque amusante, ma bonne Francis, mais il est tard; et il se mit à siffler.

On amena le petit cheval du matin, sellé et bridé, et la femme de George, qui avait cru de bonne foi à l'amour de Myrtil, se jeta à son cou, et voulut lui tenir encore des discours de passion et de tendresse; mais celui-ci, revenu de son égarement, ou désirant couper court à la scène d'amour qui n'avait été qu'un jeu pour lui, pour répondre à ses adieux passionnés,

saisit violemment Francis, et la jeta en selle; puis, malgré ses cris de détresse, il se mit à frapper en désespéré le cheval, qui finit par s'emporter. La femme criait, elle était folle, elle ne comprenait rien à ce brusque et étrange dénouement. Tout en fuyant, elle entendait ses troupeaux qui bêlaient sur la colline, elle pensait confusément à sa ferme, à ses bestiaux, à son George. Myrtil riait et s'applaudissait de cette dernière espiéglerie; il trouvait piquante et bizarre cette manière de renvoyer la femme de son ami, il était satisfait d'avoir rencontré cette vengeance d'un instant de bonheur qu'il s'était surpris à goûter avec Francis.

— Me voilà, Elie, dit-il en rentrant. Aujourd'hui j'ai vraiment ri de bon cœur avec cette vive et franche villa-

geoise. Mais si j'ai pu éprouver encore une sensation de plaisir, si j'ai pu retrouver un instant de folie et de jeunesse, n'est-il pas vrai que tu me pardonnes?

Myrtil fut si humble, si caressant, il feignit si bien le repentir, qu'Elie ne sut que penser, elle ne lui parla point; seulement, elle lui abandonna sa main en silence, elle ne lui fit pas de reproches, puis elle passa la plus grande partie de la nuit à pleurer.

Une maison a beau avoir toutes ses aises; spacieuse et commode, elle est triste souvent, elle a ses momens de silence et d'ennui. On ne sait ce qui lui manque, on ne sait ce qu'il faudrait pour l'égayer et l'embellir. En vain vous la peuplez d'animaux domestiques

qui jappent, qui furetent, qui sautent après vous, qui vous reconnaissent et vous flattent quand vous passez; tout cela n'est rien, si vous n'avez un enfant à vous, que dès le matin vous rencontrez assis sur le seuil; vous trouvez partout sous vos pas ses jouets à demi brisés; vous voyez de vos fenêtres, le long du jour, sa petite robe s'élever et s'abaisser au milieu des fleurs, dans les allées du jardin.

Myrtil est transporté, il va, vient, il chante, il déraisonne. — Sonnez donc les cloches; qu'elles ébranlent les tours; félicitez-moi, mes amis; soyez joyeux, soyez heureux de ma joie, j'ai un enfant, et c'est un fils, j'en suis sûr; un fils, voyez-vous, c'était ce que je souhaitais: je pourrai donc essayer sur lui mes idées, mes principes, il sera à moi,

à moi seul; sa mère ne pourra pas partager avec moi son éducation. — Un fils, où est mon fils, il va à la guerre, il se bat en duel pour moi, il obtient des couronnes, des suffrages, il est brave, victorieux, et sa gloire rejaillit sur moi; vive la gloire! vive la guerre! vive la vaillance surtout!... où est mon fils?...

Justement c'est une fille, on lui a déjà donné un nom... Louise, quel nom!.. Une fille, mais qu'en ferai-je, bon Dieu!... mais elle ne sera pas à moi, elle ne me regardera même pas, elle n'écoutera que sa mère.

Oh! ciel, le vilain petit monstre! quelle horrible petite figure de cire! vite, nourrice, emportez-moi cet enfant, mais ayez-en bien soin, donnez-lui du lait tant qu'elle en voudra, tâchez qu'elle marche vite, qu'elle parle promp-

tement... Une fille, grand Dieu !... avoir une fille !...

Myrtil disait — une femme n'est plus une femme quand elle est accouchée; tous ces détails, ce médecin qui n'a éprouvé, en la voyant, qu'un frisson de dégoût; cette chambre encombrée de parens empressés, de gardes, de drogues, de musique, de romans, de mille fantaisies; cette chambre qui infecte, qui manque d'air, soyez donc belle après cela, surtout auprès de ceux qui vous auront connue pendant vos couches!

— Non, ma chère, non, vous n'êtes plus une femme, celle qu'on aime, celle qu'on rêve, celle qui se laisse aimer: vous êtes mère maintenant, titre bien doux, comme disent nos poètes. Il y a cependant des mères qui ne renoncent

pas pour cela à leurs amours; et celles-là, bonnes et vigilantes, apportent leurs enfans à leurs rendez-vous, et s'interrompent pour s'en occuper; elles offrent ainsi tour à tour le spectacle touchant de la nourrice et de l'amante.

Pourtant, dire que cet enfant vous appartient, qu'il est à vous tout entier, car le nom de fils ou de fille n'est que le nom d'un esclave ennobli. Votre enfant est donc votre esclave; souvent, il est vrai, il se révolte, il secoue sa chaîne; mais si vous êtes ferme, si vous ne laissez pas échapper votre autorité, vous avez le droit d'en faire ce que vous voudrez; vous le pliez à vos goûts, à vos caprices, vous faites en sorte qu'il réalise vos rêves, vos idées romanesques. Il y a des parens qui enjoignent à leurs enfans de devenir des héros, d'être Brutus ou

César, toute proportion gardée, bien entendu ; d'autres se contentent simplement d'en faire de bons et francs Spartiates ; quelques-uns, plus raffinés, veulent des roués, des évaporés, des étourdis. A tout prendre, il est toujours avantageux de devenir père, attendu que les enfans sont une des plus douces commodités de la vie.

Voyez, d'ailleurs, comme déjà tout renaît autour de vous, comme toute l'existence fleurit et recommence. — Il fait beau ce matin, allons voir notre fille. Notre fille a sans doute poussé toute la nuit de vilains cris aigus, mais qu'importe ?

Voilà la demeure de la nourrice, triste demeure ! Cette grande chambre pavée, où il y a du lait répandu par terre, cette

grande cheminée noire, tous ces lits dans une même chambre malsaine, cette table carrée, encombrée de brocs et de bouteilles, et le mari de la nourrice qui rentre et salue humblement; bon paysan qui vend le lait de sa femme comme il vend celui de ses chèvres ou de ses ânesses. Et les autres enfans en haillons qu'on caresse; le frère ou la sœur de lait coiffés d'une calotte de velours noir; la nourrice, grasse et charnue, qui rit à chaque parole, qui fait la révérence et vous laisse voir sa gorge ronde qu'elle a toujours grand soin de dépouiller devant vous.

Voilà donc notre Louise, notre fille qui sera belle peut-être un jour, elle qui aura des amans assidus qui auront des rivaux réduits au désespoir; la voilà, regardez-la, elle tousse, elle crie; voyez ses

jambes qui se replient et se ramassent, cette main dont les doigts s'agitent au hasard, et cette tête à peine chevelue qui se ride, qui se renfrogne ; tenez, la voilà qui pleure, et quand elle va rire, sa grimace sera plus laide et plus hideuse, elle se crispera plus convulsivement encore. Voilà ce rire qui plus tard semblera si beau lorsqu'on le verra naître sur cette bouche qui bave et s'ouvre pour crier ; combien de cœurs seront un jour heureux et attentifs quand ce front s'éclaircira, et qu'on l'entendra, jeune fille, prononcer quelques douces paroles ! et maintenant son gosier est rauque et criard comme celui d'une vieille femme.

— En vérité, dit Myrtil, ma fille est trop laide, elle est rouge comme un Cupidon ; j'ai presque envie de te tuer, mon enfant.

— Laissez-la-moi, laissez-la-moi, disait Elie. Et elle se penchait sur elle, lui disait de ces mots mystérieux qu'une femme trouve sur le front de son enfant; elle effleurait d'un baiser cette petite tête bouleversée, puis elle ramenait doucement sur elle la lourde couverture du grand lit de la nourrice où l'enfant était alors couchée.

Cependant, celle que la petite Louise aimait le mieux, c'était pourtant la grosse nourrice avec sa voix d'homme, son lourd hochet de fer-blanc; la nourrice savait faire naître le rire sur la bouche de l'enfant et dérider son front bien mieux qu'Elie avec toutes ses agaceries de jeune femme, son hochet d'argent et le joli collier bleu à ruban rose qu'elle venait de lui passer au cou.

Qu'une nourrice est un animal incommode ! Elle vous prend votre enfant, elle sait s'en faire aimer, elle l'embrasse le plus fort qu'elle peut, de manière à le faire crier ; et malgré tout cela, il faut encore la payer, lui faire fête, embrasser ses gros vilains enfans stupides, leur acheter des sabots à tous, car ils n'auraient qu'à être jaloux de votre enfant, qu'à le frapper, qu'à le faire pleurer, à vous le tuer peut-être.

Mais aussi quel beau jour que celui où la nourrice est enfin congédiée, où l'on garde pour toujours son bel enfant frais et potelé ! — Non, ce soir, vous ne l'emmènerez plus, entendez-vous, nourrice ? il a beau vous tendre ses petits bras, il est à nous et non plus à vous ; le voilà qui marche déjà seul, il parlera

bientôt. Oh ! ce sera donc moi qui l'habillerai désormais, moi, sa mère, moi, qui dès le matin, en chantant pour l'égayer, mettrai à ses pieds ronds les chaussures rouges et sur sa tête le bonnet de dentelles que je lui ai brodé moi-même ; et toutes ces robes que je lui ai faites depuis si long-temps, je pourrai donc les lui essayer toutes les unes après les autres ! Elle ne me quittera plus, ma fille, j'en aurai bien soin, elle m'aimera à mon tour, elle m'embrassera tous les soirs ; adieu, adieu, nourrice !

— Tâchez qu'elle ne vous meure pas entre les mains, dit la nourrice en partant.

Voilà Myrtil qui revient maintenant, lui qui voulait la tuer, sa petite fille, s'en défaire comme d'un animal difforme. Voilà bien les pères ! ils laissent

à la mère tout ce que l'enfant a de dégoûtant et d'infect, à une femme délicate le soin d'apaiser les cris interminables dans les souffrances de la nuit. Mais vienne son premier sourire, ses premiers pas essayés au soleil, avec un bourrelet qui tombe sur ses yeux, de gros bras courts et un beau tablier blanc; ou bien, la première toilette, les premiers cheveux blonds que l'on se plaît à boucler, et voilà le père extasié, qui rit, qui se baisse, qui fait l'enfant aussi. C'est qu'il est si doux de voir cette petite fille qui court à travers les allées du jardin, de la suivre derrière les charmilles, de la voir courir en se dandinant, et de retrouver au bout de l'allée, et les cris et les éclats de rire de l'enfant, qui comprend déjà ces premiers jeux!

— Ah! te voilà, mon cher George;

viens, que je suis heureux ! ma petite Louise grandit tous les jours; elle sera jolie, je crois. Mais je ne savais pas qu'un enfant pût m'égayer et m'occuper ainsi; dès le matin je la cherche, je la demande, où est-elle? Ah ! la voilà qui arrive en riant bien fort, elle se jette sur moi en renversant la tête. Décidément, mon cher George, je suis pris de ce côté, je suis du monde.

— Oui, Myrtil; mais au lieu d'un enfant, qu'il t'en vienne deux, tu verras se répéter juste les mêmes scènes, les mêmes naïvetés de leur âge. Et si comme moi tu en avais quatre, si, comme moi, tu les avais vus chaque matin assis autour d'une table, frappant avec leurs cuillères, attendant à manger et ouvrant leur large bouche comme des oiseaux, je t'assure que tu finirais

par les confondre dans ton attachement avec tes bestiaux, les animaux de tes prés et de ta basse-cour.

—Ah ! George, si ma Louise est jolie, quel honneur pour moi ! C'est quelque chose d'avoir suivi une femme depuis son berceau jusqu'au jour où, belle, admirée, les hommages marcheront sur ses traces. Qu'elle n'aille pas alors faire avec vous la fière ou la coquette ; on peut lui dire : — Ma belle fille, je vous ai vue quand vous étiez enfant, voilà ce que vous avez dit, ce que vous avez fait ; on se plaît à la faire rougir, en lui rappelant mille circonstances, mille petits détails. Mais voilà Elie qui s'avance vers nous.

— Est-ce que tu m'en veux encore, Elie ?

—Pourquoi, Myrtil ? —Je me rappelle seulement qu'avant mon mariage, j'avais quinze ans, je me promenais seule sous les vieux ormes de mon père, et je rêvais à celui que je devais épouser. Je le voyais seul à l'autre bout de l'allée, il me saluait assez gauchement, et nous causions. C'était un jeune homme grave, au front élevé, au regard fier. — Ordonnez, disait-il : pour vous plaire j'entreprends tout ; j'aurai des titres, de la gloire ; je vous aurai bientôt entourée de tous les prestiges que vous souhaiterez. Mais vous, dites-moi donc ce qui vous touche, ce que vous ambitionnez au fond du cœur.

— Ah ! vous voilà bien, vous autres femmes, dit Myrtil ; vous voulez toutes un époux que vous puissiez citer, montrer à tout le monde les : monnaies qui

n'ont pas un taux bien réglé, une valeur fixe et certaine, ne vous conviennent pas. Vous qui prétendez rechercher avec tant de soin l'extraordinaire, le bizarre, la moindre exception vous fait peur. Mais, si j'étais de ces choses qui brillent et reluisent aux yeux du vulgaire : orateur habile, poète, homme de loi, général d'armée; une fois que vous m'auriez su par cœur, une fois, orgueilleuse, que vous auriez évalué le degré d'honneur et de gloire où je puis atteindre, vous me dédaigneriez, vous feriez presque fi de moi. Mais quoi donc? Je ne suis rien, non, pas même fermier, comme mon ami George, et c'est par là que je devrais être plus cher et plus précieux à vos yeux. Je suis à vous, à vous seule, je ne suis rien pour le monde. S'il y a en moi quelque chose de grand, de saint, d'élevé, de l'enthousiasme ou

de la poésie, par exemple, vous en profitez toute seule, c'est pour vous seule que je pose, tout mon sublime est à votre service. Et vous pouvez vous dire : Mon Myrtil est peut-être plus grand, plus poétique que tout le monde; son intelligence est peut-être supérieure à toute celle que je vois briller autour de nous. Vous autres femmes, il faut pourtant savoir nous interpréter vous-mêmes; sans quoi, vous perdez à nos yeux tous vos charmes, votre originalité prétendue, votre finesse, votre tact qu'on dit si indépendant, si fin et si exquis, mais, je le vois bien, qui le plus souvent se traîne à la suite des jugemens et de la manière de voir du plus grand nombre.

— Ah! Myrtil, si j'avais pu seulement saisir une fois votre caractère, que m'im-

porterait le reste? Non, je ne suis point de ces femmes qui veulent que leurs maris réalisent leurs idées de perfection. J'aurais tant de plaisir à oublier ou à garder vos confidences, si hideuses, si sanglantes qu'elles fussent, je serais si fière de pouvoir vous pardonner! Mais, vous vous faites un plaisir caché de m'échapper sans cesse, vous me refusez la clef de vos moindres actions; tantôt vous êtes méchant, et vos gestes, votre contenance m'effraient; tantôt, sans que je sache pourquoi, vous devenez doux et flatteur, et vos galanteries m'effraient encore davantage; car je sens bien que c'est toujours un rôle que vous vous plaisez à jouer.

— Ne t'afflige pas, mon Elie, tu sais que je t'aime, et puis, ne t'ai-je pas promis que nous vieillirions ensemble,

que nous atteindrions un long âge où nous nous rappellerions en souriant toutes nos querelles, nos bouderies de ménage? N'aie ni souci ni inquiétude de l'avenir; tiens, voilà notre petite Louise qu'on nous amène, tâchons donc qu'elle grandisse bien vite.

Il vient un temps où l'on se dégoûte presque entièrement de ses enfans; toutes les grâces, toutes les minauderies de l'enfance se perdent et s'effacent; ou bien, s'ils cherchent encore à les conserver, car les enfans ont un instinct de coquetterie pareil à celui des femmes, ces grâces leur vont mal, ils tombent dans l'afféterie, ils deviennent maniérés, faux, étudiés.

C'est en ce moment qu'on les envoie communément au lycée ou en pension; ou bien, si on consent à les garder, on

leur inflige des punitions, on les maltraite, on les frappe.

Notre Louise vient d'atteindre cet âge. Elle, si gracieuse, qui allait et venait sans s'inquiéter de rien, avec ses cheveux bouclés qui lui couvraient le cou, maintenant, ses cheveux sont coupés courts, elle est mince comme un fuseau, on prétend qu'elle grandit!

—Ce n'est point là ma fille, disait Myrtil, cette grande enfant qui n'a point de grâce, que sa mère semble prendre plaisir à habiller tristement; on voit qu'elle-même la trouve laide, et qu'elle en est dégoûtée comme moi; en effet, ses yeux sont renfoncés, ses mains sont sales, ses dents sont noires, et quand elle rit, elle les montre autant qu'elle peut; ce n'est pas là ma fille.

Louise raisonne, elle parle déjà vertu et sagesse, on est obligé de l'arrêter au milieu de ses discours; elle écoute aux portes, elle tâche d'imiter les grandes personnes, elle mange comme un dragon, elle est sèche, elle est raide, elle sait la grammaire et le catéchisme.

Hélas! où es-tu maintenant, ma jolie petite fille que je voyais rouler sur le gazon? où êtes-vous, le bourrelet, les robes roses, les bonnets de satin? et quand j'abaissais jusqu'à toi les branches de nos cerisiers; quand, avant de te laisser rien prendre dans ta main toute grande ouverte, je me plaisais à effleurer ta joue avec les fruits rouges et frais comme toi; et nos jeux, et nos cris, et notre grosse voix d'enfant qui s'élevait à table devant les gâteaux et les fruits; quand le repas commençait, tu te met-

tais à chanter, et tu battais ta chaise avec tes talons, en te berçant à grand bruit.

Myrtil essaie de causer avec sa fille, il lui parle de sa mère, de ses plaisirs, et Louise répond tout ce qu'on lui a appris; toutes ses réponses sont nettes, sont précises, il n'y a rien à reprendre.

— Ma fille, dis-moi ce que tu aimes le mieux au monde.

— C'est le bon Dieu, répondait Louise sans hésiter.

— Non, disait Myrtil, les enfans n'aiment rien, ne sentent rien. C'est l'exemple et l'éducation qui leur font aimer leurs parens; leurs mots de tendresse qui vous charment, rappelez-vous bien, c'est vous-mêmes qui les leur avez appris; leurs caresses les plus tendres, vous les leur

avez enseignées, comme plus tard on leur enseignera les pas et les figures de la danse, les lois et les démonstrations de l'escrime. Les enfans les plus aimans, les plus caressans, ce sont les meilleurs singes ou ceux qui ont la mémoire la plus précoce. Une petite fille, si elle osait, aimerait bien mieux sa bonne que sa mère, si la mère n'était pas mieux mise, si elle n'était pas plus blanche, si elle ne venait pas quelquefois l'embrasser dans son lit, en grande toilette, avant de partir pour le bal; alors, elle trouve que sa mère est effectivement plus belle, qu'elle ne sent pas l'ail, et que ses mains ne sont pas rouges. Mais aussi, elle peut injurier, battre tout à son aise sa bonne, qui ne se fâche jamais : quelquefois même, elle, toute petite, tout enfant, elle peut la faire pleurer. C'est un spectacle curieux et diver-

tissant pour son âge que de voir cette grande fille en bonnet de paysanne qui pleure à chaudes larmes et s'essuie avec son tablier.

—Louise, se disait la pauvre Elie, aime mieux Myrtil que moi; car c'est moi qui la gronde; moi, je suis toujours avec elle sévère et sérieuse. Mais s'il y a quelque cadeau, quelque fleur à donner, je lui en laisse le plaisir à lui; ce que je veux avant tout, c'est que sa fille l'aime et qu'il aime sa fille.

Adieu la jeunesse d'une femme et ses plaisirs! adieu les regards d'envie, les hommages, les vœux! tout se passe, tout se fane. Un dernier bal est triste, n'est-ce pas, Elie? quand on vient pour la dernière fois se mêler à ces danses joyeuses, qu'on se sent maigre, et qu'on

craint de heurter, en passant, de ses épaules sèches, d'autres épaules si jeunes, si rondes. Pleure, pleure sur ta beauté; les rides assassinent ton visage, ta peau se crispe, ton teint demande du fard à grands cris. Tu n'es plus enviée, adorée que par quelques jeunes gens de quinze ans peu clairvoyans, qui te trouvent la plus belle, parce que c'est toi qui portes le plus de diamans; qui es la plus majestueuse, te tenant avec le plus de soin, parce que ta fille est là derrière qui te guette et t'observe. Elie! toi que nous avons connue si jeune, tu vieillis, tu as trente ans peut-être. Trente ans! pour toi, c'est le grand âge; car tu l'as dit, je m'en souviens. — Dès que je verrai tomber quelques-uns de mes longs cheveux, qu'en entrant au bal, on oubliera quelquefois de m'offrir des fleurs, alors, je serai toujours sérieuse, tou-

jours sombre; je porterai des vêtemens noirs le plus souvent. Plus de diamans, plus de fêtes; à toi, ma fille, à toi à briller; prends mes parures, ma Louise, et tu seras plus belle que moi. Je te marierai un jour; mais je veux te choisir un mari bon et simple, qui ne soit ni lourd, ni hypocrite comme George, ni esprit-fort comme Myrtil.

Myrtil, lui qui prétend braver partout le ridicule, danse et étale tout joyeux et tout fier ses vieux pas de papillon qui font rire la jeunesse. Mais que lui importe? selon lui, quand viennent les cheveux gris, le plus grand plaisir est de les déshonorer, de les souiller de ridicule. Pourtant il y a encore telle vieille femme qui, en le regardant danser, pense en elle-même qu'il a dû avoir de beaux traits, et qui remarque que ses

dents sont encore blanches, son œil encore vif et perçant.

Allons, Myrtil, il est tard, n'attends pas la mort des quinquets; partons avant que toutes les fleurs soient fanées. Vieux spectacle, vieux sujet d'attendrissement poétique, que cette fin d'un bal qui, après avoir long-temps trébuché, long-temps souri en bâillant, essayé de reprendre et de se ranimer, finit par se laisser tomber lourdement comme un jeune moissonneur pris de vin, à demi mort de lassitude, qui se jette à l'ombre, à l'abandon, une couronne de fleurs à la main, son cou blanc découvert et livré au grand air.

Mais qui dirait que nous vivons dans un temps où la jeunesse n'a plus de charmes? Elle est si belle, mais si niaise! d'ailleurs elle n'a ni parfums, ni fard,

ni petits pieds, ni gorge maigre, ni voluptés fiévreuses, ni regards éteints, ni lèvres fanées, ni front que le vin blêmit et décolore.

La jeunesse, ce n'est jamais après tout qu'un long rire qui ne finit pas, des cheveux en désordre; point d'ame, point de feu dans le regard; la jeunesse, il n'y a que le blanc qui lui sied, car le rose noircit la peau: toujours du blanc et du bleu, n'est-ce pas là une belle parure? On ne lui laisse jamais porter de diamans; la flamme des pierres précieuses ne brille jamais sur sa tête; sur son cou, il y a des taches, des rougeurs; ses bras sont épais, sa taille ne sait pas plier à propos; mais, hélas! peut-être ne l'accusons-nous que parce que nous la sentons s'envoler pour toujours, et qu'en passant devant nous, elle ne se retourne

même pas pour entendre nos insultes et nos regrets.

Louise va se rendre à l'église aujourd'hui, elle est voilée; bientôt elle sera entourée de jeunes filles voilées comme elle. C'est le jour de la communion : les prêtres, les cierges, la messe, l'évangile, occuperont la journée. C'est une journée toute de mousselines blanches, de souliers blancs, de prière et d'hypocrisie. Une jeune fille qui va communier, on dirait presque une petite mariée. Ce matin, quand tout a été dressé, que le voile, encore raide et marqué de plis carrés, a été posé sur sa tête, que la ceinture blanche s'est mise à flotter, que Louise a eu pris le beau livre doré, la monnaie pour donner à l'église (car ce jour-là ces grands prêtres à cheveux blancs, à figures âgées et respectables,

n'ont pas honte de venir demander de l'argent à ces pauvres petites filles timides et tremblantes, maladroites avec leurs gants; il y en a même qui le perdent cet argent, et elles s'affligent, elles pleurent; je suis sûr qu'elles communieront mal), ce matin donc, Louise s'est approchée de Myrtil : —Bénis-moi, mon père, a-t-elle dit; et Myrtil honteux eut bien envie de défaire d'un coup de main toute la belle parure de Louise. — Va jouer, ma fille, pensait-il, va courir dans les prés et dans les bois; mais non, il se retint. — Je veux tout voir, se dit-il, je veux assister à tout; je ne veux pas qu'il soit dit que rien me soit échappé, ou que j'aie ignoré quelque chose. — Soyez bénie, ma fille, dit-il solennellement.

Pauvres enfans! Faut-il que dans vos jours si insoucians, si jeunes, il s'en

glisse un grave qui parle à voix basse, qui se passe tout entier à l'église, comme les vieilles femmes à voir brûler les cierges, à compter les vitraux obscurs, à chercher à élever son ame à Dieu, comme dit le prêtre, en faire l'offrande à Dieu! Et l'ame maudite qui ne veut pas s'élever!... Puis prier avec ferveur, et voir au milieu de ses prières passer et repasser tout un essaim de ces pensées bizarres qui vous assiégent aux momens les plus sérieux, bouffonnes pour la plupart, qui grimacent, et prennent devant vous les poses les plus grotesques!

Remarquez-vous ma bonne Elie, qui pour ce jour-là a mis une robe de couleur bien brune? Il y a des jours où les mères sont si fières de la beauté de leurs filles, et si désintéressées pour leur

compte, qu'elles ont soin de se faire laides, de peur d'éclipser encore leur enfant.

Tout ici a un air d'apprêt, jusqu'à cette table, jusqu'à ce repas qui semble vouloir être aussi le compère de la solennité. Cette nappe est éclatante et semée de dessins; il y a beaucoup de légumes, beaucoup de fruits, les carafes sont limpides; le dîner est mince, exigu, blanc et propre, on voit qu'il cherche à faire le dévot. — Mais cette petite, parce qu'elle a un grand voile de sa mère, qu'elle a fait la petite sainte aujourd'hui, n'a-t-elle pas l'air de me mépriser, moi qui suis son père? je suis sûr qu'elle me regarde comme un profane, comme un impie. — Ah! mais prends garde, Louise, toute cette cérémonie entre ta mère et toi, ces regards mystérieux, ces

signes d'approbation, ces sourires d'intelligence à la moindre parole qui m'échappe; tout cela me fatigue. Et Myrtil se met à jeter au hasard quelques gravelures, quelques impiétés; il se met à rompre tout d'un coup cette étiquette religieuse. Il choisit à dessein ce qu'il y a de plus vieux et de plus usé, il dit les nonnes et les capucins, l'abbesse et les mousquetaires. Et comme Elie le regarde d'un air suppliant, il change brusquement de ton, et se jette dans la religion. Il exhorte sa Louise à son tour, il la prêche mieux que tous les prêtres de la journée, il parle comme un apôtre; Elie le regarde d'un air incrédule, elle est épouvantée de cette comédie.

Un soir, Myrtil et sa fille se promenaient dans un champ:

— Mon père, disait Louise, je souffre,

je ne dors plus, j'ai des frissons; la nuit j'ai besoin de poser mes pieds sur le carreau, j'aime à mettre mon cou, mes bras à l'air, tout mon corps à l'air.

— Et dis-moi, ma Louise, n'as-tu point des rêves agités et bruyans, des visions pleines de batailles? Quand tu te réveilles, ne t'arrive-t-il pas de te tordre, de pousser des cris inarticulés? ne crois-tu pas entendre marcher dans ta chambre quelqu'un qui vient se poser silencieusement à tes côtés?

— Non, mon père, rien de tout cela; mais souvent dans le jour je me surprends à embrasser les jeunes filles de mon âge, je les presse dans mes bras, je me cache avec elles, et nous causons tout bas. Hier j'ai dit à l'une d'elles: — Voudrais-tu passer la nuit avec moi sous mes rideaux blancs?

— Oh ! ma fille, c'est la voix de l'amour qui déjà se fait entendre en toi, et pourtant il faut que tu regardes patiemment les autres, que tu écoutes leurs tendres paroles, que tu passes des jours d'ennui et des nuits d'angoisses. Mais, est-ce que tu n'aimes pas ces arbres, cette campagne, cette rivière où les troupeaux se baignent? Est-ce que le soir tout cela ne te soulage pas un peu? Est-ce que les rumeurs étouffées et lointaines de la ferme de George n'amènent pas sur tes lèvres un sourire mélancolique?

— J'aime cette campagne dont vous me parlez, parce qu'on y trouve de beaux épis mûrs; cette forêt, parce qu'on y trouve des nids d'oiseaux; cette rivière, parce que depuis mon enfance

je cueille des fleurs sur la rive; mais voilà tout.

— Heureuse enfant! on voit bien que tu es faite encore pour orner ce paysage; tu y tiens ta place, tu l'animes, tu y cours, tu le traverses, et tu ne sais s'il est joyeux ou triste, simple ou sublime! Pas plus que la rivière indécise qui y flotte comme une écharpe, que les fleurs nombreuses qui répandent chaque matin leurs blanches nuées sur les prairies, ou que la colline qui couvre la vallée de son ombre; comme la rivière et les fleurs tu embellis cette campagne; tu n'as pas encore appris à l'admirer, à en jouir.

— Au nom du ciel, mon père, dites-moi donc ce que je ressens; il faut que je pleure; à chaque instant je dénoue et

je replace mes cheveux, je prie le ciel de m'accorder la beauté.

— Je te l'ai dit, Louise, c'est l'instinct de l'amour qui se développe en toi; mais tu n'as pour le tromper, pour t'en distraire, que le baiser de chaque jour que ta mère et moi nous déposons sèchement sur ton front. — Mais voyons, comment pourrais-je te satisfaire, comment donner le change à tes désirs?... Viens, viens, ma Louise, l'anatomie peut seule nous sauver, ou, à son défaut, de bonnes et franches statues. L'explication nette des lois de l'amour saura, je l'espère, ajourner tes désirs, effaroucher tes sens, donner quelque repos à ta jeune imagination trop tôt éveillée.

Quand ils furent de retour, Elie dit à Myrtil :

—Vous m'avez donc flétri mon enfant! vous vous êtes plu à déchirer son voile d'innocence, le ciel vous punira?

— Elie, Louise ne m'appartient-elle pas comme à vous, voulez-vous vous réserver le droit de pénétrer ses secrets, de la posséder seule? A chacun notre manière : à vous, les artifices décens, les détours, les instructions maternelles; à moi, la franchise, vive Dieu! les aveux sincères; pourquoi dérober aux enfans ce qu'ils doivent savoir un jour?

— Myrtil, vous avez perdu ma fille, ma Louise, que j'avais élevée si modeste, si timide, qui était pure comme une jeune vierge, vous l'avez fanée.... Moi, qui jouissais tant des alarmes de sa pudeur, qui craignais de l'interroger même sur le trouble de ses sens....

—Eh bien ! maintenant, vous pourrez causer à votre aise avec votre fille ; elle est aussi instruite que vous ; je lui ai expliqué les mystères de l'amour avec autant de sang-froid et de désintéressement que si je lui eusse donné une leçon de botanique ; elle a tout saisi, rien ne lui est échappé, je suis vraiment charmé de son intelligence et de ses dispositions précoces.

—Oui, je sais qu'il est des philosophes qui pensent qu'il vaut mieux éclairer l'enfance de bonne heure afin de lui indiquer les piéges et les périls de l'amour ; mais ceux-là n'ont jamais été pères, ils n'ont jamais vu de beaux enfans aux têtes brunes, ouvrir leurs grands yeux ébahis, lorsque quelque mot graveleux venait à frapper pour la première fois

leur oreille.... Oh! c'est comme si vous m'aviez tué ma fille, comme si vous me la rendiez sanglante, à demi morte, comme si vous l'aviez mutilée vous-même. Ma Louise, je ne verrai donc plus s'abaisser sur ton front ta rougeur de vierge, cette belle fleur pourpre qui a tant d'éclat!... Non, tu n'es plus à moi, tu n'es plus belle; je n'ai plus de fille, et je veux mourir.

— Allons, allons, dit Myrtil, j'ai en horreur les emportemens et les querelles conjugales, les secousses violentes, tout ce qui m'agite. Et, qu'est-ce donc, Elie? parce que je vous ai privée de la vieille comédie de la première nuit de mariage de votre fille, parce qu'alors votre rôle se trouvera nul?.. Mais n'était-il pas juste que moi aussi je pusse jouir de ma fille? Et croyez-vous que ce ne soit pas un

spectacle curieux que cet œil noir de jeune fille qui s'allume, ce sourire qui s'éveille? On a beau rendre la leçon toute technique, on n'éteint pas entièrement l'ardeur des sens. J'ai toujours cru qu'il y avait de la concupiscence et une sorte de volupté curieuse jusque sur le billot et à l'amphithéâtre, lorsque le bourreau et le chirurgien ont affaire à une femme. Louise m'écoutait avec ardeur, et j'aimais à voir ma fille frissonner, pâlir de désir; sans compter que Louise m'aimera toujours mieux que vous, avec votre morale et votre rigidité. Les jeunes filles conservent un si doux souvenir de celui qui les a initiées le premier, qui leur a donné les premiers préceptes du plaisir; ma fille me sera donc attachée par un double lien.

L'arrivée de George mit un terme à cette querelle.

— Qu'est-ce donc, mon ami? comme tu parais triste! Pourquoi ces habits de deuil, cette démarche douloureuse? le feu est-il à ta ferme? as-tu perdu ta récolte?

— Pire que tout cela; j'avais défendu à Francis d'aller à la rivière avec les autres femmes, et Francis y est allée malgré ma défense; Francis s'est noyée.

— Pauvre George! te voilà veuf, et tu dois t'affliger, car ta défunte avait des vertus; dans ta ferme, tout se faisait par elle; elle était vive, active; elle avait à peine quarante ans, n'est-ce pas, lorsqu'elle est morte?

— A peine quarante ans, Myrtil, et si fraîche, si bien portante! elle avait

sans doute le caractère dur, les épaules d'une largeur démesurée ; elle boitait, et elle avait la fureur de danser...

— Et tu la battais quelquefois, n'est-il pas vrai, bon fermier?

— Oui, lorsqu'elle revenait de la ville un peu trop échauffée, suivant sa coutume. Oh! ma pauvre Francis, je ne serai donc plus obligé de cacher, dès le matin, les clefs de mes caves ; je ne renverrai plus les bergers et les garçons de ferme que tu prenais en amitié ; je ne t'entendrai donc plus la nuit ronfler à poings fermés, à mes côtés ! Oh! ma Francis est noyée, tout est perdu pour moi !

— Oh! douleur, s'écriait Myrtil, oh! deuil, oh! tristesse ; oh! mort, voilà bien de tes coups; tant de beauté, de

raison, de fidélité conjugale surtout, tant de pleurs et tant de sanglots! Oh! mort affreuse, oh! mort lamentable!

S'il vous reste encore quelques illusions, si vous avez quelquefois passé de longues matinées efféminées à contempler à la lueur sourde des globes de cristal qui s'éteignent avec le jour, une tête blonde et bizarre noyée dans le sein gonflé d'un oreiller de dentelle; je vous en prie, quittez-nous, et n'allez pas plus loin, le commun nous assiége et nous tue; tout le reste va vous sembler usé et vulgaire.

En effet, combien ne voit-on pas de ces soirées, de ces fêtes parées d'écharpes qui se dénouent et trahissent les gorges tombantes! Les baisers sont vifs, et laissent sur le cou des taches inef-

façables ; le fard descend lentement le long des joues en larmes rouges. Voyez comme ces femmes, ces musiciennes vous défient ; leurs paroles sont si niaises et si voluptueuses ! Il y a ici tant de parfums pâles qui vous tendent les bras, des flots de sueur si odorans et si énergiques, des voix fausses qui portent au cœur ; et les fleurs de toutes les saisons dont les couleurs tiendront bien jusqu'au matin, je l'espère, pour mourir aux premiers rayons de l'aurore !

Oui, tout est fini, je vous le jure; vous pouvez dès à présent quitter la partie ; dans la suite, tout se ressemblera. Si je ne craignais pas de me trahir moi-même, de divulguer un secret connu de tout le monde, j'expliquerais aisément pourquoi ce jeu frivole est poussé à bout, pourquoi tout le reste ne sera qu'une re-

dite, un écho le plus souvent imposteur. Que voulez-vous! une fois qu'on est au fait de la manière du peintre, qu'on sait comment il s'y prend pour faire naître les contrastes bizarres, pour grouper les nuances, les disposer en étages; dès que le génie a exécuté plusieurs fois devant vous ses manœuvres, ses marches les plus savantes et les plus rapides, on se quitte pour aller chercher quelque autre spectacle plus neuf ou plus vulgaire peut-être. C'est que rien n'est plus commun qu'un rêve, rien ne semble plus naturel et plus simple, parce qu'il n'y a rien au monde de plus invraisemblable et de plus bizarre. Aussi, je vous le conseille, dans vos écrits n'essayez jamais de reproduire fidèlement le texte vagabond de vos songes; laissez-les pour ce qu'ils sont, pour des fous qui ne savent faire ni pleurer ni rire. Un songe! mais ce

n'est jamais que la vie marchande, la vie bourgeoise, la vie de tous les jours qui s'est grisée.

Nous resterons donc dans les mêmes routes, et nous suive qui voudra. Vous êtes prévenus seulement que vous avez découvert maintenant les plus beaux horizons, les plus beaux ombrages; pourtant, je crois qu'il vaut mieux que vous alliez jusqu'au bout. Quelquefois, après avoir parcouru les jardins sablés, les prés, traversé les haies vives en fleurs, fendu les taillis flexibles, on est étonné de se voir arrivé au cimetière.

Quel beau point de vue on découvre d'ici! Mais, hélas! quand vous voyez tous les objets incertains, les arbres encore tristes et mal eveillés, les maisons à demi drapées de soleil, vous devinez déjà que vous allez entendre mugir les

troupeaux des environs, que vous allez voir les bergers en blouses s'étendre à l'ombre pour lire toute la journée quelque roman périlleux d'amour ou de chevalerie. Les arbres semés çà et là étendent leur ombre sur l'herbe le plus loin qu'ils peuvent, la grande route est enveloppée d'une poussière épaisse comme la fumée. Quel spectacle vieux et rebattu ! Devant cette ferme, c'est une petite fille avec une jatte plus grande qu'elle qui essaie de traire la vache immobile et patiente : les animaux et les enfans s'entendent si bien! il y a entre eux tant d'accord, une si bonne et si franche sympathie ! Le ciel est blanc, le soleil bout derrière un nuage, la moisson va commencer, j'en suis sûr; car voilà les charrettes qui crient, les bottes de paille qui voltigent de mains en mains, les ouvriers en retard qui arrivent en

chantant. Mais, au lieu de chercher les rayons d'or du soleil à travers les feuilles d'arbres, les fils d'azur qui voltigent dans l'air, le ciel du matin chargé de quelques nuages légers se mirant au fond de la rivière, sera-ce un spectacle plus neuf et plus merveilleux que de s'attacher de préférence à l'envers de ce tableau, à l'odeur du fumier; de s'arrêter devant le lavoir étroit et bourbeux où ces femmes enfouissent le linge des villes; ou bien de contempler auprès de l'étang cette charogne autrefois cheval de labour, à présent la gueule béante, sanglante et corrompue, les côtes à jour comme une claie d'osier, les flancs remplis d'insectes? Tout cela s'usera non moins vite, alors autant vaut contempler le paysage enchanté.

Sous ces arbres, sur ce tertre, voyez-

vous quelque chose de joyeux et d'animé? entendez-vous ces cris aigus, ces rires prolongés? Ce sont pourtant là nos héros, George, Myrtil et sa femme. Il fait chaud, le temps est lourd : aurez-vous bien la force de monter jusqu'à eux?

On se sent touché à la vue d'une jeune famille étalée sur le gazon, surtout lorsqu'on reconnaît chaque personne, chaque figure d'enfant sous leurs masques de sueur.

Ce père souriant, au front clair, à l'habit simple, égayé par une fleur des champs, c'est Myrtil. Aujourd'hui il paraît heureux, rien ne l'inquiète; son ame est nette et limpide; il rit, il cause, il savoure en paix les charmes de sa douce condition de père et d'époux.

A côté de lui, cet autre, plus grave,

plus sérieux, qui semble plus vieux aussi, c'est George, qui s'écrie transporté : — Mes amis, ces plaines qui descendent à nos pieds, ces rumeurs sourdes et plaintives de troupeaux, ces blés qu'on abat, ces têtes d'arbres chargées de fruits qu'on agite, ces chariots, ces bêtes de somme, tout cela est à moi, voilà mon royaume ; maintenant, le soleil levant l'éclaire ; mais ce qui me charme et m'enorgueillit, ce ne sont pas les moissons que j'entasse, les fruits qu'on rapporte dans mes greniers, c'est ce chaos, ce brouhaha, ce bruit confus qui m'appartient aussi.

— A moi, s'écriait Myrtil à son tour, ces murailles, ces arbres, cette porte élevée, ces voûtes de feuillage sonores et profondes ; mais tout cela me toucherait peu si Elie ne le partageait pas, si elle n'y

passait pasavec moi des journées de calme et d'oubli, si sourdes, si insensibles que le soir on les sent à peine s'éteindre.

—Oui, dit George ; mais regarde comme ton Elie est triste ! quel nuage sur son front ! comme sa poitrine s'élève et s'abaisse avec peine !

—Je m'en inquiète peu : ce nuage sera bientôt dissipé. Depuis quand donc la tristesse et la mélancolie d'une femme auraient-elles appris à me résister ? Mais dis-moi, George, voilà tes enfans qui se roulent en jouant devant nous. Comme tes garçons sont gais et vifs, mais qu'ils sont laids ! Quel air de bonheur et de santé anime leurs traits ! leurs épaules sont déjà larges, leurs têtes renfoncées ; comme ils se poussent, comme ils se battent, comme ils grimpent, comme

ils gravissent, les petits taureaux ! — Louise, ma fille, cueille des fleurs, et forme des couronnes ; il nous en faut pour un jour comme celui-ci. Rien ne va mieux à une jeune fille que de tresser des couronnes ; mais aussi rien ne lui va plus mal que d'en porter. Enfant, elle se couronne de bleuets, de fleurs jaunes, et elle ressemble à une mendiante ; plus tard, ce sont les roses blanches, et elle a l'air d'une religieuse. Plus tard aussi, ce sont les roses artificielles au bal, et on ne sait comment les placer. Sur le côté la couronne est prétentieuse : elle représente à merveille le sourire d'une vieille coquette qui grimace, la femme qui danse à la foire sur un fil d'archal ; sur le derrière de la tête, une couronne toute ronde est niaise ; sur le devant, elle ressemble au diadème de la reine d'un jeu de cartes.

Cependant, ma fille, tresse-nous des guirlandes; car j'aime ces fleurs qui s'enlacent entre elles, et se fanent avant qu'elles aient eu le temps de clore la guirlande; il y a dans ce passe-temps de jeune fille quelque chose d'allégorique comme un souvenir d'églogue qui m'enivre et me ravit.

— Qu'est-ce donc, Elie? vous êtes sérieuse? voyez pourtant comme notre Louise grandit chaque jour! est-ce elle ou bien vous qui avez si bien arrangé ses cheveux ce matin? Louise est belle, mais vous aussi vous l'êtes encore; votre visage est si noble et si fier, vos yeux si expressifs! Votre ame semble s'élever vers Dieu; vous êtes une majesté pour moi, car vous aimez le ciel, et on dirait que vous avez le désir d'y retourner.

Mais, quels sont ces chants d'église qui

passent dans la vallée, ces cierges qui brillent au soleil, cette bière noire et traînante, ces prêtres en robes blanches, toute la moisson, qui s'interrompt, s'agenouille et prie? c'est un enterrement qui passe et qui se rend au cimetière. Je crois vraiment que l'un de nous ira demain aussi au cimetière.

— C'est le convoi de ma femme, dit George d'un ton pénétré; elle se rend à sa dernière demeure, ma Francis, qui s'est noyée hier.

— George, ta femme avait grand soin de tes enfans, n'est-ce pas? elle chantait bien à vêpres, seulement elle aimait trop les belles parures. Pauvres enfans qui jouez sur l'herbe, qui faites des bouquets de fleurs, vous ne vous doutez pas que c'est votre pauvre mère que l'on porte

au cimetière ! et si on vous annonçait cette triste nouvelle, je suis sûr qu'on vous verrait fondre en larmes, et que vous vous écrieriez du fond du cœur : —Tant mieux ! du moins nous ne serons plus fouettés.

— C'était une femme, Myrtil, qui, toute enfant, avait commencé par laver elle-même le linge de son vieux père, qui allait vendre les légumes au marché. Ce matin, j'ai fait l'inventaire de ses bonnets, de ses jupes, de ses robes du dimanche; j'ai mis tout cela de côté pour mes filles, quand elles seront en âge de le porter.

—Ah ! George, bon fermier, comme tu as pris tout de suite l'esprit de ton rôle, une démarche pacifique, un air de patriarche ! Oui, ta Francis portait un ju-

pon de laine, des bras rouges, au milieu de ses moissonneurs; mais après tout, femme de labour, créature sans modestie, sans retenue, peu faite pour l'amour.

— Allons, dit George, je te retrouve toujours dédaignant les choses après t'en être servi. Rappelle-toi donc la visite qu'elle t'a faite; crois-tu qu'elle ne m'ait pas raconté comment s'est passé le jour où je te l'avais envoyée, malgré ton refus de la veille de me donner ta femme en échange?

Myrtil lui fit signe de garder le silence.

— Toujours sérieuse, Elie? est-ce que tu veux mourir? Livre encore pour aujourd'hui tes cheveux aux brises de l'automne; sois jeune pour un jour;

souffriras-tu bien un instant ma vieille tête sur tes genoux ? Nous sommes déjà à la moitié de notre vie, et je crois qu'il faudra que tu m'aides à franchir l'autre, moi qui prétendais te soutenir, si toutefois mes forces me le permettaient. Bientôt viendra le jour où nous marierons notre fille ; quel beau jour ! Mais comme je veux examiner notre gendre futur ! comme je prétends sonder son caractère! Tu sais que j'ai le don de pénétrer jusque dans les replis les plus cachés du cœur. Bientôt aussi, nos petits enfans viendront le dimanche boire à notre table, dans leurs grands gobelets d'argent, et toi, grand'mère, tu les embrasseras par derrière sur leurs têtes frisées, en leur passant leurs serviettes sous le menton.

— Je le vois bien, vous cherchez à me faire pleurer, Myrtil ; vous vous êtes

déjà joué si souvent de moi, avec ces images de bonheur! et toujours le lendemain de ces peintures douces et riantes, vous aviez à satisfaire quelqu'une de vos noires fantaisies. Vous m'avez appris à me défier de vous, de vos paroles. Il n'y a de réel en vous, je le crains bien, que ce qui est sombre; ce qui sourit, ce qui charme et console, n'est que mensonge et artifice.

— Eh bien! puisque ma femme me repousse, à nous deux, George, mon seul ami; revenons donc sur le passé: te souviens-tu de notre jeunesse, des verres que nous brisions après boire, de notre philosophie bizarre, de nos longues disputes? Ce paysage, ce puits au milieu des prés où les troupeaux se désaltèrent, me rappelle le temps où nous nous plaisions à peindre et à effacer chaque jour

des tableaux bien plus riches ; lorsqu'à vingt ans, nous nous décidions chaque soir à jeter la vie de côté, et que le lendemain nous la reprenions joyeusement, comme un fardeau qu'on est heureux de retrouver. Maintenant, nous ne discutons plus, nous ne raisonnons plus, nous allons en avant ; en effet, quoi de plus fou, après avoir accepté un marché, de s'arrêter à examiner les chances et à prévoir les résultats ! Maintenant, la vie nous semble nouvelle, elle autrefois si vieille, si usée à nos yeux ! Je voudrais voir passer à nos pieds le monde tout entier, sous ces arbres, sur ces gazons, les armées, les peuples, les rois qui saluent la foule, les rois si vains, si fiers, oui, le monde qui défile devant nous, les nations barriolées, les petits et les grands, pour m'écrier : — Je préfère à tant d'éclat et de puissance le simple aspect de

notre campagne, notre rivière, ce saule déraciné où nous causons, et qui me rappelle à moi nos amours avec Elie; cette vieille écorce où je joignais nos chiffres, où je venais chercher ses lettres, oh! mes amis, la belle journée, et quels heureux souvenirs!

Elie disait: — Est-ce que tu voudrais désormais, Myrtil, vivre de notre simple vie, pratiquer les vertus de père et d'époux, oublier ton passé désordonné pour te mettre au niveau de tout le monde?

— Oui, mon Elie, je te le jure, je deviens bon et vertueux, car c'est une chose si simple que de pratiquer la vertu, qu'on la dédaigne la plupart du temps parce qu'elle est trop facile. Je veux essayer de la vie ordinaire, faire l'aumône

aux pauvres le dimanche, visiter avec toi les cabanes malheureuses. Quel beau rêve! nous serons bienfaisans, connus pour tels, et nous verrons tous les mendians du pays venir assiéger notre porte en règle; si nous ne sommes pas assez généreux, ils nous frapperont de leurs bâtons de pélerins sur les épaules. Après tout, la vie vulgaire n'est ennuyeuse que pour les esprits étroits qui ne conçoivent rien au-delà; mais pour ceux qui s'en acquittent comme d'un rôle, qui la remplissent comme une gageure, elle est piquante et devient singulière; on a du plaisir à s'arrêter quelquefois pour s'examiner et voir comment on joue son personnage. Elie, est-ce que tu m'en veux toujours?

— Non, j'oublie près de toi mes ennuis et mes peines; j'espère toujours que

ton ame n'est que ternie, et qu'à force de soins, de précautions, on peut lui rendre son éclat, l'éclaircir, la rendre brillante et polie; dis-moi seulement si c'est là un vain espoir.

— Et qui pourrait résister à un ange comme toi? tu as tant de douceur et de résignation, quel que soit le sort qu'on te prépare! — Mais, allons, la table et des siéges, un repas champêtre sur cette colline, devant ce beau paysage! Louise, à mes côtés, mon enfant! car toi aussi je t'aime.

Mais la journée s'éteint, le soleil se retire lentement. Adieu donc la rêverie, les plaisirs, les sermens trompeurs; on se reconnaît, déjà on sent la fausseté, l'imposture des paroles, tandis que le crépuscule siffle et bêle, et que quelques chaumières s'allument au loin; le

cœur est triste, il se serre et ne sait comment se soulager; on n'a plus que des pensées noires et amères, noires comme la nuit qui arrive à petits pas.

Ainsi, c'est encore une journée de passée, une journée de fraîcheur et de feuillage, et vaine comme toutes les autres. Ah! ne croyez jamais à ces heures passées sur l'herbe, quand on voit le ciel et les nuages sur son front, et devant soi, si on relève un peu la tête, la campagne et les villages. Sans le vouloir, alors on vous ment, on vous trompe, on vous promet tout ce que vous voudrez, car on est enivré, étourdi, bouleversé; on n'a pas sa raison; tout ce qu'on dit, tout ce qu'on pense, est frais, nuancé, couleur d'azur; mais il n'y faut pas croire, vous allez en juger vous-même.

Vous savez comme la maison de Myrtil était joyeuse ; elle s'attristait à peine un jour sur deux ; les chants ne cessaient jamais, à moins que, sur le midi, elle ne gardât un silence de quelques heures. C'était une maison plus abondante, plus aisée qu'un palais ; l'hiver, toujours chaude et toujours frileuse, n'ayant que de larges cheminées, flambant dès le matin lorsque la table du déjeuner attendait près d'un grand feu, que les figures des tapisseries du fond se chauffaient et élargissaient leurs fronts pâles aux lueurs du foyer ; une maison que vous ne reconnaîtriez plus maintenant, tant elle est changée ; non pas qu'on l'ait privée de quelques-unes des fenêtres de sa façade, ou qu'on ait ôté la statue de marbre que Myrtil fit placer dans une des niches ; non ; la physiono-

mie, l'extérieur reste toujours le même, le vent agite toujours les touffes vertes qui s'arrondissent dans les vases des toits.

Mais il faut maudire avec nous les poètes de tous les âges, qui, dans leurs drames lugubres et sublimes, n'ont jamais su assortir convenablement une union; il faut toujours que, tôt ou tard, l'épouse finisse par succomber aux fureurs de l'époux. L'amour du commun nous poursuivra-t-il donc partout! Quoi! voir une femme heureuse et aimée, qui a peut-être une fille, et dire qu'infailliblement, sans que rien puisse la soustraire à cette fatalité, elle mourra de la main de son mari! Encore si cette loi, cette nécessité poétique parvenait à s'établir suffisamment, à devenir assez populaire pour que tout le monde

pût y compter, elle pourrait peut-être remplacer pour nous le Destin, cette divinité de fer qui présidait à quelques dénouemens antiques.

Myrtil court par toute la maison, il hurle, il pleure, il est échevelé.

— Ma femme est morte! mes amis; c'est moi qui l'ai tuée! Malheureux que je suis! je m'en repens maintenant; je n'avais pas encore commis de crime, et j'ai commis un crime! Mon Elie est morte, presque sans souffrances; on va la porter au cimetière, et moi, je n'ai plus qu'à verser des larmes.

Venez contempler cette tête encore jeune, qui sourit si doucement; on dirait qu'avant de s'endormir pour toujours elle n'a voulu effeuiller que des pensées douces.

— Adieu, dors en paix, pauvre femme! dit Myrtil; maintenant, si j'ai quelques paroles qui t'auraient flattée, qui t'auraient fait sourire, je puis les dire sans danger, car tu ne m'entendras plus.

Et les amis et les parens, tous les convives de l'enterrement, les voilà habillés de noir; on se serre les mains sans rien dire; on voit des gens qui pleurent, d'autres qui causent en riant; si par hasard on regarde à une des fenêtres, on aperçoit, dans une des allées du jardin, le jardinier qui ramène avec indifférence, sous son râteau, les herbes sèches et fanées.

Elle est morte, oui, bien morte. Quelques gens accusent mystérieusement Myrtil; mais que de deuil et de larmes! Voilà les petites filles du village, en

belles robes d'un blanc sale, avec leurs gros livres et leurs cantiques, qui viennent pour suivre le convoi.

Myrtil, heureusement, aujourd'hui retrouve un peu de son esprit; il s'accuse tout haut, se déclare coupable de la mort de sa femme, et jette en passant cette nouvelle à plusieurs groupes qui se forment. Quelques vieillards sourds, pénétrés et contrits, lui serrent la main pour le consoler.

— J'ai tué ma femme, messieurs, et du moins je vous évite la peine de chercher si je la plains sincèrement ou non; je regrette seulement que vous n'ayez pu assister aux derniers momens de ma pauvre Elie.

George survint et le prit à part; ces deux hommes, d'un âge déjà avancé, se

regardèrent quelque temps sans se rien dire, et se mirent à rire : il y a dans la vie certaines rencontres entre deux amis où il n'y a pas d'autre manière de s'aborder et de se saluer.

— Mais tu ne m'avais pas prévenu de tes intentions : d'où vient donc que tu as tué ta femme?

— Ah ! c'est que j'étais las de la vie de ménage, et puis c'est qu'au fait j'ai pensé que dans notre existence, que nous croyions si complète, il n'y avait pas encore eu de crime absolument désintéressé. J'ai voulu me charger de combler cette lacune. Hier, Elie ne m'a-t-elle pas rappelé ce que je lui avais dit sur la colline, mes projets de repos, mes pensées de bonheur? Elle m'a cité plusieurs de mes phrases qui m'ont semblé si

exagérées que j'en ai rougi vraiment, plusieurs peintures ornées de je ne sais quelle fausse poésie qui l'avait charmée, et dont je me rappelle avoir fait usage vingt fois dans ma jeunesse. Conçois-tu le mal de cœur qui m'a pris? ce matin, ma foi, à mon réveil, j'ai jeté dans son breuvage quelques grains de ce poison que nous avions toujours en réserve du temps que nous discutions sur le suicide.

— Voilà pourtant les gants qu'elle avait hier, et dans ce parterre les fleurs bleu-ciel sans parfum qu'elle préférait; il me semble encore la voir, la main sur ses cheveux, les doigts pris dans quelque boucle indécise, les yeux tournés vers le ciel attristé de quelques nuages, attendant en silence que sa petite Louise eut achevé son sommeil de la moitié du

jour. Ces souvenirs calmes, ce convoi escorté d'amis en deuil, ces domestiques qui pleurent à chaudes larmes leur bonne maîtresse; tout cela, ce sont pourtant des sensations poétiques qui ont leur charme et que je ne dois qu'à moi seul. Non, on n'est pas cruel lorsqu'on tue la femme qu'on aime. Et puis, elle allait vieillir, elle le sentait bien elle-même, c'était ce qui la rendait si triste. Elle savait combien je méprisais la beauté et les charmes, et pourtant je tenais à ce que ma femme fût belle; car lorsqu'une femme perd sa beauté et que son front se fane, son ame perd aussi sa gaieté et sa jeunesse, tout est fini pour elle. Ira-t-elle attendre quelques hommages moqueurs au bal, des invitations ironiques? deviendra-t-elle colère, acariâtre, avare, elle qui fut si douce, si souple, si prodigue?

C'est que, voyez-vous, messieurs, vous n'auriez pas plaisanté impunément mon Elie parce qu'elle vieillissait, la pauvre femme; il eût donc fallu vous provoquer, me battre avec vous, me faire tuer peut-être : pour éviter tout ce scandale, j'ai bien mieux aimé la tuer moi-même.

Voilà l'enterrement qui passe ; la veille il passait aussi un convoi dans la vallée. Il fait toujours beau temps quand les morts vont au cimetière, les champs semblent s'épanouir, les plantes des bois et des fossés envoient leurs parfums de miel qui étourdissent et entêtent. Allez, allez, braves gens; Myrtil est avec vous, il porte le deuil ; croiriez-vous qu'il a l'air de pleurer, l'indigne? il a l'air d'être accablé de douleur, et George est obligé de le soutenir ! — Voilà la fin de l'enterrement ; les braves paysans en vestes noires, les villageoises

ridées qui font le signe de la croix avec une révérence; il y a même des vestes bleues, des blouses, des tabliers de cuir qui suivent de loin par-derrière. Oh! le beau cortége! et qu'en pense-t-elle celle qui est maintenant couchée dans la boîte drapée de noir, où sans doute elle voit passer à travers les fentes un rayon de soleil chaud et rougeâtre qui éclaire sur ses pieds les plis du linceul?

L'enterrement est parti, et laisse la maison bien triste. Tout est désert, les fenêtres sont entr'ouvertes, les fleurs et les arbustes d'Elie sont encore sur le balcon, la volière chante gaiement, les oiseaux voltigent sans s'occuper de rien. Dans la cour, on voit une vieille, la servante, la seule qui n'ait pas suivi le convoi; elle vient mettre sous la fontaine un seau rempli de linge.

Dans ce bocage, venez voir cette fille

svelte et élancée, levant la tête, les mains jointes, les yeux rouges, s'affligeant, désespérant de tout, au milieu des fleurs qui passent leurs têtes entre les mailles du treillage.

— Ma mère, ma pauvre mère! dit Louise, tu es morte! et quand, tout à l'heure, j'ai été à ton lit, je ne t'y ai plus trouvée! J'ai vu encore sous ton oreiller ton mouchoir brodé, notre ouvrage à toutes deux. Plus de causeries le matin; quand je m'asseyais près de toi, et que je te voyais pleurer, je m'en voulais de ne pouvoir pleurer aussi. Que vais-je devenir si jeune? je n'ai plus au monde que mon bon père, qui m'endormait si souvent sur ses genoux, quand j'étais toute petite; mais il ne m'aimera pas comme tu m'aimais. Tu étais encore belle quand tu es morte; ta

figure était si calme et si noble! Je pleure, et mon cœur se brise; puis, au milieu de ma douleur, il me prend tout à coup de grands éclats de rire secs et déchirans; je retombe, je m'affaisse, je sens ma figure qui se tend et se contracte; ne plus te voir, ô ma mère!... et morte si subitement sans que j'aie pu seulement lui dire adieu! Je ne savais rien de ce qui se passait, moi, lorsque j'ai entendu ce matin la vieille gouvernante qui disait dans la cour : — Madame est toute violette. — Quoi! cette femme qu'on encaisse avec ce rire raide et immobile, c'est là ma mère! Oh! qui donc pourra me dire pourquoi ma mère est morte si subitement?

— Moi, dit Myrtil, en se présentant devant elle, moi, qui l'ai tuée hier matin.

Oui, c'était lui qui avait quitté l'en-

terrement, comme tous les hommes supérieurs et doués de quelque intelligence, qui aiment à abandonner une fête ou une cérémonie pour visiter les endroits déserts où la fête ne se passe pas, afin de se recueillir et de jouir ainsi d'un contraste.

— C'est moi, Louise; je l'ai tuée, cette femme que tu appelais ta mère, pour que tu pusses me maudire à ton aise. Souviens-toi bien que je n'ai plus que toi au monde, et George toutefois; mais George, c'est ma dernière ressource, et d'ailleurs maintenant il est si souvent de mauvaise humeur!

Myrtil se jeta aux pieds de sa fille, en entourant ses genoux d'un de ses bras.

— Que faites-vous, mon père?

— J'attends mon pardon, ma Louise.

J'aime à te presser ainsi, car c'est toujours sa fille qu'un père aime le mieux de tous ses enfans, parce que, à ses tendres caresses, à ses baisers paternels, l'instinct d'un autre amour se mêle toujours sans qu'on s'en doute.

— Ce n'est pas à moi à vous pardonner, mon père; c'est à Dieu, qui enregistre toutes nos actions pour nous juger un jour.

Mais elle se repentit bientôt de ce ton de reproche, en voyant la tête de Myrtil couverte des rides d'une vieillesse précoce et des apparences d'une fausse douleur. On a tort de croire que les crimes inspirent de l'horreur ou du dégoût aux personnes qui nous aiment. Au contraire, ils nous rapprochent d'elles, ils nous rendent plus chers et plus intéressans à leurs yeux. Louise n'avait jamais

éprouvé pour son père tant d'affection et de tendresse que depuis qu'elle savait qu'il avait empoisonné sa mère.

Mais il est temps de nous transporter sur cette route pavée de cailloux inégaux, ombragée d'arbres bizarres. Songez qu'il est tard. La nuit est calme.

Dans cette allée sombre et humide, voyez-vous cette ombre qui se glisse et se traîne? c'est Myrtil. Dans l'intérieur des arbres vous entendez le cliquetis de quelques feuilles mortes; il y a bien une lanterne sur la route, mais une lanterne près de s'éteindre. O néant! Songez qu'il est tard.

Rassurez-vous pourtant, on ne vous montrera ni ossemens ni têtes de mort; l'heure de minuit elle-même a perdu pour les poètes son pouvoir et son pres-

tige, ce n'est plus qu'une heure de silence, de recueillement; il y a peut-être là-bas à cette fenêtre toute grande ouverte une femme qui s'expose à demi nue à l'air de la nuit; elle pense aux scènes passionnées qu'elle a vues dans ses livres d'amour. — Ah! si quelqu'un pouvait venir sous sa fenêtre dont l'étage est si bas, et monter dans cette chambre encore tiède de la chaleur du jour! mais non, le vent de la nuit souffle plus fort, une étoile brille à l'horizon et glisse dans l'espace, la lune se voile, et personne ne vient....

Cette porte noire et cette croix de bois, c'est le cimetière; c'est toi, Myrtil; t'y voilà donc enfin arrivé, vieil impie! Nous savions bien que tu y viendrais comme tant d'autres; tu as eu beau chercher à l'éviter, il faut maintenant que

tu l'interroges à ton tour, ce champ des morts, jonché de tant de frivoles méditations, de tant de mots sonores comme : Néant, destinée, grandeurs d'ici-bas! essaie donc maintenant de sortir de la voie commune, de faire le bizarre.

Myrtil rencontra quelques croix noires couvertes de larmes blanches, quelques pierres taillées en arcade, et ces arbustes que la nature prévoyante a chargés de pleurer pour nous sur la tombe de nos amis et de nos proches.

Myrtil réfléchit, et il doute encore. Si sa vie venait à recommencer, sa vie à lui, qu'il a si indignement dépensée, dont il a fait un amusement, un jouet; sa vie de quolibets et de moquerie, dont plus de la moitié s'est dissipée, sans que jamais un mot sérieux soit tombé de sa bouche, ou de son cœur un sentiment

réel.... Il n'éprouve ni regrets, ni remords, ni même ce désir commun à tout le monde, quand on a vu s'écouler un certain nombre d'années, de pouvoir les reprendre, d'en être encore le maître, pour les remanier à son gré : non, lui, il est content, il se retourne en arrière avec satisfaction, il s'applaudit de la route qu'il a tenue.

Et ce qui pourrait au besoin attester qu'il n'était pas encore si dépravé, c'était ce sentiment d'orgueil qui s'éveillait en lui lorsqu'il disait :—J'apporterai donc ici mon ame tout entière ; je n'aurai point laissé de lambeaux aux ronces et aux arbustes du monde. C'est un parti pris avec moi-même, et sur cette terre personne n'aura su au juste qui j'étais ; on ne saura apprécier au juste ni mon caractère, ni mon ame, ni mon génie,

pas même mon existence vulgaire : les uns m'appelleront vicieux, les autres, impie; ceux-ci, athée; les plus subtils m'appelleront infâme; et quelques femmes que j'aurai enivrées, fascinées autrefois avec un peu d'étude et de savoir-faire, diront en souriant : — Nous le connaissions, nous; envers vous autres hommes, il fut faux, ingrat, perfide, pour se donner à nous tout entier, pour que nous pussions le savourer seules, sans avoir à craindre que personne pût venir nous en disputer la jouissance. — Mesdames, pas davantage.

Oh ! oui, vous surtout, femmes, vous m'avez pénétré; vous, idoles banales, divinités bavardes, qui n'auriez pas manqué d'ébruiter mon secret. Vos baisers ne sont pas plus purs que le reste, ils ne sont jamais désintéressés. Souvent ils

sentent l'or, les raisons d'état, les trahisons politiques; ou bien, ils servent d'instrument et de moyen à votre curiosité, à votre orgueil, et toujours ils sont au service des passions les plus mesquines et les plus viles.

Ainsi donc j'aurais pu passer dans ce monde, y vivre, y tenir un rang; j'aurais même pu, si j'avais voulu, y acquérir de l'honneur et de l'estime, que sais-je? Et cependant, toujours artificiel et factice, ne ressentant rien de ce que j'exprimais, prenant tout le monde pour dupe, tâchant même le plus souvent de me duper moi-même, car on sait que c'est ainsi qu'il faut s'y prendre pour soutenir un mensonge avec honneur: aussi je pense que j'ai tort de me révéler maintenant aussi nettement à moi-même: tôt ou tard je porterai la peine de ce plaisir d'amour-propre.

Mais après tout, Myrtil, tu t'enfles et tu t'enorgueillis, et de quoi? D'une raillerie infatigable et assidue. Mais un roi, un conquérant est aussi grand que toi. Est-il donc plus noble de se moquer des hommes que de les gouverner, ou de les amener par la force de sa volonté à la boucherie des batailles? Et non, et c'est contre cela que je m'inscris en faux. Je ne suis pas un railleur, moi, comme quelques gens l'ont prétendu, parce qu'il règne quelque finesse sur ma physionomie. Oh! non, gardez-vous de le croire: — je vis à ma fantaisie, je me distrais comme je puis; le long de la route je cueille, en frédonnant, quelques fruits sauvages, quelques branches armées de fleurs et d'épines; je suis libre, je ne demande rien, je fais de la poésie quand j'ai la fièvre et de l'allégorie quand bon me semble.

Je pense quelquefois à George, mon frère de cœur, mon fidèle compagnon; je pense que je dois le chérir.

Ma vie, la voilà; elle aura goûté de tout, de la jeunesse, de l'amour, du ménage, des faiblesses, du dédain, même de quelques vertus et puis du meurtre, du sang, des crimes, des vins généreux et de longs festins.

Et je mourrai tranquille; j'ai ma fille qui me fermera les yeux, c'est tout ce qu'il me faut.

Oui, mais j'avais juré de ne jamais venir au cimetière, et m'y voilà pourtant.

Irais-je sur les pas de tant d'insensés, du premier poète qui ait su créer un héros quelque peu vivant et vraisemblable? irais-je questionner la tombe pour faire rire à mes dépens celui qui nous

regarde là-haut ? — Comme si je ne savais pas que pour découvrir ce que nous voulons tous savoir, il vaut bien mieux se jeter à corps perdu dans la vie de tout le monde, que de rêver et de méditer sans cesse, le chercher dans les choses les plus simples, les plus vulgaires en apparence ! Si ce mot a été mis quelque part, c'est là, parce qu'on n'a pas pu songer qu'on irait l'y chercher.

Elie, ma femme, tu sais bien ce que tu m'as promis, ce que je t'ai fait jurer à force de tortures et de prières : — n'importe où j'irai, m'as-tu dit, grandeur ou néant, cendre ou poussière, je reviendrai, dussé-je m'exposer au châtiment, au supplice éternel pour un mot, un seul mot je te le rapporterai. — Me voilà, où est-il ce mot ?

Elie, tu es ma femme, viens ; la nuit

est froide, la pierre que j'ai fait mettre sur ta tombe est froide aussi! Viens, je te l'ordonne, tu dois m'obéir, tu le sais, tu l'as dit assez de fois toi-même, dans tes jours de larmes et de désespoir. Autrefois, tu accomplissais fidèlement tes devoirs d'épouse, et maintenant, tu sembles les méconnaître.

Un mot, et si tu veux je serai bon, résigné, patient, comme tu l'étais; le rôle que tu avais pris, je m'en charge. Mais un mot; que je sache au moins dans quel but je suis sur la terre, ce que j'y dois faire, quel parti je dois prendre.

Ah! tu refuses?... Eh bien! je te renie pour ma femme; tu me fais jouer un rôle usé, un vieux personnage. Tu refuses de m'obéir? tu ne vois donc pas que tu m'ôtes le peu d'esprit et de raison qui m'était resté? Me voilà comme

un vieux général à la cuirasse rouillée, au casque de cuivre, que ses soldats désespèrent et rendent fou en refusant d'accomplir ses ordres. — Je le sais, tu fus quelquefois fière de moi, tu m'applaudissais en toi-même quand je cherchais à mettre quelques charmes dans mes discours. Un jour, je ne l'ai pas oublié, tu as dit à George que j'aurais eu l'âme élevée et du génie, si je n'avais pas eu si souvent un sourire de raillerie sur les lèvres. Eh bien! maintenant plus rien; plus de ces vives étincelles de poésie qui t'éblouissaient parfois : je veux me livrer à tout ce que ma nature a de honteux, et cacher avec soin ce qu'elle avait naguère de brillant et de sublime, puisque toi aussi, Elie, que j'ai connue si sainte, tu refuses d'accomplir ta promesse, puisque tu m'abandonnes, puique tu me laisses seul avec mes doutes et mes en-

nuis, après m'avoir juré de soulever un coin du bandeau que je cherche en vain à écarter depuis si long-temps. Et pour me venger et te punir, avant de quitter cet asile de paix et d'oubli, je veux profaner ta tombe, je brise la table de marbre où j'avais fait inscrire la liste de tes vertus et le témoignage de ma douleur. C'est toi qui me forces à rompre avec ma dernière religion, le dernier lien de crainte et de respect qui m'attachait aux choses d'ici-bas. Jusqu'alors j'avais toujours respecté l'asile des morts, parce que j'espérais tôt ou tard y trouver des mots d'explication, que j'ai cherchés partout avec tant d'ardeur et de constance; mais je vois maintenant que le cimetière, la tombe d'une épouse révérée et les promesses que vous avez recueillies sur sa bouche à son lit de mort, que tout cela est vain, est muet

comme le reste, et me voilà trompé dans ma dernière espérance.

Myrtil, après ce dernier mouvement de colère et de dépit, froid et insouciant comme il l'était à vingt ans, sortit bientôt du cimetière en chantant à demi-voix, déjà remis de son émotion et consolé d'avoir entrepris vainement cette promenade nocturne, satisfait d'ailleurs d'avoir profané la tombe de sa jeune femme. Car le plus souvent ses idées de doute et de curiosité n'étaient pour lui qu'un prétexte ou qu'une excuse. Comme par le passé, il profanait encore, il souillait, il détruisait tout sur son passage, mais seulement pour le plaisir de souiller et de détruire. Il avait acquis assez d'expérience pour savoir que toutes ses nouvelles recherches devaient être infructueuses, ne pouvaient le mener à

rien, pourtant il feignait de vouloir encore voir et apprendre. Sombre et vicieux par nature, le crime et les mauvaises actions, qu'il avait abordés naguère comme épreuves et comme expérience, avaient fini par tomber insensiblement de son esprit et de sa tête dans son âme, et il ne s'en était pas effrayé ; car il trouvait que c'était finir dignement après avoir tant maudit la vie, l'avoir tant insultée, parodiée, de se laisser prendre enfin au cœur, pour tout de bon et comme par suite d'une infirmité de l'âge, par ce qu'elle avait de honteux et d'infâme.

LIVRE QUATRIÈME.

Pourtant, je les aimerais encore s'ils ne m'avaient trompé. — Je crois qu'il est temps de vous dire d'où m'est venue cette histoire. Un soir, j'avais vu passer deux jeunes bergers en chapeaux de paille, en habits ornés de fleurs, en chaussure de soie délicate. Ils étaient prompts à rougir comme des vierges. L'un m'avait charmé

par son front pur, son air modeste et efféminé; l'autre, au contraire, par son air mâle, ses traits bruns, sa taille de guerrier. Ils paraissaient portés à la tristesse, et pourtant, de temps à autre, ils ne se refusaient pas quelque mot trivial, quelque bouffonnerie. C'est qu'en effet, il n'y a point au monde de douleur ou de mélancolie qui ne soit parfois interrompue et distraite par quelque chose de grossier, de risible. Mais voilà qu'un jour ils échangèrent leurs habits de bergers contre le costume d'aujourd'hui. Peu de temps s'écoula avant qu'ils regrettassent eux-mêmes le vert, le lilas, les couleurs pâles de leurs premiers vêtemens, qui semblaient avoir été si bien faits pour eux; mais ils n'en reparlèrent jamais : aucun d'eux ne dit qui les leur avait donnés; si c'était un travestissement de fantaisie, ou bien s'ils

avaient fait vœu d'aller ainsi vêtus. — Si vous les aviez vus marchant à pas lents, la tête nonchalante et baissée, ou bien, comme deux jeunes rivaux, courant à perdre haleine ! Quel bon air ! quelle bonne mine ! Que de jeunesse et de beauté !

Aussi n'est-ce pas sans plaisir que je me reporte au temps de leurs jeux et de leurs amours. Nous étions toujours gais alors ; jamais une pensée sombre. L'espérance nous souriait, et, conduits par elle, nous aimions à les suivre, pour écouter, pendant la route, leurs projets, leurs dispositions, savoir comment ces deux jeunes gens entendaient la sagesse, la vertu, voir quelle confiance heureuse ils mettaient dans l'avenir. Jamais d'ennui : tout était gai ; on chantait comme au commencement d'un long voyage. — Où

allez-vous, mes amis, au moulin ou à la fabrique? — Eh! nous n'en savons rien nous-mêmes. — Laissez-nous, pour un instant, nous rappeler cette précieuse saison si belle, redire quelques-unes de leurs chansons oubliées, revoir ces balcons d'amour, hélas! aujourd'hui rouillés, où montaient avec tant de bonne foi leurs voix tremblantes d'émotion, et leurs chants mouillés de douces larmes d'amour.

Tout est passé maintenant, tout a pâli, tout offre à vos yeux et aux leurs une nuance louche et grise : l'hiver, toujours l'hiver. Si, par hasard, le printemps revient, il n'aura plus ni éclat ni gaieté, autour du front, il sera triste et abattu; il sera comme un jeune roi sans couronne. Laissez-nous, laissez-nous seuls, vous qui fuyez ce qui attriste; nous craignons tous tant d'apporter dans des âmes tran-

quilles le trouble et la douleur, nous vous invitons donc à ne pas aller plus loin. D'ailleurs, je puis tout vous dire en deux mots : nous avions promis deux jeunes héros, nous ne les avions, il est vrai, jugés que sur leur physionomie franche et ouverte ; mais maintenant ce ne sont même plus deux jeunes hommes inconstans, faux et railleurs : il ne nous reste plus que deux vieillards.

La vieillesse est belle et vénérable; sa taille est voûtée ; les jeunes gens s'empressent autour d'elle et se plaisent à la questionner. —Raconte-nous le passé, vieillard, prédis-nous l'avenir. Dis-nous quelques-unes de ces anecdotes vives et gaillardes, dont le souvenir fait encore briller sur ton front chauve un reflet de gaieté. Remarquez aussi que tous les vieillards sont bons, ceux du moins qui ont

quelque expérience de la vie. Quand toucherons-nous enfin à ce terme tant désiré où les passions s'éteignent une à une comme des fleurs? alors on se sent détaché de tout; chaque matin on attend gaiement la mort, on s'étonne qu'elle se laisse si long-temps désirer, et lorsqu'enfin elle se présente et qu'on l'entend gronder dans le corridor voisin, au milieu des pleurs et des éclats de rire étouffés des parens et des amis, on s'indigne, on la maudit. Oh! la perfide, qui arrive sans nous prévenir et vient vous réveiller en sursaut!

Avez-vous eu une jeunesse orageuse, mené une vie fantasque et parfois sanguinaire? avez-vous été tyran ou meurtrier dans l'intérieur de votre ménage, comme Myrtil? ou bien enfin, vous êtes-vous raillé de tous les sentimens, de tous

les préjugés du monde, sans vous inquiéter si vos railleries étaient bien neuves, et si votre rire à vous, simple bourgeois, n'était point renouvelé du rire des poètes, bien autrement amer et sanglant ? Enfin, quelle qu'ait été votre vie, vous pouvez faire qu'on ne vous tienne compte de rien dans le ciel, si, vers la fin de vos jours, vous vous rangez à la sagesse, si vous vous repentez de vos erreurs, si vous expiez à la fois les fautes d'une jeunesse imprudente.

Adieu donc, pouvez-vous dire, mes pensées criminelles, mes forfaits sourds et cachés, enveloppés d'amour et de douceur ; adieu l'orgueil, le mépris de mes semblables. Pardonnez-moi, fleurs innocentes que j'ai flétries, relevez vos têtes timides, mon souffle n'a plus ni force ni poison. Ma fin approche, et il

faut que, pour le grand voyage, je songe à remplir mon havre-sac de bonnes actions et de vertus. Toutefois je sais que le ciel ne m'est pas réservé, et je n'y aspire pas. Ce qu'il me faut à moi, je suis modeste, c'est le purgatoire; il paraît que c'est un lieu décent et convenable : les plafonds sont blancs, les murs unis, il y a des fenêtres et des contrevents, des siéges de bois, des cheminées presque tièdes, des gens qui fument; on prétend qu'on y est fort bien.

Un de mes héros passe sur la route. Le reconnaissez-vous? Toujours gai, fredonnant quand le soleil se montre, appuyant sur un bâton sa démarche chancelante; son chef est nu, sa barbe est grise, un chien saute et jappe autour de lui.

— Eh bien! Myrtil, te voilà mon

brave ! et que dis-tu du temps ? L'air est vif ce matin, il fait froid ; le ciel est raide et tendu comme un grand manteau gris.

— Hélas ! oui, il y a des nuages dans le ciel. Mais espérons que, sur les midi, le soleil se montrera et viendra nous réchauffer ; à ses rayons bienfaisans et salutaires, nous détirerons nos membres engourdis. D'ailleurs, aujourd'hui tout va bien ; je n'ai ni soucis ni peines. Il est vrai que je n'ai pu fermer l'œil de la nuit. J'entends chaque matin, à mon chevet, la voix de quatre maladies mortelles qui se battent à qui me possédera, comme des femmes qui se disputent un cœur ; mais j'oublie tout, j'oublie mes maux, mon grand âge ; demain je marie ma fille.

— Et que lui donnes-tu en mariage

à ta chère Louise, mon vieux Myrtil? Tes bois ou tes prés, ta maison ou tes troupeaux.

— A elle et à Moïse, mon gendre, je donne tout ce côté de terre jusqu'à cet arbre où causent deux paysans. J'y joindrai ma maison de ville, si leste, si élancée, qui se mire dans l'eau d'un canal, avec des arbres qui la couvrent de leurs panaches verts, la coquette! Moi je garde le reste.

— Mais demain, quel jour! — A table, je remarque qu'on nous oublie souvent, nous autres pauvres vieillards, ou bien on nous traite comme des enfans; on ne nous sert qu'à petites portions: on craint apparemment que nous ne sachions pas régler nous-mêmes les forces de notre appétit. Oui, c'est une trahison et une honte, on nous empêche

de boire à notre gré, on nous défend tel mets, on a soin d'éloigner de nous tel plat que nous préférons souvent; on prétend qu'il nous est contraire.

— Mais demain, j'aurai donc enfin une table riche et abondante, des mets succulens, des vins de choix, et personne ne sera là pour m'interdire ce plat ou cette bouteille; je n'aurai à craindre ni mes amis, ni mon médecin, ni ma fille, qui veille ordinairement sur moi avec tant de sollicitude : je leur échapperai à tous; je passerai inaperçu au milieu de la foule. Que j'aime une table bien servie! une table qui fume, encombrée de gibier, de poissons! et les vins débouchés, qui pétillent et s'irritent! — A boire, mes amis, à boire! oh! remplissez bien jusqu'au bord mon gobelet d'argent. La belle liqueur! quand on est vieux,

mes enfans, le vin vous réchauffe. Chantez, mesdames, chantez : silence donc, messieurs! si vous saviez combien j'ai entendu dans ma vie de disputes et de propos pareils aux vôtres! — Mais après le dîner je veux qu'on danse. Allons, les violons! que toute cette jeunesse s'évertue et nous montre la joie et la folie. Et puis, c'est que je veux danser aussi, moi ; vous me laisserez, s'il vous plaît, la plus jolie danseuse. Je suis fier de prouver que ma danse est encore élégante, que ma jambe, quoique un peu sèche, est encore élastique. Comme toute cette jeunesse tombe déjà lourde et fatiguée! nous autres vieux, nous savons réellement supporter mieux qu'elle la fatigue de la danse.

— Mais, hélas! le soleil d'aujourd'hui n'a pas encore pâli sur la cime des ar-

bres; le ciel est bleu et la nuit ne vient pas. Demain! demain!... Oh! que la veille d'une journée de plaisir est longue! — Je gage que je meurs cette nuit, ou bien que se soir, en rentrant au logis, je me casse la jambe, ou que simplement je me démets le pied. Et après cela, Myrtil, danse donc et fais le gracieux comme tu te l'étais promis! Oui, j'en suis sûr, il m'arrivera quelque accident avant demain; ou bien, ce soir, le plaisir bouleversera ma tête, j'entendrai d'avance toute la noce crier autour de moi, la joie me donnera la fièvre, je ne pourrai parvenir à m'endormir. Ces arbres m'ennuient avec leur éternelle verdure, leurs branches gracieusement courbées en berceau... Demain, demain! ces pelouses, ces belles prairies, la ceinture de cette forêt,

tout cela sera donc garni de jeunes filles, que l'on pourra poursuivre, pousser, renverser sur l'herbe, caresser en riant. Et les vieillards aussi pourront prendre quelques libertés, car un jour de noces tout est permis. Oh! cris joyeux, cris de plaisir et d'ivresse!... Mon Dieu! que je te remercie de m'avoir donné une fille, puisque je puis la marier maintenant!

Mais qui vient à moi sous cette allée d'arbres? Quel est ce vieillard sombre? Sa marche est pénible, son front est chauve, ses genoux sont pliés: que ce vieillard est laid! Que me veut-il avec sa veste de paysan, son bâton ferré et ses sabots? Mais c'est George! — C'est toi, mon vieil ami; mais qu'est-ce donc?... Quelle tristesse! te voilà bien

vieux et bien changé, George, ce qui m'annonce que moi aussi je dois être bien vieux!

— Hélas! hélas! Myrtil, souviens-toi à présent, si tu peux, des années que nous avons dépensées ensemble, de la petite mansarde que nous habitions avec une jeune enfant nommée Florence. — Tout est perdu pour moi: ma ferme est brûlée, mes troupeaux sont passés sous les lois d'un autre maître. Je ne possède plus au monde que cette veste que tu vois, qui fut autrefois ma veste des dimanches, et maintenant, hélas! celle de tous les jours; et puis mon chien de basse-cour, mon vieil ami fidèle, qui me suit partout, et dont je voudrais bien être délivré, parce qu'il me mord quand il a faim et que je n'ai rien à lui donner à man-

ger. Mes enfans grandissent à vue d'œil; je les ai déposés sous un toit abandonné, où il pleut; la nuit nous pouvons voir de notre lit, à travers les fentes du toit, l'essaim d'argent des étoiles qui brillent dans le ciel comme des diamans. Quant à moi, je pleure toute la nuit comme un enfant; aussi je n'ai plus de cils, le bord de mes paupières est rouge et sanglant. — Dis-moi, Myrtil, ne pourrais-tu pas m'assister?

— Pleurons ensemble, mon pauvre George, la vieillesse est une chose si lamentable! Mais, heureusement, n'est-ce pas, que nous sommes toujours sensibles aux charmes d'une nature poétique; nous savons encore admirer l'éclat du soleil sur les arbres, et l'ombre qui s'étend sur l'eau au milieu du jour. Tiens, voilà une de ces belles soirées

calmes que tu aimais tant autrefois à m'entendre décrire.

— Oui, Myrtil, mais je t'avoue que je suis presque insensible à présent aux charmes d'une description. Cette campagne n'est plus à moi, je n'y vois plus s'élever les toits de chaume de mes granges, ni bondir, dans quelque prairie éloignée, mes enfans auprès de mes chevaux. — Je songe qu'à présent je ne suis plus qu'un pauvre fermier ruiné. Myrtil, ne pourrais-tu pas m'assister ?

—Paresseux, dit Myrtil en lui-même, et toi, ne pourrais-tu pas travailler? — Mais il remarqua que son pauvre compagnon d'enfance était armé d'un bâton ferré, et, qu'en cas d'attaque, ses cris ne pourraient parvenir jusqu'à la maison.

— Tiens, George, dit-il, voilà ma bourse; prends toute la monnaie de cuivre, je t'abandonne les pièces grises.

— Et l'or, Myrtil? hélas! avec ces pièces si brillantes je pourrais acheter quelque morceau de terre pour m'employer, moi et mes fils, afin d'avoir tous les jours seulement le pain et les léaumes.

— Y penses-tu, George? tu as donc résolu de me dépouiller entièrement?... De l'or! mais sais-tu que, si on me l'arrachait, j'en mourrais de douleur?... de l'or!... mais c'est la seule force, le seul lien qui attache un vieillard à la terre; on ne l'aime, on ne le supporte, que parce qu'on sait bien qu'il y a toujours quelque chose en réserve pour ses héritiers dans les entrailles de son coffre-fort. Mais console-toi, George, demain je

marie ma fille, et si tu venais à la maison ce soir, tu verrais les cuisines s'agitant, criant, essoufflées, déchaînées pour demain ; et demain avant le jour, déjà nos fourneaux fument, nos gens s'empressent, ils s'excitent, ils font de leur mieux : Allons, soyons actifs, montrons du zèle ; ce soir, nous nous reposerons... Eh bien ! je t'invite, tu seras du repas. Mais, seulement, tâche de t'habiller un peu mieux, mets tes habits de velours, tâche aussi que ta chemise soit plus blanche. Je sais qu'elle sera toujours de grosse toile ; mais tu peux y faire briller tes épingles d'argent. C'est que, vois-tu, nous aurons bonne compagnie, et mon gendre est si fier, que, si tu avais l'air d'un mendiant, il t'empêcherait peut-être d'approcher de la table... Allons, adieu, George, à demain.

Les noces de Louise et du juif Moïse furent tristes, on y parla peu : jusqu'au dîner, on causa languissamment, on se traîna du salon au jardin, on chercha à se distraire, et on n'y put parvenir.

Enfin on atteignit l'heure du repas, et Moïse dit à haute voix :

— Quel est donc ce manant, là bas au bout de la table, qui offre sans cesse à boire à ses voisins, pour avoir occasion de se servir? il a l'œil assuré, le geste bien libre, avec ses habits de paysan, sa chemise de toile grossière, ses yeux malades. Il faut me le chasser à l'instant, mes valets ! qu'il regagne au plus tôt sa ferme et son fumier ! Les vieillards ne devraient jamais s'asseoir à une table de noces, leur présence fait fuir la joie et glace les convives.

— Tu as raison, mon gendre, s'écria Myrtil en glapissant, je vous jure que je ne sais qui l'a amené ici.

— Tu me renvoies donc, Myrtil ? dit George, en lançant sur le festin un regard de douleur. Rappelle-toi donc le passé : nous qui avons discuté sur diverses matières des jours entiers ; moi qui tant de fois ai cherché à te détourner du suicide, et cependant je savais fort bien que tu n'avais jamais envie de te tuer. Adieu, je renonce à votre repas, puisqu'aussi bien vous m'en chassez ; d'ailleurs j'ai goûté de votre vin et de vos discours, et je n'en suis pas émerveillé. Myrtil, Myrtil, tu ne me reconnais donc plus? Dis seulement que tu me reconnais, appelle-moi George, et je me retire...

— Allons, allons, partirez-vous, bon-

homme, dirent les vieillards, qui commençaient à craindre pour eux-mêmes.

George montait silencieusement la montagne, il avait dit à ses enfans : — Demain, quand je reviendrai, il fera peut-être grand jour. Oui, il faisait encore grand jour, mais ce n'était pas ce jour-là qu'il avait voulu dire.

Quelqu'un lui frappa sur l'épaule par derrière, c'était Myrtil.

— George, c'est moi. Hier, à cette heure-ci, tu vois que j'avais bien fait de t'inviter à la noce de ma fille ; une noce splendide, te disais-je, où nous trinquerions gaiement ensemble. Ils t'ont renvoyé, et j'ai fait semblant de ne pas te reconnaître, je puis te l'avouer, je craignais d'être renvoyé comme toi : ne sommes-nous pas aussi vieux l'un que

l'autre? J'aurais été fâché de quitter la table, vive Dieu! juste au moment où les convives se passaient de main en main le vin que j'aime le mieux, un vin enluminé, brillant comme un bouquet rouge. Mais quand ce vin est arrivé jusqu'à moi, il m'a semblé fade, car tu n'étais plus là, ta place était vide, et j'ai compris que tu devais m'en vouloir. Si tu savais comme je suis faible et changé! Moi-même je ne me reconnais plus. Je pense bien quelquefois à un Myrtil qui fut vif et beau; celui-là avait compris qu'ici-bas il n'y avait rien de sérieux, et sans se donner la peine de diriger contre le monde une moquerie en règle et déclarée, car c'était encore là un rôle dont il se serait chargé, en lui-même il avait dû en faire bon marché de tout; il n'avait souscrit à aucun sentiment, à aucune passion. Pourtant il eut un ami pen-

sant et vivant comme lui, qui lui était attaché comme un chien ; cet ami c'était George. Ce Myrtil, qui sans avoir rien appris, sans presque jamais avoir plié son esprit à aucune étude, croyait, dès sa jeunesse, avoir deviné, avoir réfléchi en lui-même toutes les sciences du monde ; ce Myrtil qui s'est cru supérieur à tous les grands hommes, qui n'a jamais eu de vertus, et n'eut que les vices qu'il se donna lui-même, n'étant jamais dupe d'aucune passion, ni entraîné par aucun mouvement dont il ne fût le maître, ce ne peut être lui, ce ne peut être ce vieillard qui maintenant marche en tremblant à tes côtés, écoutant avec un sourire stupide l'écho tumultueux de la noce de sa fille. — Oh ! non, ce n'est plus moi, je le sens bien ; autrefois j'aurais déjà trouvé quelque sarcasme contre cette fête qui m'attendrit et m'arrache

malgré moi quelques larmes. — Ecoute-moi, mon vieil ami. La preuve que je vieillis, c'est que, pour la première fois de ma vie peut-être je vais te parler sérieusement, laissant aller ma pensée toute nue, sans la costumer à ma fantaisie. — Je crois qu'il est temps que tu m'abandonnes. Restons éloignés l'un de l'autre : je suis riche, et toi tu es pauvre, l'équilibre est rompu entre nous ; n'est-il pas convenable de nous dire un éternel adieu? Qu'en penses-tu, mon cher George?...

— Je te comprends, Myrtil, tu crains que je ne te dispute tes richesses : rassure-toi, j'en possède d'autres qui me consolent de celles que j'ai perdues, et m'empêchent de porter envie aux tiennes.—Tiens, vois-tu cette jeune fille qui accourt en dansant au-devant de nous?

c'est ma Georgine, mon enfant chérie. Qu'elle est pure! et quel beau front noir, poli comme un miroir!... Viens, Georgine, que Myrtil te voie; j'espère bientôt la marier non pas à un juif, comme toi, ta Louise, mais à mon ancien garçon de ferme qui sera bientôt fermier à son tour. Et alors, je serai donc encore roi d'un peuple joyeux de troupeaux, de paysans, de moissonneurs, de bergers, de bêtes de somme; car avec ma vieille expérience, mes infortunes qui m'ont encore instruit, j'obtiendrai bien de mes enfans qu'ils me laissent quelquefois gouverner leur petit royaume. Quel triomphe pour moi!... O ma Georgine, viens, ma belle brune, mon dernier espoir, tout ce qui me reste d'une vie naguère abondante et heureuse! N'est-ce pas, mon enfant, tu vas m'aider à regagner notre pauvre chaumière?...

— Oui, mon père, appuyez-vous sur moi.

C'est donc aujourd'hui que le juif Moïse donne une fête. La ville est fière et parée. Des cavaliers, des montures capricieuses, les dames qui se montrent aux fenêtres, les rues sont sablées et jonchées de fleurs. Toute la ville est en fête. Que de têtes larges et épanouies qui sortent des cabarets, et qui bientôt rouleront incertaines d'une épaule à l'autre. Oublions tous nos soucis, noyons dans des flots de vin notre vie sale et poudreuse. Et les jeux, et les spectacles, et la foule: — Où est ma femme, où est ma fille?... dînons sur l'herbe à l'ombre des arbres des promenades. Les chants joyeux bourdonnent, les danses se forment. Tout le peuple est rouge, il rit, il hurle, il bondit, il prend ses ébats. Où est la

raison, où sont les plaintes, les murmures contre la misère des temps?

Mais voyez quel beau palais! Il y a de l'or jusque sur le toit. L'intérieur est vert et azuré, les plafonds blancs sont ornés de légers rayons d'or, des vases de fleurs se réfléchissent dans les glaces. Que de fraîcheur autour de ces draperies, que de langueur sur ces coussins et ces tapis! Ici, ce n'est ni le luxe étroit et précieux de notre vieille Europe, ni la mollesse de l'Orient, à la sueur pâle, aux longs doigts efféminés; tout est neuf, tout est inconnu, les peintures des lambris, les bas-reliefs des cheminées, jusqu'aux statues de marbre qui enchantent le péristyle de leur sourire et de leurs poses lascives. Et ces charmilles, et ces bosquets, ces temples, ces pavillons doublés de feuillage, cette eau transpa-

rente qui baigne les pieds du palais comme une jeune esclave. Où donc est-elle la reine de cette fête ? que je la voie. C'est Louise. — Elle est jeune, dit-on, mais on dit aussi que la tristesse a flétri ses traits; elle est pensive, sa chevelure importune est rabattue sur son front.

Et cet homme, tandis que toute la ville se réjouit, rit et chante à ses dépens, lui, le maître de la fête, voyez-le marcher seul à l'écart sur cette rive éloignée, la tête plongée dans la poitrine, c'est Moïse. — Une belle fête, notre gendre! et de beaux jardins qui se réfléchissent dans le canal. Les soupers sont dressés, et les feux d'artifice attendent le signal; l'orchestre fredonne déjà sous les salles de danse de feuillage. — Une belle fête, notre gendre!

Où es-tu? Myrtil, toi le père de la fête, voilà le spectacle que tu as tant de fois rêvé, un palais plein de femmes, plein de danses; la lueur des lustres qui se reflète là-bas sur l'eau; des femmes si froides, si voluptueuses, des hommes si fiers et si hautains. Voilà des fleurs, une fête digne de toi, que tu peux fouler aux pieds.

Mais non, maintenant Myrtil est un bon vieillard sage et discret. Il admire, il est ébloui, enivré; il ne songe certes pas à souffler les bougies de la fête pour jeter tout ce monde dans l'obscurité, ni à s'emparer de l'une de ces vieilles dames, droites et apprêtées comme une aigrette. Il se précipite en aveugle au milieu de cette cohue, il applaudit : — Bravo les violons, vive la danse! Quels cavaliers, et surtout quelles femmes!..

Mais, bon Dieu! que ces jeunes gens sont froids! Les voyez-vous bâiller, se jeter sur les coussins de désespoir et d'ennui, chercher à relever nonchalamment leurs chevelures harassées. Il faut que les dames viennent se placer auprès d'eux et commencent l'entretien.

— Vous ne savez pas, leur disait Myrtil, passer le temps au bal, vous effleurez toutes les danseuses, vous leur dites quelques mots, vous respirez leur haleine et leur parure, puis vous les abandonnez; vous courez à d'autres à qui vous répétez les mêmes flatteries, la même leçon de galanterie, et après une heure ou deux d'un pareil manége, vous êtes las, rassasiés, toutes les femmes vous semblent laides; vous avez essayé de toutes, vous les avez goûtées tour à tour, et vous les avez jetées avec dédain,

comme des fruits que l'on ne ferait qu'entamer sans en achever un seul. Ah! gardez-vous de ce jeu, et appliquez-vous plutôt tout le temps de la fête à une même femme dont la chevelure et le regard vous ont charmés, donnez-vous tout entier à cette beauté de votre choix; poursuivez-la, lassez-la de vos hommages; qu'elle soit pour la nuit votre seul but, votre unique affaire. — Où est-elle? où est-elle? l'aurais-je perdue?... Non, je l'ai revue au milieu de ce groupe. Et après l'avoir fatiguée de vos fadeurs, suivie sur les balcons, suivie près des arbustes, suivie partout; après tant de poursuites, de promesses, de refus, de soupirs, de regards, il faut bien qu'elle se rende enfin, qu'elle cède de guerre lasse, cette beauté préférée. Ayez donc une passion, un désir fixe. Soyez amoureux au bal,

croyez-moi, c'est le seul passe-temps, la seule ressource contre l'ennui; de cet amour artificiel vous pouvez quelquefois tomber dans une passion réelle et arriver à quelque triomphe qui n'est pas sans éclat et sans gloire. Ainsi, moi, ce soir, tout vieux que je suis, j'ai en vue ma Cephise; où est-elle donc, elle passait tout à l'heure près de moi? Oh! quel regard! quelle démarche vive! Une fille de quinze ans, messieurs; où êtes-vous? où êtes-vous, mes blondes amours?... Dites-moi, serait-elle partie? — L'avez-vous vue monter dans une de ces barques qui voyagent là-bas au clair de lune? est-elle dans ces groupes de jeunes femmes, dans ce feuillage illuminé ou derrière ces vases de fleurs? Si elle est partie, n'a-t-elle pas laissé du moins quelque gage d'amour pour moi, une boucle de

cheveux, une des fleurs que je lui avais cueillies ?

Ah ! c'est toi, Cephise ! tu cherchais à m'échapper, n'est-ce pas ? tu me fuyais ; pourtant c'est l'heure où les oiseaux font entendre, sous les feuilles, leurs chants d'amour calmes et recueillis. Vois, dans ces riches jardins, devant le palais de mon gendre, tout ne parle-t-il pas d'amour ? Les statues qui laissent voir leurs membres frais sous un rideau de feuillage ne semblent-elles pas attendre que quelques amans viennent déposer à leurs pieds leurs soupirs et leur langueur? — Tu es jeune, Cephise : et moi aussi j'ai connu ce bel âge, où le cœur ne fait que voltiger sans se poser nulle part comme une abeille. Alors j'étais beau, vraiment ; comme toi, j'aimais à montrer mes dents blanches, je boulever-

sais capricieusement mes cheveux noirs ; que ne puis-je, seulement pour ce soir, retrouver mon front de vingt ans ! Moi qui ai tant dédaigné l'éclat de mes yeux et de ma bouche, que n'ai-je maintenant un seul de ces charmes, rien que des lèvres fraîches pour animer, pour colorer tout ce qui est en moi ridé et flétri. Mais non, je n'ai plus rien, rien qu'un front chauve, et pourtant tout aujourd'hui j'ai eu des désirs vagues ; j'ai contemplé le ciel des heures entières, j'aurais voulu pouvoir me noyer dans son azur. — Enfin, Cephise, ce soir, au milieu de la fête, je t'ai trouvée, j'ai admiré ta taille fine et flexible comme un arbuste, j'ai admiré ton regard indécis, ton front élevé, cette belle voûte d'albâtre où la nuit berce ses lueurs. A vingt ans, j'aurais été insensible à tout cela ; alors, je craignais de trouver au-

tour d'une femme quelque prestige et quelque charme. J'avais moi-même la tête si pleine de visions fraîches et poétiques, plus poétiques que toutes les femmes ; alors, je me serais contenté d'une beauté lourde, à la gorge robuste, qui me dît crûment quelques mots d'amour, c'était là ce que je préférais. Mais maintenant, jeune femme, je sais ce que valent les transports et les extases de ton amour ; je sais qu'autour de toi voltige une poésie douce à demi penchée sur sa tige comme une fleur, une poésie qu'autrefois j'aurais dédaignée, ou que devant toi je me serais mis à contrefaire ; mais à présent, je la goûte, je l'aspire, je la rêve d'avance peut-être plus belle qu'elle n'est vraiment. Suis-moi, Céphise, et voyons ce que valent les illusions d'un vieillard.

— Laisse-moi, vieillard, laisse-moi, disait-elle : tout à l'heure, séduite par tes douces paroles, j'ai passé mes doigts sur ta tête, y cherchant une chevelure de soie, comme celle que je flatte sur le front de mon jeune frère ; — mais je n'ai trouvé qu'un crâne poli comme l'ivoire, et j'ai cru caresser la tête d'un mort..... Ah! comment peux-tu me serrer ainsi, m'entraîner sous ces arbres?.... Comment ne sens-tu pas que tes doigts qui se crispent sur les miens sont plus durs que le marbre ; que lorsque ta bouche s'approche de la mienne, ton haleine me repousse ?

— Moi, dit Myrtil, qui avais autrefois une haleine embaumée..... une bouche que tant de femmes ont comparée à une rose.....

— Plaignez-moi, jeunes couples d'a-

mans qui passez, dit Cephise, d'être ainsi poursuivie par un vieillard. J'entends des voix qui s'élèvent dans l'air, mais des voix jeunes, et pas une n'est grêle et cassée par l'âge. J'aperçois sur l'eau des barques paresseuses, qui chantent à demi-voix; mais, si les arbres de la rive se plaisent à les inonder de leurs fleurs odorantes, c'est que toutes ces barques sont conduites sur l'eau par de jeunes nautonniers. Dans l'une d'elles, c'est une tête blonde qui se renverse près de l'eau où se perdent les parfums et les voix sourdes de la nuit. Voilà le jeune rameur qui abandonne la rame, dont le bois grossier écorchait sans doute le satin de sa main blanche; il laisse tomber à l'abandon son front noir, grave et sérieux après tant de rires et de baisers.

Voyez pourtant ce bal si riche, comme il s'ennuie; allons aux fenêtres pour nous distraire; mais nous avons déjà admiré vingt fois ce spectacle de la nuit, et contemplé cette longue trame où pas une étoile ne brille. — Allons, voilà les fleurs de mes cheveux qui tombent. — Que cette draperie rouge là-haut, près du plafond, fait une laide grimace! On dirait quelque figure ironique dont le rire plane sur cette fête. — Remarquez-vous comme cette femme a déjà vieilli, depuis qu'elle est entrée ici. Ah! tout est dégoût, tout est fatigue; décidément, je ne danserai plus, je ne jouerai même plus.

Et en effet, les tables de jeu naguère si ardentes, si enflammées, qui rugissaient, qui bouillaient comme des cages d'animaux, regardez-les, elles sont froi-

des et décolorées. Toutes les passions sont éteintes, le jeu lui-même a perdu sa rage et sa frénésie; on se ruine sans fureur, on s'enrichit sans folie. Autrefois, j'ai vu au pied de ces mornes candélabres, témoins immobiles, l'or qui roulait à grands flots, et quand il s'était entassé, on le disposait sur plusieurs rangs, en étages étincelans. Au-dessus de la table, c'était un monceau de têtes qui se heurtaient, qui se levaient Jeunes ou vieilles, les unes calmes et pâles, les autres bouleversées. — Alors, souvent survenait une jeune femme agaçante, enivrée d'hommages, lasse de danses et de flatteries, se souciant peu d'avoir laissé derrière elle plusieurs passions profondes qui la cherchaient partout dans le bal, au milieu des groupes, sur les balcons de marbre, jusque sous le pérystile froid et éclairé où

vacille l'ombre d'une lumière à demi éteinte. — La jeune femme, en levant la tête pour répondre aux galanteries des vieillards, en passant sa main sur ses épaules pour chasser les doigts importuns des novices qui s'oubliaient jusqu'à dépasser la robe de soie, insouciante et coquette, jouait et emportait toute cette fortune amoncelée sur la table, elle remplissait son gant mignon de l'or de plusieurs parties; et en quittant la place, elle jetait sur la tête des joueurs ce pâle diadême stupéfait et ébahi, un de ses plus beaux regards, son plus fin sourire, comme pour se faire pardonner son gain, peut-être même pour distraire et attendrir ces bêtes féroces qui pouvaient la dévorer, la mettre en pièces, elle, si frêle, si petite, qui venait de leur enlever en souriant leurs espérances, leur fortune,

leur sang, la proie qu'ils guettaient et observaient depuis plusieurs coups.

Que faire maintenant que tout est fini? Les femmes, belles d'abord, et veillant sur elles-mêmes, apprêtant leur sourire, parant leurs yeux de regards brillans, à présent, laissent tomber leurs lèvres, leur taille se voûte sur leurs siéges : elles chuchottent entre elles; elles parlent bas, car elles sentent bien que tout leur esprit est poussé à bout. Celles qui veulent résister et faire bonne contenance en sont réduites à repéter les bons mots et les heureuses réparties du commencement de la soirée. — Adieu le plaisir, adieu l'ivresse!.. Quel néant! Quel silence d'ennui plane sur la fête!... Les gens d'esprit se taisent, las et harassés de leurs efforts; les sots triomphent, ils rient, ils parlent

tout haut, ils sont maîtres du champ de bataille. — Et ce ciel toujours noir, toujours inflexible, qui ne veut pas se mettre à pâlir; ces ténèbres qui ne veulent pas s'effacer lentement devant les premières lueurs du matin. — Oh! quand donc viendra l'aurore! quand verrons-nous, après ces parures et ces lumières si vieilles à nos yeux, les ailes de l'oiseau se jouer aux rayons du soleil levant sur ces cimes dorées! Le paysan qui, avant d'atteindre le sommet, entonne gaiement la ronde du dimanche, sans regarder sous ses pieds cette herbe qu'il foule le premier; ces fleurs des champs que la rosée voile et entoure comme une dentelle; le paysan chante, et déjà quelques mouches bleues voltigent près du ciel : voilà le jour! Mais tout est encore sourd, bien fauve, bien incertain, le jour, — et les arbres

et les toits enveloppés de brouillard semblent couverts de membranes déliées. Pourquoi ne resterions-nous pas toujours dans ce demi-jour, sans soleil, sans éclairs, sans fleurs odorantes surtout, car leurs senteurs sont bien vieilles? rien que des fleurs des champs qui se répandent par troupeaux sur le front des collines, sur le tapis des bois. — Mais une si belle fête, qui eût dit qu'elle n'aurait pu atteindre le matin, qu'elle se serait traînée ainsi, comme une victime ornée de bouquets fanés et frappée au flanc gauche d'un coup de couteau.

Séparons-nous donc, puisque le jour ne veut pas venir; d'ailleurs je crois que toutes les passions se sont rencontrées et comprises. Les amours les plus vives se sont éteintes, les mains sont lasses de se serrer avec expression. — Séparons-

nous. — Mais quels sont ces cris que l'on entend là-bas dans le fond? c'est comme un bélier qu'on égorge... Voici un gentilhomme qui se fait faire place; il s'arrête au milieu du plus grand salon, en commandant l'attention. — Silence, violons! silence, mesdames! écoutez tous, mes nobles! Vous connaissez Cephise, n'est-ce pas, qui est venue ce soir avec sa robe de soie, cette fleur pesante dans ses cheveux, placée sur le côté? Cephise si folle, si insouciante, si peu parée, avec de si jolis pieds pour passer au milieu des danses? eh bien! ces cris que vous entendez sont les siens. — La pauvre enfant se trouve malgré elle en tête-à-tête avec un vieillard.

Oui, messieurs, ce vieillard qui faisait si bien le coquet, qui dansait en traînant le pied, qui faisait éclater de

rire jusqu'à nos dames les plus fardées, avec ses galanteries forcées, ses phrases à sentimens outrés, ses expressions poétiques surannées. J'ai toujours craint, moi, les vieillards qui parlent de si près aux jeunes femmes, qui leur présentent la main à tous momens, sous prétexte d'observer les lois de l'étiquette et la galanterie de l'ancien régime.

O douleur! ô honte! ce vieillard dont parlait ce gentilhomme, c'était Myrtil, surpris dans un de ces accès de délire amoureux auxquels la vieillesse s'abandonne quelquefois. Ah! je vous l'ai dit, ne vous attachez jamais sérieusement à vos héros, aux personnages chéris de votre imagination et de vos rêves. Voyez où ils vous mènent! Myrtil, Myrtil, quand je t'ai pris jeune et presque ignorant, à peine formé, bercé comme un

fantôme dans les plis incertains d'un rêve, pouvais-je croire que tu tomberais à ce degré d'avilissement?

Les cavaliers de la fête, indignés de ce qui se passait, pour châtier le vieillard imaginèrent, savez-vous quoi? Ils imaginèrent de dépouiller Myrtil de ses vêtemens jusqu'aux épaules, et de le frapper publiquement sans pitié pour son âge; ils jugèrent que c'était là le seul châtiment digne de tant de honte et d'audace.

Ils descendirent donc dans le jardin, armés de branches d'arbres et d'étrivières. Leur fureur redoubla lorsque derrière une charmille ils entendirent ce peu de mots :

— Toujours des pleurs, Céphise! est-ce que tu me trouves encore aussi laid,

aussi vieux ? Allons, voilà le lever du jour dont j'ai fait tant d'heureuses descriptions dans ma jeunesse. Laisse-moi détacher cette robe de soie où tu es engagée, que je voie ton beau corps frissonner au grand air du matin comme les peupliers de cette rive....

— Attends, attends, vieil infâme! s'écrièrent les cavaliers, voilà ton châtiment! — Ils montèrent sur une éminence, et se mirent à fustiger mon pauvre Myrtil comme un enfant.

L'assemblée tout entière était accourue pour être témoin de ce supplice. L'assemblée, c'était ce que la ville avait de plus noble et de plus brillant en fait de fleurs, de diamans, de noblesse et de titres. Vous concevez que l'erreur, l'équipée de notre Myrtil avait été saisie avec empressement par cette fête en-

nuyée, comme un passe-temps, comme un jeu nouveau, qui allait faire diversion à tous les tristes divertissemens de la soirée. — Les domestiques du palais, pleins de joie et de curiosité, se mirent aux fenêtres, ou même s'avancèrent avec précaution jusque dans les premières allées, pour assister à la correction de leur vieux maître, qui les commandait habituellement avec tant de fierté, sans cependant avoir aucun droit sur eux. Myrtil n'était dans la maison qu'un esclave comme eux, sous un autre nom, souvent traité durement et avec moins d'égards que le dernier d'entre eux.

Chacun frappait donc à son tour. Moïse, qui détestait son beau-père comme tous les gendres, applaudissait et excitait la troupe, heureux de voir enfin

ses hôtes s'amuser de bonne foi, et oublier dans un seul plaisir tous les ennuis de la fête.

Jetons un voile sur cette scène déchirante; mais que ceci vous serve d'exemple, vous qui êtes jeunes, et qui aimez la poésie. Mon héros fut fier, comme tant d'autres; il sut dompter et assujétir les passions les plus rebelles, il sut les faire plier, les faire mettre à genoux, tandis qu'elles nous gouvernent et nous parlent en reines, à nous autres faibles. Il a été heureux dans ses amours, car il a vu des femmes implorer ses faveurs, le supplier de vouloir bien passer auprès d'elles une heure d'amour sur leurs couches qu'elles allaient baigner des parfums qu'il préférait. — Dans des salons renommés, dans des cercles qui pouvaient passer pour ingénieux

et spirituels, je l'ai vu au milieu de nos plus grands génies, de nos esprits les plus fins, imiter la sottise avec toutes ses nuances, sa recherche, sa subtilité, son esprit à elle, et, peu à peu, se dégager de cette enveloppe, conquérir l'admiration de tout l'auditoire, des femmes surtout, qui répétaient tout bas jusqu'à ses moindres paroles, les femmes si tristes, si disgracieuses quand elles admirent quelqu'un de bonne foi; — mais ce qui achevait de me séduire, c'est que, lorsqu'on l'avait applaudi, il avouait lui-même que ce n'était là qu'un tour de force vulgaire, que tout le monde pouvait exécuter. Enfin, peut-être méritait-il qu'on eût pour lui quelque estime ou quelque mouvement d'admiration sincère, car il méprisait souverainement ses partisans et ses admirateurs...

Eh bien! lui, mon héros, — c'est

toujours lui, regardez-le au milieu des jardins de son gendre bien-aimé.

On vient de le frapper; il pleure comme un enfant, son corps est brisé, et garde encore sa posture humiliante, quoique l'heure du supplice soit passée.

Mais heureusement voici une femme attirée par les cris plaintifs de Myrtil : — c'est Louise, c'est sa fille; elle arrive par une allée détournée, en lisant un poème sur la piété filiale.

— C'est vous, mon père... Mais vous êtes plein de sang! vous pleurez !..... prenez cette douillette chaude, et rentrons ensemble.

— Les infâmes, ma pauvre Louise, tu vois comme ils ont traité ton père... C'est Moïse, c'est ton bel époux, qui, pour distraire sa noble compagnie, a imaginé de me faire fustiger jusqu'au

sang, moi pauvre vieillard sans force... C'est un genre de divertissement auquel je n'avais pourtant pas songé dans ma jeunesse.

— Mais, sans doute, ils ne vous ont pas maltraité sans motif. Dites-moi ce que vous leur avez fait ?

— Rien, ma fille. Ils sont venus me trouver, j'étais seul; ils m'ont arraché mes vêtemens, les beaux habits que tu m'as donnés le jour de tes noces, ils m'ont fait courber la tête, et ils m'ont frappé.

— Et vous ne leur aviez rien fait?...

— Rien, je le jure à la face du ciel, par ce que j'ai de plus sacré au monde...

— Mais que ne m'appelliez-vous ?....

— Hélas! lorsque je criais, je sentais qu'ils frappaient plus fort...

— Venez, mon père : heureusement que votre fille vous reste! venez; je veillerai sur vous, je réparerai les maux qu'ils vous ont faits. Il est donc vrai que nous vivons dans un temps où l'on n'a plus de pitié pour la vieillesse! elle sert de jouet. — Vous, vous avez abusé de bien des choses dans votre vie; vous avez infligé bien des tortures, inventé bien des supplices pour vous divertir; mais n'est-ce pas, jamais vous n'avez flagellé un vieillard?...

— Jamais, ma fille, va, je sens trop maintenant ce qu'il en coûte.

Chaque matin, pour rafraîchir ses plaies, Myrtil se promenait. Un jour il

s'égara, et il se trouva devant une chaumière.

Que cette chaumière est pauvre et misérable ! ce filet de fumée silencieux et plaintif qui s'élève sur le toit de chaume ; ce seuil en ruine, cet arbre mort qui évente l'habitation, comme s'il y avait encore de l'ombre et de la fraîcheur dans ses branches dépouillées. Quel silence ! le silence de la misère à l'entour. C'est une charrette qui n'a plus qu'une roue, un tas de fumier, des bourrées de bois vert, cette mare verte et fétide. — Si on entre dans l'intérieur, les murs sont nus, une grande chambre obscure et humide. Quel est ce vieillard, grand Dieu ! dans le fond, à la face jaune, la tête couverte d'un bonnet de laine grise ? il marmotte ses prières, les mains jointes, en souriant de ce sourire qui con-

tracte si horriblement les lèvres des trépassés. Ce vieillard, c'est George, George notre ami, dont vous vous souvenez à peine sans doute; le voilà couché sur un grabat. Il a la fièvre, le pauvre homme, c'est pourquoi, de temps à autre, Georgine sa fille, aimante et pieuse, s'approche et lui fait boire d'un breuvage salutaire; elle l'aide à se soulever, elle lui soutient la tête.

—Oh! ma fille, ma Georgine, que je te remercie! si tu savais combien j'ai soif! je brûle... Et il retombait épuisé, sans haleine.

George s'amusait à suivre un rayon de soleil qui s'allumait et s'éteignait tour à tour sur le seuil de la porte, cette dalle brisée, usée par le temps.— Quelqu'un se présenta, la tête découverte,

s'arrêtant à examiner l'intérieur de la cabane, — c'était son ami Myrtil.

— Ah ! c'est toi, dit George en se retournant péniblement sur le côté ; te voilà, camarade ! Je ne croyais plus te revoir avant de mourir, car, il n'est que trop vrai, je me meurs. Je ne dois plus voir que quelques soleils.

— Oui, George, c'est moi. Ils m'ont ordonné la promenade ; échauffé par la marche, et ne pouvant retrouver mon chemin, je me suis décidé à entrer dans cette misérable chaumière, sans savoir que je te retrouverais, mon vieil ami ! — Mais j'ai bien soif.

— Georgine, ma jeune ménagère, cria le malade, vite un verre de notre meilleure piquette à notre ami Myrtil! Verse-

lui jusqu'au bord, entends-tu, ma fille?...

—Quoi! c'est ta fille, cette grande enfant à la jambe appétissante sous un bas bleu, à la jupe courte, aux bras noirs et minces comme des fuseaux. — Que de charmes et d'appas!...

— C'est la seule qui me reste de tous mes enfans, si nombreux, si bien portans : ils ont été atteints de la même maladie, et ils sont morts les uns après les autres comme des bestiaux.

—Piquante, sur ma foi! ta fille, dit Myrtil : un front luisant, de longues dents blanches. — Mais voilà donc que nous nous retrouvons, mon pauvre George! Je t'avais pourtant oublié; tu serais peut-être mort sans m'avoir revu.

— Ah! Myrtil, si tu savais comme la

fièvre me brûle, ma couverture est trouée, mon grabat est infect. J'entends toute la nuit le vent qui joue avec ma porte et l'ébranle sur ses gonds...

— Sais-tu bien aussi, George, que tes siéges sont durs, pour moi surtout qui suis encore bien faible? Mon pauvre ami, connais-tu ma mésaventure?...

— Oui, le bruit en a couru jusqu'ici... Je me rappelle que la nuit où le fait s'est passé, je ne dormais pas, et j'entendais dans le lointain des cris aigus... je crus que c'était quelque bête sauvage qu'on égorgeait. C'était donc toi?...

— Tu vois, George, ce que c'est que de vieillir! Toi te voilà couché sur le grabat de la misère, cette boîte carrée remplie de draps jaunes, cette paille qu'on entend crier sous soi à chaque mouvement;

tu n'as que la muraille pour oreiller. — Et moi, qui viens d'être passé aux verges par mon gendre, les personnes les plus considérables de la ville, mes meilleurs amis! Oh! la vie, la vie! n'avions-nous pas raison de la maudire, quand nous étions jeunes, même avant d'avoir eu le temps de la connaître? N'étions-nous pas alors bien conseillés? Nos imprécations, nos blasphèmes, nos malédictions véhémentes, n'étaient donc pas seulement, comme on aurait pu le croire, le résultat de nos mœurs poétiques et de nos habitudes déclamatoires.... Mais il est midi, frère, essaie donc de te lever, de sortir avec moi. Si tu savais comme le temps est beau! comme le soleil est chaud!....

— J'ai peine à me lever pour atteindre jusqu'aux breuvages qu'on me présente,

et tu veux que je sorte avec toi dans la campagne!....

— Allons, fais un effort, prends mon bras..... Mais, hélas! je n'ai guère plus de force que toi, je ne puis parvenir à te soulever; ta fille Georgine va venir nous aider..... Oh! que tu es maigre, George, quelles jambes sèches et tordues!... Comment! c'est là ce jeune garçon que j'ai connu? ce corps si blanc, si frais, ce jeune athlète potelé? Où donc est ta force, ton embonpoint, ta bonne santé? Si tu savais quel cadavre tu fais maintenant!..

— Es-tu bien rafraîchi, mon bon Myrtil? Notre piquette est généreuse, n'est-ce pas? c'est celle que nous servons sur notre table les jours de fête...

— Oui, généreuse comme du vinaigre,

dit Myrtil.—Mais te voilà sur pied, viens au soleil.

Ils sortirent appuyés l'un sur l'autre, mais ils tremblaient tous les deux et chancelaient à chaque pas. Georgine marcha derrière eux et les suivit quelque temps, attentive comme une jeune mère qui voit ses deux jumeaux essayer leurs premiers pas sur le sable. — Prenez bien garde, mon père! Tenez, voici votre bâton. N'allez pas trop loin, car vous vous fatigueriez.....

—Nous n'irons pas loin, ma fille, sois tranquille, dit George en se retournant.

— Te sens-tu fort, toi, Myrtil? moi je suis bien faible, va. Le soleil m'éblouit, mes jambes plient sous moi, je sens ma tête qui tourne; je suis étourdi. —Nous

disions donc qu'ils t'avaient fustigé le jour de la grande fête.....

— Oui, et quelle honte pour moi! n'est-ce pas, George? C'en est fait, ce châtiment m'a déshonoré...

— Hélas! oui, mon bon Myrtil, mais du moins tu es riche et tu as de quoi te consoler... Si tu savais ce que c'est que la misère! Ces jours passés, n'avons-nous pas été obligés de manger notre dernière vache, pauvre amie fidèle que nos créanciers nous avaient laissée, parce qu'elle était malade et boiteuse? Figure-toi que, quand je leur demande du bouillon, ils m'apportent une eau pâle, qu'il faut que j'aie l'air encore de trouver appétissante. Il y a bientôt plus d'un an que je n'ai bu de vin. Et cette fièvre, cette fièvre livide qui ne me quitte pas,

qui dessine devant moi, au milieu de mes nuits sans sommeil, des profils sinistres; qui maintenant même encore fait tourner ce ciel, ces arbres, ces toits de chaumières, fait vaciller la terre et le gazon sous mes pas! — Cependant je trouve que le soleil est bien beau aujourd'hui. La belle et fraîche journée que voilà! Les grandes feuilles d'arbre!

— Tu aimerais donc bien, George, à changer ton grabat contre un grand lit commode où tu pourrais t'étendre et te dégourdir à l'aise? à changer ta piquette moisie contre quelques bouteilles de vieux vin endormies dans la poussière, au fond de ta cave? à voir, à la place des branches sèches qui s'agitent tristement devant ta porte, quelques arbres aux têtes fleuries, pour garantir et embaumer ton sommeil du midi?

— Ah ! Myrtil, qui me donnera jamais ce grand lit, ce vieux vin, et ces grands et beaux arbres dont tu me parles?...

— Ce sera moi, George ; mais écoute-moi : voudrais-tu me vendre ta fille?

— Ma fille?... Oh ! non, c'est mon dernier espoir, ma dernière espérance ; je l'aime, ma Georgine. Et puis si je te la vendais, qui donc me tiendrait la tête au milieu de la nuit, quand je souffre ? qui donc viendrait à mon chevet me plaindre et essuyer les larmes de douleur qui bordent mes paupières?... Pourtant, ce vieux vin que je boirais sous les arbres!..... Oh ! non, Myrtil, ne m'en parle plus, tu sais que je n'ai jamais rien su te refuser.

— Eh ! tu ne m'entends pas, George :

vends-moi ta fille, c'est-à-dire ses cheveux noirs, sa beauté, ses seize ans, voilà tout. Elle te restera, tu ne la perdras pas; elle pourra toujours te plaindre et te soutenir la tête. — Envoie-la ce soir près de la fontaine, sous les châtaigniers; j'y serai. Mais souviens-toi bien que je te promets de quoi embellir ta chaumière; un beau papier à fleurs pour égayer les murs: au-dessus de la porte et de la cheminée, nous placerons quelque gravure gracieuse qui te sourira dès le matin, à ton réveil. Je te promets aussi d'éloigner pour long-temps ta maudite fièvre; je t'enverrai un charlatan qui possède contre ce mal un remède merveilleux. Comptes-tu bien tout ce que je fais pour toi?... Ta fille! mais tu devrais me la donner pour rien, à moi, ton vieil ami, qui la désire, qui te la demande! — je fais mieux, je te l'achète

argent comptant. — Allons, George, cette dernière preuve d'amitié pour ton Myrtil ! jusqu'ici, tu ne m'as pas encore manqué, il serait trop tard pour commencer. Dis, le marché est-il conclu ?...

— Conclu, dit George.

Le soir, pourtant, George, fut triste, lorsqu'assis sur le seuil de sa porte, aux rayons du soleil couchant, il n'eut plus sa fille pour causer, pour tout mettre en ordre dans l'intérieur, jusqu'à la nuit; pour lui chanter quelques airs rustiques, une de ces rondes villageoises qu'autrefois ses moissonneurs entonnaient en rentrant à la ferme. — Où est ma Georgine ? où est ma fille ?... Je l'ai vue partir aussitôt après notre repas pour la fontaine où l'attendait Myrtil. Comme tout est triste au-

tour de moi ! comme tous ces alentours sont tristes !... Je ne vois point ma fille dans ce pré voisin, où elle a coutume, à la fin de chaque jour, d'emporter en chantant notre linge de pauvres gens, étendu sur les cordes. Personne ! personne dans cette grande chambre noire où la nuit descend à pas lents !..... J'ai peur !... Personne pour m'aider à regagner mon lit, pour m'aider à me coucher ! plus rien pour me soutenir ! Je suis seul : plus de compagne fidèle ! plus de fille !...

Enfin, quand il fit nuit close, Georgine revint de la fontaine en pleurant et en joignant les mains.

— Console-toi, ma Georgine, ma fille chérie. Il m'a promis un remède contre ma fièvre. J'aurai en outre un

bon lit, du bon vin, et des arbres aux têtes sombres. Et pour toi, Georgine, nous aurons une collerette blanche, des fichus à festons, et une jupe rouge à fleurs.

— Et quand donc, je vous prie, la jupe rouge et la belle collerette?...

— Dès demain, ma fille.

— Hélas! hélas! mon père!..

Le vieux George se mit en marche dès le grand matin, pour aller trouver son ami Myrtil. L'espoir donnait des forces au brave vieillard. Tout en cheminant, il dressait dans la tête l'inventaire des richesses que Myrtil lui avait promises!

— La route est bien longue; mes jambes sont bien faibles, disait-il, il est

temps d'arriver. O bonheur! voici la maison!..

Quelqu'un attend dans la cour d'entrée. Qui va là ?.. Eh! c'est le vieux George, mon ami George. — Que veux-tu de moi, bonhomme?..

— Bonjour, Myrtil, je viens chercher mon salaire.

— En vérité, j'ignore de quel salaire tu veux parler.

— Allons, allons, dit George en riant d'un rire forcé, j'aurais été fâché si tu m'avais payé. Je ne sais quoi me disait d'avance que tu me frustrerais. Tu es un homme conséquent avec toi-même, Myrtil; à la bonne heure, je t'aime toujours. Ce dernier trait met le comble suivant moi. — Vois-tu d'ici ma pauvre

Georgine assise sur le pas de la porte, triste, abattue, regardant sur la route si je reviens, et si je rapporte ce que je lui ai promis? Comme elle va pleurer quand elle va me voir revenir les mains vides! elle pleurera surtout de ce qu'à mon âge j'ai pu croire à tes promesses et me laisser duper comme un enfant. Eh bien! Myrtil, et les beaux arbres! et le bon vin! Vieux traître! je ne puis pourtant m'empêcher de rire en regardant tes cheveux blancs. Adieu, mon vieux bouffon d'ami!

Il faut peu de chose pour inquiéter, pour éveiller la curiosité d'une ville, le bruit d'un édifice qui croule ou d'une fortune qui tombe. Savez-vous la nouvelle qui court par la ville? — Hier, le juif Moïse s'est jeté à la rivière. — Quel malheur! Mais après tout, je m'en ré-

jouis, car on prétend que ses bois, ses jardins, ses palais dorés et leurs grilles orgueilleuses, ses chiens, ses chevaux, ses prairies, ses maîtresses, sa chasse, ses jeux, ses plaisirs, ses passions, ses amours, tout doit être vendu à l'encan. Ah! mon jeune seigneur qui nous éclaboussiez, nous allons donc être vengés: vous ne nous mépriserez plus; vous ne nous montrerez plus, en dehors de vos équipages, les diamans, les pierreries de vos mains blanches; vous ne nous écraserez plus; vous ne nous raillerez plus, puisque vous êtes mort. Vous êtes mort, et au milieu du jour, en passant près de chez vous, on n'entendra plus les sons de votre voix insolente, gourmandant vos valets, troupe pâle et tremblante.—La nuit, vos fêtes n'éclaireront plus la boue de nos rues; nous ne verrons plus le reflet de leurs lueurs iro-

niques passer comme des éclairs sur nos haillons. Non, monseigneur, plus de palais, plus de chiens, plus d'équipages! Et nous, pendant la vente, nous pourrons donc nous promener dans les allées sablées du jardin, passer devant ces glaces que nous avons enviées tant de fois du dehors; nous allons admirer de près ces draperies d'or, ces plafonds plus éclatans que l'arc-en-ciel. C'est que le luxe est bien fier, bien dur pour la foule! il marche sur elle sans pitié; mais souvent aussi il passe bien vite. — Un soir, un soir d'été, ces salons ordinairement pleins de femmes et de lumières, on est étonné de les voir mornes et éteints. Qu'est-ce donc?... les croisées restent ouvertes toute la nuit; la lune et les nuages se réfléchissent paisiblement dans les glaces du fond. Et le len-

demain on trouve sur la rive le cadavre du maître.

Myrtil se croise les bras en voyant s'évanouir la fortune de son gendre, cette richesse de tant d'années. Il parcourt à présent ces salons, où tant de fois il a été raillé, méprisé, persécuté par les dames; il rit en songeant qu'il n'y a plus ni dames, ni noble assemblée, ni salons, ni palais de Moïse. Il rit, mais non pas par esprit de vengeance, en mémoire des mépris qu'il a soufferts, des châtimens qu'on lui a infligés, gardez-vous de le croire : il a l'âme trop élevée pour cela; il rit seulement parce qu'il voit tomber quelque chose de grand, quelque chose qui se pavanait, qui semblait vouloir résister et tenir tête aux attaques du temps.

Déchirez-vous donc, tableaux et draperies; tombez, voûtes perfides, murailles humides et couvertes de mousse, tombez sous le marteau de l'artisan!

Eh bien! te voilà, ma pauvre Louise, que nous reste-t-il? Rien, n'est-ce pas? Tout est perdu, tout est désespéré, ah! tant mieux. Je suis bien vieux, bien affaibli par l'âge, ô ma fille! nous allons donc rester tous les deux seuls au monde.

Vous savez sans doute que si maintenant, par fantaisie, vous entrez dans une église; si vous remarquez près du chœur un vieillard agenouillé, le regard dans le ciel, priant tout haut avec ardeur, découvrant sa poitrine pour la meurtrir, contrit, fervent, affaissé, vaincu par la prière et par l'extase,

vous savez que c'est George ou Myrtil ; ils sont devenus dévots.

— Nous sommes donc pauvres, Louise ; nous n'avons plus rien, plus de vêtemens chauds, plus de repas délicats, plus de vins flatteurs, n'est-il pas convenable que je me tue ?

— Ne vous inquiétez de rien, mon père, j'aurai soin de vous, je me charge de soutenir votre vieillesse.

— Nous sommes pauvres, Louise; cette idée me réjouit; je vais sur-le-champ apprendre cette bonne nouvelle à George.

— Oui, George, c'est moi, je suis pauvre comme toi ; chantons, rions ensemble ! Nous avons donc encore une fois le même sort, la même destinée, la même

ame! Va, ne crains rien, j'ai mis de côté cette morgue, cet orgueil de la fortune; la prude, la fière, l'indigne fortune, qui nous gênait, qui nous changeait, qui nous séparait. Je suis libre; plus de frein, plus de chaîne d'or! je me sens renaître, je reprends mon ancienne force, ma dignité passée; nos palais, nos titres, notre orgueil, notre gloire, tout est mort, mon gendre est mort!

— Oh ciel! s'écriait George, que je te remercie! j'ai donc retrouvé mon Myrtil, que m'avaient ravi l'amour de l'or, la possession des richesses. Aussi je disais : mais comme il est changé, je ne puis plus le reconnaître! Nous voilà libres, libres comme à vingt ans, quand nous n'avions ni fortune, ni maisons, ni honneurs. A vingt ans, te souviens-tu, Myrtil, de nos amours, de nos folies?

Myrtil est pauvre comme moi? est-il bien vrai, ne me trompe-t-il pas?.... Non, non, hier j'en ai su la nouvelle. Vive le ciel, vive cette vie! c'est maintenant que la mort peut venir nous prendre.

Les deux vieillards se prirent par la main et se mirent à danser en rond, comme deux aliénés.

Myrtil disait:

— Malheur à celui qui vit esclave de son rang et de ses richesses! il mourra triste et misérable, ses héritiers lui promettront d'avance de l'enterrer dans la soie, et à ses derniers momens, avant qu'il ait eu le temps de fermer l'œil, il verra ses meubles, ses tapisseries disparaître et s'éclipser en le narguant. Rien n'est infect d'ailleurs comme le cadavre

d'un homme riche et puissant. Toutes les débauches s'y s'ont donné rendez-vous ; tandis que le cadavre du pauvre est encore frais et potelé lorsqu'on le porte au cimetière ; il se tient ; il ne risque pas, comme celui du riche, de se disjoindre lorsqu'il faut l'enlever pour le service funèbre. Vivent les pauvres ! Soyons jeunes jusqu'à la fin de nos jours, chantons la pauvreté et les amours.

— Ecoute, écoute, dit George : pour mettre à profit le peu de jours qu'il nous reste, il faut faire quelque chose que nous n'ayons pas encore essayé jusqu'alors, il faut prendre un métier ; mais un métier vraiment noble, vraiment digne de nous, à notre niveau, à notre hauteur : sais-tu lequel ? — Il faut mendier... Mendier, rien ne suppose plus de ressources d'esprit, plus

d'audace, et aussi plus de grandeur d'ame, plus d'idées nobles et philosophiques. Le mendiant, c'est le comédien le plus habile, le plus exercé; il n'a besoin, pour jouer, ni de fard, ni de costume, ni d'apprêts, ni de la perspective des tréteaux, ni de l'illusion théâtrale; il joue sous les yeux de tout le monde, dans la rue, à chaque heure du jour; il compose lui-même ses rôles, il arrange ses discours humbles et plaintifs, et il sait attendrir l'honnête homme qui passe. Qui ne sait, d'ailleurs, que, lorsqu'il le faut, il joue tous les personnages, il prend tous les habits, tous les travestissemens? Il fait le soldat, le matelot, l'artisan, l'homme du peuple, mais tout cela, brisé, blessé, mutilé; un reste de soldat, un reste de matelot; pour tout costume, un lambeau d'uniforme, un tablier de travail en ruine,

un bras entouré de linges, une jambe en écharpe. Le mendiant n'est point seulement humble et courbé, il commence par supplier; d'abord sa voix est tremblante et débile, son regard abaissé; mais s'il a faim, alors il ne demande plus, il poursuit, il lasse, il assiége; sa supplique rampante se dresse et devient ordre ou menace; il s'adresse de préférence aux femmes, qu'il persécute, aux prêtres, qu'il injurie. — Et le soir, le soir, quelle histoire curieuse et féconde, quelle chronique animée, que cette monnaie de cuivre qui s'est entassée tout le jour dans l'écuelle suppliante! Que d'observations, que d'anecdotes, quel mépris pour ces hommes de tous les rangs, de toutes les tailles, qui ont cédé toute une journée à ces paroles de misère, si fausses, si outrées, si tremblantes que personne n'y croyait!

Et pourtant on donne, on fait l'aumône; on n'a point de pitié, mais on a peur : les paroles lamentables que le mendiant prononce, la chair qui saigne, le membre bleu et gonflé qu'il découvre, tout cela effraie ; on se sent tressaillir, et malgré soi, à force d'effroi et de dégoût, on fait la charité au pauvre mendiant.

— Eh bien ! dit Myrtil, mendions, quoique j'éprouve une certaine répugnance pour la condition que tu me proposes ; mais n'importe, je te charge de mon accoutrement.

Il est midi, déjà la ville est encombrée. On voit passer des nobles, des oisifs, les généraux du roi portant des cicatrices sublimes sous leurs uniformes d'or, le roi lui-même qui se met à la

portière de son carrosse pour saluer la foule. Voilà la cavalerie qui caracole, les guerriers aux armes couvertes d'or; tout éclate, tout resplendit, tout se balance et s'agite au soleil comme un beau panache.

C'est un jour de fête, c'est plus qu'un dimanche. Le peuple et les grands se réjouissent; les églises sont ouvertes, et, devant les cabarets, vous voyez de larges compagnons avec leurs femmes et leurs enfans qui trinquent; le ciel bleu tremble et se mire à la surface de leurs verres.

Chez les grands, ce soir, quand la nuit sera venue, les dîners seront beaux, les cuisines bien échauffées, le four plein de flammes. Les cuisiniers s'inquiètent bien vraiment que ce soit aujourd'hui un jour de fête; que leurs amis, leurs parens

chantent et s'apprêtent à dîner sous les arbres, pour danser ensuite sur les pelouses ! — Allons, allons, les plats, les mets sucrés; ici, le vin pur ! Veillez bien aux fourneaux, vous surtout, petites gens.—Voilà un beau dîner vraiment qui s'apprête ; mais aussi on dit que l'ambassadeur y sera. Il faut une table digne de lui, voyez-vous, une table grande, encombrée, généreuse et prodigue, où il y ait de l'or et des fleurs; des vins de toutes les nuances qui rivalisent entre eux. On dit que pour aujourd'hui les plus belles porcelaines de madame vont montrer leurs riches couleurs, leurs fraîches peintures, les vases et les cristaux, les corbeilles, le beau service doré, et mille autres richesses, et tant d'autres trésors.

Entrons, mais avec précaution, bien

doucement, dans ce boudoir retiré, aux rideaux bleus, un peu passés ; voyez-vous cette grande glace sombre au-dessus du sofa, cette pendule de marbre dont le mouvement est toujours arrêté? Tant de voiles et de tapis, tant d'ombre et de silence ! Les arbres du jardin appuient de temps à autre leurs branches curieuses sur les vitres, et jettent au fond des glaces un reflet vert et solennel. Voilà des assiettes peintes chargées de fruit, des crèmes qui nagent, des têtes d'enfant qui sourient sur des vases de porcelaine pleins de mousse et de fleurs. Que de sourires d'enfans, que d'amours, que de perruques blondes sur les porcelaines de madame ! L'orange, la rose, la vanille, parfums exquis et légers qui voltigent au hasard vers les plafonds ; voilà les paniers du jardin hâlés et pleins de fruits, dont les plus beaux seuls seront élus, et

que les corbeilles d'albâtre attendent ; les verres de cristal étincellent ; et dans l'ombre, dans ces bassins remplis de glace, tous ces vins à l'ame belle, au regard fier, insoucians et joyeux enfans qui jouent entre eux et se balancent, bercés mollement entre des cohortes de glaçons.

Au milieu de ce dessert suave et symétrique, s'agite mademoiselle en robe blanche; elle a mis sa belle chaîne d'or. Remarquez que ce n'est là que sa toilette du matin, il faut encore qu'elle s'habille, qu'elle se coiffe pour le dîner; elle est pourtant déjà bien belle ainsi, peut-être le sera-t-elle moins avec sa seconde parure. — Ma mère, ne négligeons rien, n'épargnons rien, faisons de notre mieux ; on attend à dîner monsieur l'ambassadeur. Pour élever les fruits

en gradin, la voilà qui cache sans pitié, sous de larges feuilles, les peintures des assiettes. Ce dessert est beau, il n'y a rien à reprendre; mais seulement il est trop apprêté, trop prétentieux, trop tendu; on voit que c'est une jeune fille qui a mis là tout son savoir-faire, toute sa propreté, toute la poésie décente de sa tête. Mais, heureusement, tout cela sera bientôt dévasté, saccagé; on se mettra bien vite à l'aise avec ce long dessert si raide, on renversera ces pyramides, on dérangera ces plats qui s'appellent et se répondent d'un bout de la table à l'autre. — Mais, le temps presse, il faut songer à ma toilette.

Il y a déjà du monde au salon, ce sont toutes vieilles gens sans doute. J'entends qu'on effleure le piano; les albums sont sur le coussin, on pourra les parcourir;

on cause, on rit, on chante, on se distrait comme on peut. — Oh! ciel, dans la cour, déjà trois équipages sous les arbres!

Depuis le matin, les jardins publics sont ouverts, la garde est aux grilles, mais ne défend pas d'entrer. Dans les allées, on vend des jouets d'enfant, des outils, des étoffes, les fruits de la saison; les marchands crient et s'égosillent.

On joue, on saute; les hommes ôtent leurs vestes. Des familles de campagnards se rencontrent dans la foule, et s'adressent des paroles sans suite qui se perdent et s'étouffent dans un gros rire de joie. Mille odeurs se croisent et se succèdent. Quel bruit, quelle chaleur, quelle poussière, quelle cohue! La journée est en bon train.

fièvre me brûle, ma couverture est trouée, mon grabat est infect. J'entends toute la nuit le vent qui joue avec ma porte et l'ébranle sur ses gonds...

—Sais-tu bien aussi, George, que tes siéges sont durs, pour moi surtout qui suis encore bien faible? Mon pauvre ami, connais-tu ma mésaventure?...

—Oui, le bruit en a couru jusqu'ici... Je me rappelle que la nuit où le fait s'est passé, je ne dormais pas, et j'entendais dans le lointain des cris aigus... je crus que c'était quelque bête sauvage qu'on égorgeait. C'était donc toi?...

—Tu vois, George, ce que c'est que de vieillir! Toi te voilà couché sur le grabat de la misère, cette boîte carrée remplie de draps jaunes, cette paille qu'on entend crier sous soi à chaque mouvement;

D'abord ils vinrent se placer sous un arbre devant lequel toute la foule passait.

— Hélas! disaient-ils, nous sommes deux frères bien pauvres! au nom du ciel, ne nous oubliez pas! Nous sommes de vieux soldats réformés, nous avons fait toutes les campagnes du monde. Nous avons été soldats d'Alexandre et de César; ayez pitié de deux pauvres Bélisaires qui n'ont plus la force de lancer le javelot! Nous avons été tour à tour guerriers, marchands, marins, criminels et grands hommes, gens blamables et honnêtes gens; maintenant, nous sommes mendians, pour vous servir, messieurs. Si vous saviez comme nous sommes vieux! nous tremblons de tous nos membres comme si nous avions

froid. Nous avons eu de grandes fortunes, de beaux équipages brillans et polis, plus beaux que les voitures de ces dames qui passent là-bas sur la route, et nous voilà. — Nous sommes vraiment dignes de pitié; nous sommes rongés de plaies cachées, mais nous ne sommes ni débauchés, ni fous, ni impies, ni cyniques; nous avons en partage la bonté, la candeur, la sagesse de la vieillesse, toutes ses vertus. Sans trop d'orgueil, nous nous croyons dignes de vos bienfaits. — La charité, messieurs, et que le ciel vous la rende!

Les passans s'arrêtaient; quelques enfans rusés les regardaient avec défiance. — Les pauvres malheureux! disaient les femmes. Ce sont peut-être d'anciens fermiers ruinés; voyez leurs sabots et leurs vestes en lambeaux! Tenez, vieil-

lards, prenez ce morceau de pain! Couvrez-vous, car le soleil est chaud. — Une jeune fille de quinze ans, en passant, jeta son mouchoir sur la poitrine débraillée de Myrtil. Il fallut voir la grâce et la fraîcheur de ce vieux sourire, qui répondait à un sourire si jeune! L'enfant s'arrêta quelques instans devant le vieillard.

— Mais, pour le premier jour, la récolte est suffisante. Allons nous reposer de notre rôle; là-bas, sous ce feuillage discret, nous serons seuls. — Allons, à boire! l'hôte.

— Que notre vie est belle! n'est-ce pas, Myrtil? Il y a pourtant de pauvres artisans qui fouillent un sol ingrat, d'autres qui portent des pierres sur leurs épaules, et souvent, le soir, ne reçoi-

vent que la moitié du salaire qu'on leur avait promis le matin ; tandis que nous, avec un salut, une révérence, une prière latine, nous gagnons en moins d'une heure le prix de la journée d'un manœuvre. Mais ce qu'il y a de noble, c'est de mendier comme nous, sans en avoir besoin, pour le plaisir d'exercer cette condition si belle. C'est à moi, cette fois, qu'il faut rapporter l'honneur de cette idée.

— Voilà le peuple qui sort de la ville pour se répandre dans la campagne. Il faut encore nous placer sur son passage.

Ils se mirent à entonner ensemble des cantiques sacrés ; Myrtil, avec sa voix grêle, et George, avec sa voix forte et grave. L'unisson leur sembla bizarre, et l'idée de s'entendre ainsi chanter du latin

à tue-tête, si singulière, qu'ils se mirent à partir d'un éclat de rire inextinguible, de ce rire de vieillard, qui essouffle, qui tue, qui se termine par des mots inintelligibles et des larmes.

— Ils sont ivres, disaient les passans.

Comme ils s'en retournaient, ils se trouvèrent sous les murs d'une riche habitation, à l'heure où les dames sortent de table et se répandent sur les balcons, relevant leur chevelure fatiguée; il faisait chaud dans les salons; le bruit des causeries, la fumée étourdissante du café, un arrière-goût de salle à manger et des mets qu'on venait de quitter, vous atteignait comme un remords par les portes ouvertes; — on étouffait, et on avait grand besoin de venir regarder le ciel, d'aspirer en souriant les premières brises, la fraîcheur de la soirée.

Deux mendians vinrent à passer.

— Quel âge avez-vous, mes braves gens ?

— Ah ! nous ne disons pas notre âge, pas plus que vous, mes belles dames.

— Parbleu ! dit un financier qui faisait la cour à une duchesse enivrée de ses plaisanteries, il faut faire monter ces vieillards.

—Oui, ce sera un coup d'œil bizarre que de les voir si sales, si déguenillés, au milieu de nous et de ces dames ; leurs haillons près de ces draperies, leurs pieds entourés de linge sur ces tapis.

— Eh bien ! Myrtil, dit George en montant, la maison est somptueuse, l'es-

calier est beau. Tu semblais te défier de la condition de mendiant.

— Voyons, dit solennellement le maître de la maison, racontez-nous toute votre histoire sans changer un mot, sans altérer le sens d'aucun passage. Ne mentez pas, surtout, car ce qui sortirait de votre imagination ennuierait assurément ces dames. — Voyons ! toi, là-bas, le plus vieux, commence.

— Nous sommes aussi vieux l'un que l'autre, répondit Myrtil, mais je commencerai si vous voulez.

— Noble assemblée, dit notre héros en élevant la voix, nous vous parlerons sérieusement, car nous ne sommes pas assez jeunes pour plaisanter et pour rire. Comment n'avez-vous pas déjà deviné,

rien qu'à notre air, que nous sommes tout simplement des cyniques qui avons pris par fantaisie la livrée de mendiant, pour voir quel air on respirait sous cet habit? Qui sait, en nous voyant aller ainsi vêtus, si nous n'avons pas pris et dépouillé successivement tous les costumes, monté sur tous les tréteaux, passé par tous les travestissemens? Princes, grands seigneurs, poètes, musiciens, millionnaires, monarques ou bergers, et, maintenant que nous sommes vieux, que nous commençons à radoter, que tout notre corps tremble comme la feuille, — nous nous sommes faits mendians. Il s'agit seulement de savoir si, avec ces habits troués, cette figure hideuse et repoussante, on n'arrache pas une sorte de culte à la multitude intimidée. Voyez, messieurs, ce que vaut votre monde, ce que valent ses honneurs et ses distinc-

tions. Nous ne sommes que des mendians, mais parlez-nous de science, de poésie, des oracles, des prophéties, logique, éloquence, philosophie ; parlez, nous vous répondrons. — Nous sommes vieux, tout cela vous semblera peut-être passé de mode et suranné, mais nous vous permettons de nous juger encore sur ces lambeaux décousus; vous verrez qu'autrefois ils ont pu briller avec magnificence. — Oui, nobles dames, vous qui nous écoutez, laissant aller vos traits au sérieux, laissant tomber tout le charme de votre physionomie, nous seuls ferions peut-être encore naître sur vos bouches un sourire de bonne foi. Mais le jour baisse, nous vous quittons ; il est temps de nous remettre en route.

Il était nuit close lorsqu'ils se séparèrent au pied de la montagne. — A de-

main ! dirent-ils en se serrant la main avec amitié.

— Mon père, dit Louise à Myrtil, vous rentrez bien tard ; mais j'ai d'heureuses nouvelles à vous annoncer...

— Et, qu'est-ce donc, ma fille ?

— Quelques-uns des amis de Moïse, mon pauvre époux défunt, se sont entendus pour nous faire rendre une partie de nos richesses.

— Eh bien ! que le ciel les bénisse !

— Cette maison nous appartient, elle est simple et commode. Ici, du moins, vous pourrez mourir en paix.

— Eh quoi, Louise, tu penses déjà à ma mort ?

— Je pense, mon père, qu'ici vous devez être heureux. Voyez-vous ces longs corridors, ces meubles, ces appartemens? tout est à vous. Voici votre salle de bain, obscure et voluptueuse, où vous pourrez venir rêver au milieu des chaleurs du jour; ces plafonds de marbre répandront la fraîcheur sur votre front et la paix dans votre ame. — Ici, ce sont les essences... Mais, qu'avez-vous donc? votre front, vos sourcils sont souillés de poussière, vos yeux semblent fatigués, vos pieds saignent. D'où venez-vous? grand Dieu!

— Ah! j'ai passé aujourd'hui le temps d'une manière amusante et variée. Sais-tu bien, Louise, que nous venons de mendier?

— Vous, mon père? Quoi! cette main

que j'embrassais tout à l'heure s'est tendue et a reçu l'aumône de la pitié? votre front, si noble encore, s'est courbé pour dire: — merci? Vous avez supporté la chaleur, la poussière, le grand soleil de la route? Mon pauvre père, vous nous croyiez pauvres, tandis que nous étions encore riches; c'est pour moi, sans doute, c'est pour votre Louise, que vous vous croyiez obligé de mendier?

— Non, ma fille, pourquoi te le cacherais-je? nous avons mendié par caprice: c'était un dernier désir qu'il nous restait à satisfaire avant de quitter ce monde.

— Venez, venez, mon père, que je vous montre votre chambre à coucher! c'est moi-même qui l'ai ornée suivant vos goûts: j'ai tâché de me rappeler les nuances que vous préfériez; j'ai suspen-

du moi-même ces rideaux, placé ces tapis, ces vases de fleurs. — Tenez, voilà votre fauteuil, où vous pourrez prendre quelque repos, le soir, devant la cheminée, en attendant l'heure du coucher, ce coussin sous votre tête, et cet autre sous vos pieds. Dites, serez-vous bien, mon père ?

— Ma Louise, si tu savais comme la grande route était belle ! ces chariots, ces femmes, ce peuple !... Comme le vin brillait dans nos verres, quand nous trinquions avec George, à l'écart, sous des ormes touffus, et que nous entendions de loin le murmure de la fête qui nous avait fait l'aumône, qui avait eu pitié de nous, et qu'en revanche nous avions su attrister un moment, dont nous avions troublé l'insouciance et la joie avec notre ton plaintif et lamentable !

— Je vous en supplie, mon père, oubliez, oubliez cette journée d'aumône et de fatigue. — O ciel! me pardonneras-tu? je n'étais pas là, moi, votre fille, pour vous arracher à la pitié du peuple, à ses injures et à ses malédictions peut-être?.. Reposez-vous bien dans votre fauteuil profond. Demain matin, la vue de cette fenêtre, le ciel, le feuillage, rafraîchiront votre tête brûlante... Souffrez que j'essuie la sueur de votre front. — Voici de l'eau pour vos pieds. —Mais pourquoi cette eau n'est-elle pas plus fraîche? pourquoi ce linge n'est-il pas plus doux?

— Qu'est-ce donc, ma fille? tu pleures, — et moi aussi, je sens des larmes qui tombent de mes yeux? — Que je suis vieux, grand Dieu! ne pouvoir m'empêcher de pleurer parce que je

vois pleurer ma fille? car je ne me sens ni triste ni affligé.

— Moi, mon père, je m'afflige quand je viens à songer à votre vie passée. Que dira Dieu, quand il vous verra? En vain chercherez-vous à vous cacher, à vous tenir derrière les autres coupables; il vous reconnaîtra, il vous fera venir à ses pieds, — il vous dira d'un ton de voix sévère : — C'est vous, Myrtil, je vous ai laissé sur la terre bien vieux; je vous ai laissé mener votre vie jusqu'au bout. Je veux que vous soyez votre juge à vous-même; dites-moi ce qu'il faut que je fasse de vous.

— Tu m'épouvantes, Louise. Mais j'y songe : notre nouvelle maison est discrète et silencieuse; on y a réuni toutes les aises, toutes les commodités de la vie;

j'ai vu la salle à manger, le salon de compagnie, le boudoir et la cuisine; mais je n'ai pas encore vu la chapelle.

—J'ai voulu voir si vous y penseriez; nous allons y descendre, elle est près de vous.

Il fait frais ici, tout est blanc, tout est en marbre. J'aime cette lampe qui mêle sous la voûte sa lueur rouge et incertaine à un rayon du soleil couchant. Les vitraux, peints en bleu, en violet et en or, semblent faire régner à regret sur la dalle les nuances éclatantes de leur arc-en-ciel mélancolique. — Quel séjour de paix et de prière! avec de si beaux tableaux, un tapis à fleurs d'un tissu si fin, tant de marbre et tant de velours, comment ne pas sentir son ame s'élever et s'ouvrir à Dieu? comment ne pas sen-

tir en soi les frissons de l'extase, la ferveur de la prière, qui accable et qui glace? — Prions, ma fille, agenouillons-nous ensemble sur les marches de l'autel!

— Vous avez donc l'ame pieuse maintenant, mon père? vous avez senti le besoin de croire en Dieu? Vous aimez, n'est-ce pas, dans vos rêves, à contempler du sommet des nuages sa grande image, tantôt inflexible et sévère, tantôt ouverte et souriante, compter et mettre en ordre les méchans et les bons, suivant les lois de la justice ?

— Louise, dis-moi, quand je serai mort que deviendras-tu ?....

—Je compte me retirer dans quelque couvent, où je passerai mes jours et mes nuits à prier pour votre repos.

— Ma Louise, que j'aime à te voir

m'ouvrir ainsi ton ame, elle est si pure! prions ensemble, et dis ta prière assez haut pour que je puisse la répéter après toi.

Myrtil frappait de son front la dalle heureusement recouverte d'un tapis épais ; il montrait au ciel sa poitrine, en s'interrompant pour dire : — Tu vois, ma fille, si je sais prier quand je veux.

Quand ils eurent fini, ils rangèrent tout avec grand soin autour du prie-dieu ; ils firent un dernier signe de croix devant l'autel; ils quittèrent la chapelle : la fille soutenait le père, et la nuit enveloppait déjà d'un brouillard sombre les murs, l'autel et le crucifix d'or.

Ils eurent de la peine à retrouver la chambre du vieillard, car ils étaient dans

une maison nouvelle pour eux. Enfin ils rencontrèrent, comme par hasard, l'appartement gaiement éclairé; les ombres des lumières flottaient sur les rideaux de mousseline: on eût dit une chambre d'amour, qui attendait en silence un jeune couple; quand on entend retentir en bas, dans la salle à manger, les voix, les rires, les folies, qui achèvent le repas du soir.

—Ecoute, Louise, dit Myrtil, tout ici est à mon gré et suivant mes souhaits; je reconnais l'amour et les soins d'une fille pieuse. Je devrais être satisfait de tout cela; je vois que tu as tout fait pour répandre un peu de calme et de repos sur le petit nombre de jours qui me reste; mais je ne sais, il me manque quelque chose.

—Dites, dites, mon père; que vous

faut-il encore? parlez, aujourd'hui j'ai résolu d'accomplir tous vos vœux.

—Je ne sais, ma fille; mais j'éprouve en moi un vide que n'ont pu combler ni la prière, ni tes paroles pieuses. — Je ne puis t'exprimer ce que je ressens, c'est comme une fatigue, une lassitude intérieure, je ne puis t'exprimer.... Ah! j'y suis, — c'est à souper.

Au même moment, suivant les vœux du vieillard, une table fut apportée, bien éclairée, bien servie.

— Quel plaisir, dit Myrtil, de souper ainsi, seuls, en tête-à-tête, l'un près de l'autre! ma Louise; ne t'oublie pas, je t'en prie, dès que je me serai servi.

Mais il nous faudrait de la musique pour accompagner notre petite fête de

ce soir; — et bientôt les accords d'une musique lente et voluptueuse enveloppèrent le vieillard et sa fille.

— Le beau souper, ma Louise! je me sens tout rajeuni, tout rafraîchi. Tout me semble animé et brillant autour de moi. Ces bougies sont si claires et si vives qu'on dirait qu'il fait grand jour dans cette chambre... Remplis mon verre, je t'en prie; ce vin me fait voir comme à travers le voile d'un songe toute ma jeunesse, tout mon passé, si riant et si beau, comme tu sais.

— Ne buvez pas trop, mon père; vous savez que la raison des vieillards est prompte à s'égarer et à se perdre au fond d'un verre. Il est minuit: disons les grâces.

— Reste encore, Louise, reste; ne re-

gagne pas encore ta belle chambre aux rideaux verts; j'ai une grâce à te demander; mais avant je voudrais savoir si tu m'aimes vraiment.

—Que dois-je faire pour vous le prouver?

—Oh! oui, je sais que tu peux me donner quelques-uns de ces témoignages de tendresse, de ces caresses que ta mère t'apprit en ton bas âge. Tu peux me jeter tes deux longs bras autour du cou, n'est-ce pas? m'embrasser sur le front, en y laissant long-temps séjourner tes lèvres; tu peux aussi, si je rentre fatigué, me laver et m'essuyer les pieds, comme tu le faisais tout à l'heure; je crois même que dans un danger tu me sauverais la vie, et que tu me tiendrais la tête, si je venais à défaillir; mais

quelque chose de vraiment grand, d'extraordinaire, une action éclatante et mémorable, un trait qui puisse passer dans la bouche de l'histoire, dis-moi si tu t'en sentirais capable.

— Parlez, mon père, car j'ai placé en vous mes amours, mes sentimens, toute ma vie.

Vous devinez sans doute ce que Myrtil avait encore à proposer à sa fille; car maintenant, hélas! vous êtes habitué à lui, vous le connaissez mieux que moi, vous savez jusqu'où il peut descendre sur la route du crime ou de l'horreur. Je l'avoue, cependant, cette dernière idée m'effraie en lui plus que tout le reste, quand je pense à ce front chauve, à ce corps flétri par l'âge, et, dans ce corps usé, toujours la même ame sceptique, et plus de fraîcheur, plus de voile de

jeunesse et de grâce sur ses fantaisies et ses pensées.

Myrtil (j'en rougis pour lui), devant ce repas délicat, sentit se réveiller son imagination, et laissa tomber sur sa fille ce sourire de dédain et de mépris qu'il avait laissé tomber sur tout le reste, avec son sang-froid et sa résolution accoutumée; il commença à disserter sur l'amour paternel et la tendresse filiale, et, par une suite de sophismes et de raisonnemens logiques, il arriva à parler à sa fille le langage d'un amour criminel; il osa, l'infâme vieillard, parler d'une nuit de volupté honteuse entre sa fille, déjà vieille, qui n'avait même plus le prestige de la jeunesse et des charmes, et lui, vieillard, qui connaissait mieux que personne son impuissance et sa faiblesse.

Louise pleura quand elle entendit le discours de son père, elle qui l'avait cru converti peu d'instans auparavant, qui l'avait vu prier avec tant de ferveur. Elle essaya de le dissuader, le priant à mains jointes, les larmes aux yeux. Mais Myrtil ne revenait jamais sur ses résolutions; il menaça sa fille, il la maudit; bientôt même, pour accomplir son dessein, il résolut d'employer la force; mais il n'avait jamais été plus fort qu'une femme, et il succomba dans cette lutte horrible avec sa fille; il fut forcé de s'avouer vaincu, de reconnaître que ce n'était point par la violence qu'il pourrait accomplir son dessein.

Alors il eut recours à son langage funeste, qui lui réussissait toujours; il pria Louise de sa voix douce et persuasive, il la flatta, il lui parla de sa tendresse,

de sa mère, de son enfance; il se mit à ses genoux, il fit couler de douces larmes des yeux de sa fille.

Louise, attendrie et touchée des efforts de son père, lui promit tout ce qu'il voulut; pour le contenter, elle feignit de se rendre à ses prières, et, en attendant, elle se mit à coucher elle-même le vieillard. Dès qu'elle eut posé sa tête sur l'oreiller, elle le vit s'endormir d'un sommeil profond; car les fatigues de cette scène et les courses de la journée avaient entièrement épuisé ses forces. Elle resta quelques instans à contempler cette tête pâle, où tant de noires fantaisies s'étaient succédées. Myrtil dormait toujours en souriant; à voir son sommeil paisible et serein, on eût dit qu'il n'avait jamais enfanté que des songes de bonheur, de ces songes qui ornent le sommeil d'une jeune

fille la veille d'une fête. Louise, après avoir veillé quelques instans sur son père, se retira en joignant les mains et en les élevant vers le ciel.

Myrtil dormait encore, lorsque, le lendemain, George parut devant son lit, armé de son bâton et de sa besace.

— Eh bien! dit-il en contemplant l'appartement de Myrtil, te voilà riche encore une fois; tu ne voudras plus m'accompagner maintenant?

—Que dis-tu? s'écria Myrtil en s'élançant précipitamment hors du lit; nous ne nous quitterons plus désormais : aide-moi seulement à m'habiller, frère, car je suis bien faible.

—Je craignais, en entrant ici, que tu

n'eusses encore une fois changé de fantaisie.

—Oh ! non pas, nous avons commencé ensemble, nous finirons ensemble; mendier, ce sera ma dernière folie, celle qui me conduira, insouciante compagne, jusqu'au terme de mes jours.

Lorsqu'ils furent descendus, ils trouvèrent Louise dans la cuisine, qui s'apprêtait à mettre tout en ordre dans la maison.

—Où allez-vous, mon père, avec ce bâton et ce sac de toile grise sur votre épaule? Ah! je le vois, vous allez encore demander l'aumône par les rues et sur la grand'route. Il pleut, il fait froid, il ne faut pas sortir, mon père; mais je suis sûre que c'est ce vilain homme qui vous entraîne.

— Ma belle demoiselle, dit George en s'inclinant respectueusement jusqu'à terre et en prenant le ton patelin du mendiant, ce n'est pas moi qui entraîne monsieur votre père ; je vous assure qu'il me suit de son plein gré.

— Vous ne passerez pas, mon père, dit Louise en barrant la porte et en déployant ses poignets courageux, vous ne quitterez pas la maison que j'ai prise pour vous, que j'ai disposée, que j'ai parée, pour aller encore une fois vous exposer tête nue à la compassion de la foule et aux intempéries de la saison; non, vous ne sortirez pas ; on vient d'allumer un grand feu clair dans votre chambre, le déjeuner vous y attend, restez, rentrez chez vous....

— Veux-tu bien me laisser passer !

s'écriait Myrtil en grossissant sa voix. — Insulter mon frère, mon compagnon d'enfance, mon ami George, le plus brave homme de la paroisse, comme disait hier un prêtre en lui faisant l'aumône... — T'ôteras-tu de là pour nous livrer passage!

Mais Louise restait immobile, n'opposant qu'une contenance digne et réservée à tant de reproches et d'injures.

— Allons, à nous deux! s'écrièrent les deux vieillards en réunissant leurs forces. Ils essayèrent de franchir le seuil de la porte que Louise défendait; mais elle tint bon, et alors Myrtil, adoucissant sa voix :

— Ma petite Louise, mon enfant, allons, laisse-nous passer; tu sais, je t'aime, ma Louise, laisse-nous passer,

je t'en prie; je te jure que ce soir nous rentrerons de bonne heure.

Mais le grand fantôme ne bougeait point, impassible comme une statue, ne donnant même aucun signe de vie, loin de paraître prêt à s'attendrir.

Alors nos deux héros, après s'être rués vaillamment et vainement une seconde fois, voyant que tous leurs efforts étaient inutiles, se mirent à crier, à blasphémer; ils pleurèrent d'impatience, ils s'emportèrent comme des enfans.

Dans le voisinage, on crut qu'on les assassinait.

Pour éviter un scandale, la généreuse fille fut bien forcée de leur livrer passage.

Alors George et Myrtil s'élancèrent précipitamment dans la rue comme deux fous. Ils se prirent les mains, et se complimentèrent de leur victoire.

Le soir, Louise prêtait l'oreille aux accens lointains d'une chanson faible et monotone, un de ces chants d'aveugles, qui attristent le crépuscule, qu'on entend dans la campagne, à la nuit tombante, lorsque tout est calme et désert autour de soi, qu'on distingue à peine dans le lointain une lumière qui rayonne aux vitres d'une chaumière.

La chanson approchait par degrés; — C'est mon père qui revient, se disait Louise à elle-même.

Bientôt on entendit frapper à coups redoublés. Il fallut bien ouvrir. C'étaient

George et Myrtil. Quand la porte s'ouvrit, ils se laissèrent tomber rudement sur le seuil, en poussant de longs éclats de rire. Leurs traits étaient bouleversés, leurs yeux gris brillaient comme des flambeaux; les malheureux, ils étaient ivres!

—Oh! Myrtil! relève-toi, je t'en prie; comment ne t'aperçois-tu pas que tu n'offres plus qu'un spectacle hideux, et que tu fais peine à voir? relève-toi, c'est moi qui t'en prie; il me semble que tu devrais au moins te rendre à mes prières.

Mais non, il fait le sourd; Myrtil n'a jamais daigné rendre compte à personne de ses actions, pas même à moi: il faut supporter patiemment et interpréter comme on peut ses bizarreries. Il paraît

que lui et son compagnon sont deux fous qu'il faut regarder agir et parler comme il leur plaît, mais qui ne consentent jamais à s'occuper de vous, à entrer dans la moindre explication avec vous. En vérité, mes héros, je vous trouve bien indignes de l'amour et de l'intérêt qu'on vous porte.

Regardez-les, les voilà qui se lèvent avec effort : Louise marche derrière eux pour les soutenir. Tout en trébuchant, ils arrivent au salon, — une chambre de dévote assoupie dans une pieuse extase, ornée de peintures religieuses, une chambre silencieuse où l'on respire un air de méditation et de prière.

Ils entrent, et je vous fais grâce du spectacle affligeant qu'offrirent ces deux hommes pris de vin, qui étaient déjà

vieux à vingt ans, déjà corrompus et flétris, qui pourtant n'avaient pas craint de traverser la vie d'un pas ferme et assuré, vieillissant avec une sorte de satisfaction orgueilleuse, se livrant aux vices de la vieillesse, sans honte et sans regret; se plaisant à exagérer dans leurs actions et dans leurs pensées ce souvenir des sensations et des caprices de l'enfance, qu'on retrouve souvent avec terreur dans les idées et sous les cheveux blancs des vieillards.

Ils étaient ivres, et dans ce salon discret, devant ces images de sainteté, ils se mirent à danser comme deux forcenés. Quels propos! quels mouvemens! quelle danse! Deux vieillards, deux corps usés qui chancelaient, et tant de pensées infâmes, tant de fantaisies, tout un passé plein de bizarreries et de rêveries af-

freuses qui dansait avec eux, qu'ils n'avaient pas craint de livrer au délire honteux de l'ivresse. Jugez un peu de leurs discours! ces deux mendians sceptiques, insoucians, comme des gens du peuple, dansant sur des tapis somptueux, leurs guenilles qui se réfléchissaient dans les glaces, et leurs membres nus qui se montraient à travers leurs haillons déchirés.

Louise, sur le seuil de la porte, les regardait avec consternation. Les deux vieillards, comme pour se venger, par une méchanceté d'enfant, se mirent à bouleverser toute la chambre, souillèrent les siéges et les coussins; criant, chantant, feignant de ne plus se posséder, jouant à merveille la fureur et le délire.

— Non! s'écria Louise, tu n'es plus

mon père! Il me semble qu'il y a un degré où la piété filiale est obligée de s'arrêter. Va, tu seras damné! tu n'es plus rien pour moi, je t'abandonne!

Dès qu'ils furent seuls, ils gardèrent le silence. Ils s'agenouillèrent devant un Christ suspendu au-dessus de la porte; pénétrés de confusion et de repentir, ils se mirent à prier à voix basse. Depuis quelque temps, lorsqu'ils avaient commis quelque méchante action ou quelque nouvelle folie, ils avaient pris l'habitude de réciter leurs prières. C'était du moins une sorte de réparation, mais bien insuffisante pour tant de fautes. — Bientôt ils soupirèrent, et, invités au repos par la douceur du tapis, ils s'endormirent par terre, couchés l'un sur l'autre comme deux chiens.

Heureusement que dans les douleurs

et les peines de cette vie, le couvent nous reste, le couvent, retraite éteinte, oubliée, où tout meurt et finit. C'est là qu'on se repose des fatigues du monde, l'âme n'a plus à craindre de secousses et d'orages. — Adieu donc, clartés vives et éblouissantes du soleil! ici, les arbres touffus ne transmettent que des rayons éteints aux paupières faibles et craintives.

Le couvent où veut se retirer Louise est situé au bout d'une rue écartée; c'est ce mur élevé, où tremblent des peupliers. Vous voyez ces fenêtres grillées, cette porte noire.... Aux fenêtres, on voit, de temps à autre, quelque chose de blanc qui se montre et disparaît; mais dans les cours quel silence!

Faisons des vœux pour que tous les romans désordonnés finissent au cou-

vent. Que le héros qui s'est livré à toutes les passions du monde, qui a tout méprisé, qui s'est penché en souriant sur tous les égouts, qui a interrogé curieusement toutes les fanges, achève ses jours dans l'intérieur d'un cloître, et tâche au moins d'y mourir saintement.

C'est ainsi qu'on peut se faire pardonner peut-être ses fictions. Nous vous saurons toujours gré de ce dénouement banal et prévu ; nous vous tiendrons compte du sacrifice d'invention que vous nous aurez fait. Qu'importe que nous ayons quelques émotions de moins, que nous prévoyions la fin, pourvu que vous fassiez briller à nos yeux, avant de nous quitter, une lueur de consolation et d'espoir? Vous vous trompez, si vous croyez que nous vous ordonnons

de faire couler jusqu'à la fin le sang avec abondance ; non : l'art consiste souvent à l'étancher graduellement, à le tarir, à effacer et à cicatriser les blessures que l'on a faites à la sensibilité du lecteur. Nous aimons tant les dénouemens que nous pouvons deviner, les héros qui meurent dans un duel avec leur rival, les héroïnes que fane un désespoir d'amour ! Tout se termine ainsi sans efforts, sans contrainte, et de soi-même, de manière à n'exciter la surprise de personne ; souvent, au contraire, il y a des poètes, quand leurs fictions s'achèvent, qui réunissent leurs forces, qui retiennent leur haleine. Vous ne savez pas que de frais d'imagination coûtent certaines catastrophes qui doivent manquer leur effet, parce qu'elles sont invraisemblables et déplacées. On aime à voir d'ailleurs les poëmes s'envelopper, avant

de finir, de candeur et de simplicité, comme une courtisane qui, pour mourir, met sur sa tête le voile innocent de sa jeunesse.

Louise a donc enfin pris le voile. Son dernier rêve était d'apporter dans un cloître le reste de ses jours mélancoliques : depuis qu'elle a retrouvé une partie de ses richesses, son confesseur n'a plus rien trouvé à opposer à sa résolution.

C'en est fait; la porte vient de tomber sur elle.

Bientôt elle aura pris goût à la fraîcheur des chapelles; elle aimera, dans les jardins, à passer entre les voûtes religieuses des charmilles; elle trouvera une volupté secrète à appliquer sur sa poitrine l'ivoire glacé du crucifix.

Du moins celle-ci mourra en paix, sans regrets et sans remords; sa dernière pensée sera une pensée pieuse. Les heureux du monde ne sont-ils pas ceux qui attendent la mort sans passion et sans désirs?

D'ailleurs, ici, la nourriture est bonne, n'est-ce pas, sœur Louise? tous les jours, à midi, le réfectoire fume et exhale une odeur saine de viande et de légumes. Les dortoirs sont aérés, les rideaux sont blancs; le matin, à son réveil, on peut voir, de son lit, les arbres du jardin. — Ici, on peut tout oublier, renoncer au monde : rien ne vous retient plus; on oublie ce qu'on a aimé, ce qui touchait autrefois; on ne songe plus qu'à soi et au salut de son âme.

Cependant sœur Louise se rend

tous les jours à confesse, et elle cause avec l'abbé; ils s'entretiennent de divers objets. — Que voulez-vous? la liste des péchés est épuisée bien vite; on commet si peu de fautes dans l'intérieur d'un cloître!

Ils causent de belles-lettres et de philosophie; ils jugent les peintures du couvent; ils parlent du virtuose qui doit faire ses débuts le dimanche suivant sur l'orgue de la paroisse.

Tout cela est bien; mais l'abbé parle à Louise de son père, et revient souvent sur ce chapitre. — Ma fille, en vérité votre père devient fou : je l'ai vu hier étendu sur les marches de l'église avec un autre vieillard, et, lorsque je passais, au lieu de dire ses prières, comme les autres pauvres, il m'a insul-

té parce que j'oubliais de lui faire l'aumône. — Sœur Louise, vous devriez veiller sur votre père, ceci vous est prescrit par vos devoirs de fille; d'ici à peu de jours il sera furieux, il faudra prendre des mesures. Tâchez de lui obtenir tout de suite une place dans une maison de fous, où il sera enchaîné et mis en cage; ainsi, du moins, il n'insultera personne.

Voyez-vous cela, monsieur l'abbé? en cage mon pauvre Myrtil! en vérité, je trouve que ces prêtres n'ont aucun égard; ils sont sans pitié quand quelque chose les gêne ou les blesse.

Si l'on t'emprisonnait, alors, Myrtil, j'oublierais tous les tourmens que tu m'as causés et le tort que tu me feras sans doute, pour ne plus penser qu'à ta

jeunesse, à tes yeux pleins de douceur, à ta chevelure noble comme un beau plumage. L'emprisonner! un pauvre enfant si simple, qui eut l'âme douce et poétique! Des anneaux de fer qui rouilleraient ses bras de femme! A cette pensée, pardonnez-moi ce mouvement de faiblesse ou de compassion; vous savez si je puis aimer ou estimer mon héros. Myrtil l'indigne, le détesté; oh! je lui rends bien justice, je vous assure. Mais l'emprisonner!.. Alors, voyez-vous, je ne craindrais pas de faire passer dans cette longue allée qui longe le corridor des fous ce qu'il y eut de frais et de joyeux dans sa vie. — Accourez en chantant ses idées folles, ses rêves, son premier caractère de jeunesse que déjà personne ne pouvait comprendre. Sur leurs pas, voilà George jeune aussi, en beaux habits de campagne,

qui revient de chez sa vieille mère pour revoir son ami, son pauvre camarade qu'il retrouve prisonnier. Il pleure, en sentant comme la petite main de Myrtil est humide et glacée. Et leur jeune maîtresse qu'ils ont vue mourir! la voilà leur jeune folle, elle veut qu'on l'enchaîne avec Myrtil; elle appuie sa tête sur les barreaux et dit : — Veux-tu de mes cheveux? veux-tu ma ceinture?.. Ah! je vous abandonne mon héros, il mérite le gibet, il sera damné, je vous le promets; mais, de grâce, ne gênez aucun des mouvemens de son corps, laissez-le marcher en liberté, aller encore où il voudra. Vous le savez, je n'ai pas craint de le souiller, de l'avilir, pour vous empêcher de vous attacher à lui. Je n'ai pas craint de vous le faire connaître à fond; mais si vous allez me l'enchaîner comme un fou vulgaire, alors je ne vois

plus en lui qu'une surface brillante et trompeuse. Je demande grâce pour un jeune homme de vingt ans qui ne sait que rêver et sourire, et je prie qu'on laisse Myrtil jouir en paix du ciel bleu qui semble fait pour lui, qu'on le laisse au soleil, à la fraîcheur de l'ombre, aux arbustes qui plient et cèdent aux brises de l'été, aux arbustes flexibles comme lui, ses compagnons et ses frères.

Un jour, sœur Louise sortit du couvent; elle voulut retrouver son père, le revoir, l'embrasser une dernière fois. Elle parcourut la ville et la campagne, elle interrogeait tout le monde : on connaissait bien Myrtil et son compagnon, on les avait vus souvent errer dans les rues et sur les routes; mais il y avait plusieurs jours qu'on n'entendait plus parler deux. Louise était égarée, inquiète, désespérée

comme une jeune dame qui a perdu son épagneul.—Où est-il, où est-il? Bon Dieu! serait-il mort? — Et nous aussi, nous pourrions dire de tous les deux seraient-ils morts?... Pour ma part, j'ignore ce qu'ils sont devenus. Ah! que du moins ils ne meurent pas sans que nous les revoyions. Malgré l'ennui et le dégoût qu'ils nous ont inspiré, nos deux bons amis, je veux savoir comment ils finiront.—Ils ne sont pas ici, ils ne sont pas là; vous ne les avez pas vus, ni moi, ni personne; alors il faut qu'ils soient à la Chalande.

Tout le monde y va, entendez-vous bien, c'est pourquoi il ne faut point rougir lorsqu'on s'y rencontre; sans ce pélerinage, notre mission ici-bas ne serait pas remplie. Venez, venez seulement sur la route.

Holà! les femmes, les soldats, les

princes, les mendians, toute cette foule parée de poussière et de clinquant, ce troupeau de guenilles, mêlées, confondues, grimpant les unes sur les autres; ces têtes nues, ces épaules marquées au poinçon du crime, tout cela, ce tourbillon qui cause, qui marche, qui fait voler des flots de poussière, où allez-vous? répondez! — A la Chalande.

Il faut s'y décider, s'accoutumer d'avance à cette image, faire bon feu avec ses principes, ses idées d'innocence et de vertu; tout le monde y va une fois au moins: si le voyage déplaît, on en est quitte pour ne pas le renouveler.

Là, tout est permis, point de lois ni de règles. Les hommes et les femmes, les vieux et les vieilles, vive la joie! nous sommes à la Chalande, et ce n'est pas

pour garder quelque retenue, pour veiller sur nos propos.

Toutefois, si vous avez envie de blasphémer, si vous avez sur les lèvres quelque impiété, si vous voulez tourner en ridicule les mystères de la religion, je vous en préviens, n'y allez pas, car on est dévot à la Chalande.

Seulement, on y soupe, on y fait bonne chère pour son argent; mais on n'assassine pas les voyageurs; jamais on n'a vu une tache de sang se sécher et jaunir sur les murailles. C'est un séjour qui n'est entouré d'aucune tradition populaire; en l'abordant vous n'y trouverez pas de ces légendes ensanglantées qui viennent vous accoster et vous prendre à la gorge.

Du reste, on y entend souvent des

discours passionnés; le langage du sentiment est là aussi vieux, aussi vulgaire qu'ailleurs.

Si vous êtes curieux d'assister aux dernières paroles d'amour entre deux vieillards, homme et femme, venez; mais, avant tout, avez-vous soixante-dix ans passés? car sans cela vous ne seriez pas admis.

Le soir, on soupe; après le souper, on récite les prières en commun; dès qu'on s'est acquitté de ce pieux devoir, alors plus de retenue: les voiles tombent, on joue, on cause, on disserte en buvant. Les voisines sont galantes et empressées, elles n'oublient pas de flatter leurs voisins. Bientôt les siéges, les bouteilles, les verres se renversent; les âmes les plus belles, les plus réservées,

se renversent aussi et pétillent sur les tables. On n'a rien de caché les uns pour les autres, dans cette grande orgie octogénaire, infirme et malade, qui tousse, où l'on entend parfois les maux et les douleurs de la vieillesse mêler aux accens du plaisir leurs plaintes et leurs gémissemens.

Poète, tu as brillé parmi tes rivaux, ton nom a traversé le monde; maintenant les femmes lisent tes œuvres, et, dans leurs rêves, se plaisent à couronner de fleurs ta tête blanche et majestueuse. La foule ne se lasse pas de t'admirer; les cris, les hommages s'élèvent, les palmes s'agitent : — Où est-il? où est le poète? où est le génie?... On l'a cherché dans sa retraite sombre couverte d'arbres, et il n'y était pas; il n'est pas au fond d'une barque, sur la mer, car il a

chanté tant de fois la mer et sa belle chevelure, il a passé tant de nuits, bercé dans une barque nonchalante, abandonnant son ame et ses sens au parfum des arbres et à la léthargie du rivage. Il n'est pas non plus sous le voile d'une maîtresse, qui le dérobe aux hommages envieux, et l'endort dans les caresses jalouses de son amour. Il est blanchi par les ans, il n'y a plus que la gloire qui le touche et qui puisse faire briller sur son front un éclair d'orgueil et de joie. — Où est-il donc, le poète, ni dans sa retraite, ni sur la place publique, où le triomphe l'attend?... Insensés, vous le demandez à des cieux étrangers, à des pays éloignés, vous allez le chercher bien loin, comme s'il n'était pas à la Chalande!

A la Chalande aussi, toi, brave géné-

ral, qui as commandé à tant de soldats, avec tes cicatrices si fières, ta moustache radieuse, ton épaulette d'or fanée.

O vous qu'une dame frêle et malade assassine et méprise, vous dont elle a lu tout haut dans un cercle les épîtres familières, les lettres les plus tendres, qu'elle a dépouillés le matin des traits d'esprit, des reparties les plus heureuses, pour s'en parer le soir au milieu de ses rivales, — consolez-vous, et donnez-lui le temps de vieillir, à vous et à cette femme, maintenant si pâle! un jour, pleine d'abandon et de grosse joie, bien portante et vigoureuse, vous la retrouverez à la Chalande.

Remarquez que le poète, ailleurs si fier, si hautain, là, s'humanise, met de côté tout orgueil, toute pudeur; il com-

mente sans pitié ses plus beaux ouvrages, dit ceux qu'il se propose d'achever, se donne tout entier, livre à l'auditoire les secrets de son génie, déroule tous les replis de son ame.

Le vieux général ne raconte pas ses campagnes; c'est pour le monde que le vieux rusé garde cette intéressante récréation. Là, le noble et vieux guerrier vous donne une idée d'un champ de bataille, au moyen d'une sorte de pantomime belliqueuse. Il commande la charge, il donne des ordres, il crie, il appelle, il lorgne assidûment les deux armées, qui se rencontrent et se heurtent. — Et puis, le voilà qui trépigne, qui s'agite, qui pleure de joie : ses soldats sont vainqueurs.

C'est donc à la Chalande que nous re-

trouvons nos deux hommes, ils n'y jouent qu'un rôle secondaire ; méconnus, mal appréciés sans doute, là comme ailleurs.

Mais hélas ! comme ils disparaissent vite ces séjours de plaisir et de folie ! Dites, combien en avez-vous vu s'abattre de ces toits de chaume, se faner de ces feuillées qui ont abrité les joyeux passe-temps de votre jeunesse. Que l'on change un site harmonieux et poétique, qu'on l'encombre de pierres et de tombereaux, pour y élever de lourdes habitations qui doivent masquer les points de vue et les collines ; on peut se consoler, et plus loin on peut retrouver sans doute une rivière, un rideau tremblant de saules et de peupliers. — Mais la guinguette de village, la petite cour et le marronnier, la table de

mente sans pitié ses plus beaux ouvrages, dit ceux qu'il se propose d'achever, se donne tout entier, livre à l'auditoire les secrets de son génie, déroule tous les replis de son ame.

Le vieux général ne raconte pas ses campagnes; c'est pour le monde que le vieux rusé garde cette intéressante récréation. Là, le noble et vieux guerrier vous donne une idée d'un champ de bataille, au moyen d'une sorte de pantomime belliqueuse. Il commande la charge, il donne des ordres, il crie, il appelle, il lorgne assidûment les deux armées, qui se rencontrent et se heurtent. — Et puis, le voilà qui trépigne, qui s'agite, qui pleure de joie : ses soldats sont vainqueurs.

C'est donc à la Chalande que nous re-

trouvons nos deux hommes, ils n'y jouent qu'un rôle secondaire ; méconnus, mal appréciés sans doute, là comme ailleurs.

Mais hélas ! comme ils disparaissent vite ces séjours de plaisir et de folie ! Dites, combien en avez-vous vu s'abattre de ces toits de chaume, se faner de ces feuillées qui ont abrité les joyeux passe-temps de votre jeunesse. Que l'on change un site harmonieux et poétique, qu'on l'encombre de pierres et de tombereaux, pour y élever de lourdes habitations qui doivent masquer les points de vue et les collines ; on peut se consoler, et plus loin on peut retrouver sans doute une rivière, un rideau tremblant de saules et de peupliers. — Mais la guinguette de village, la petite cour et le marronnier, la table de

pierre où l'on vint s'asseoir ensemble, devant soi du vin du pays dans un broc de faïence, ce schall qui flottait sur ce banc rustique, et cette jeune femme qui riait de se voir assise avec vous à la porte d'un cabaret de campagne! ah! voilà ce qu'il faut épargner. Le marronnier, la taverne, la table de pierre où se rattachent nos souvenirs, nos amours, nous ne pardonnerons pas si on nous change, si on nous déplace quelque chose: il faut que tout reste en place, toujours et toute la vie, pour qu'on puisse y revenir aux heures d'inquiétude et de tristesse, pour qu'on puisse retrouver les moindres scènes à l'aide des souvenirs.— Il faut qu'on retrouve encore la pelouse desséchée, où le chien du cabaretier dormait au soleil; les cris, les voix confuses d'ouvriers et de paysans qu'on entendait dans l'intérieur de la maison, l'ar-

bre profond, dont les branches éparpillaient des fleurs légères sur la table et jusqu'à la surface des verres.

Ainsi, la pauvre Chalande, avec ses charmes et sa poésie, la voilà détruite, les arbres seuls restent debout, le toit est enlevé; sous l'herbe, au milieu des orties, brillent çà et là des morceaux de verre, des débris de bouteilles; quelques bouchons roulent au hasard sur les tables écartées. O douleur! ô consternation! notre vieillesse a perdu un de ses meilleurs asiles; le monde, une de ses plus belles fêtes.

Madame l'abbesse vint à passer un jour dans son carrosse. Madame l'abbesse, c'est Louise, qui, à force d'ambition et d'intrigues, est devenue la directrice de son couvent.

—Quel heureux site! disait-elle, que l'air est pur! Je veux qu'on creuse ici ma tombe. J'aime ces grands arbres, et, près de ce treillage brisé, cette petite chèvre qui broute. — Comment appelez-vous ce lieu?

— C'est la Chalande, madame l'abbesse, répondit sans hésiter son vieux cocher, en se penchant vers la voiture.

Pauvre Chalande! te voilà morte, tes vitres sont brisées, tu as perdu ton éclat et ta bonne renommée, tout ton monde t'oublie et t'abandonne; il ne t'est resté que deux fidèles, deux de tes anciens hôtes; Dieu soit loué! ce sont nos héros. Aujourd'hui, ils sont venus s'asseoir machinalement sur un banc de mousse,

et ils ont fait venir du vin de la ville voisine pour dire un dernier adieu à leur Chalande, leur pauvre amie défunte, pour boire une dernière fois devant sa porte.

Madame l'abbesse s'approche, car elle a reconnu George et Myrtil, la tête appuyée sur la table, au milieu d'une double haie de bouteilles vides. Des débris de verres sont épars autour d'eux; aux environs, l'herbe est tachée de vin répandu. C'est tout l'abandon, tout le désordre de l'ivresse, quand la tête chancelle, que les mains tombent, qu'on brise son verre pour n'avoir plus envie de le remplir.

Louise les appelle par leurs noms. — George! Myrtil! mais il est trop tard. O regret! ô consternation! Nous ne les en-

tendrons plus raisonner ni discourir, nous n'avons plus à craindre la hardiesse de leurs propos, l'extrême licence de leurs actions et de leurs pensées ; nous n'aurons plus à déplorer leurs fautes et à gémir sur leurs écarts et leurs déréglemens, car George et Myrtil sont morts.

Nous croyions qu'ils auraient su choisir au moins un genre de mort bizarre et conforme au reste, mais point du tout; même à leur dernière heure, ils ont voulu nous tromper encore. Ils sont morts, non pas en philosophes ou en poètes, mais en vrais mendians, prenant à la lettre les goûts et les habitudes de leur dernière condition. Ils sont gonflés comme deux outres. Tout en dissertant sur les douleurs de cette vie, en trinquant et en vidant des bouteilles, ils ont voulu sou-

tenir un combat au-dessus de leurs forces, et ils ont succombé. L'ivresse, leur joyeuse compagne de chaque jour, qui les flattait, égayait et caressait leurs vieux jours, a fini par les prendre à la gorge, par nous les enlever quand nous commencions à nous accoutumer à eux. — Ils ont fermé les yeux à midi, par un beau soleil de printemps, sous le chêne d'une guinguette abandonnée.

Maintenant, vous pourriez demander ce qui se passa dans l'esprit de nos deux bouffons quand on les enferma dans la bière; s'ils furent toujours aussi gais, aussi railleurs, quand ils furent descendus dans la fosse, et qu'ils entendirent la terre pleuvoir sur leur cercueil. Nous pourrions aussi vous rendre compte de l'interrogatoire que subit Myrtil aux pieds du souverain

juge, vous rapporter ses réponses et son apologie. Mais vous conviendrez vous-même que ce sont là des détails inutiles, des scènes vulgaires, qui se représentent d'ailleurs au dénouement de tous les récits des poètes qui ont fait preuve d'un peu de profondeur et d'audace dans leurs conceptions.

Venez plutôt les admirer encore une fois et leur dire un dernier adieu. Ils se tiennent fermement embrassés l'un l'autre; l'un, Myrtil, sourit avec tristesse, et l'autre semble écouter quelque bruit lointain. Ils tiennent à la main les petits crucifix d'ivoire qui ne les quittaient plus, ce qui prouve que du moins, avant de mourir, ils ont recommandé leur ame à Dieu, et que quelques pensées chrétiennes ont accompagné leurs derniers soupirs. — Oubliez-les

comme moi, oubliez qu'il y eut deux enfans qui s'appelèrent George et Myrtil, vous qui leur gardez rancune, vous qui vous repentez de les avoir suivis assidûment, espérant toujours quelque dédommagement à tant de résignation et de constance. Consolez-vous; car vous savez sans doute que ces deux êtres si corrompus, mélange bizarre d'infamies et de crimes, mes héros, que vous fêtiez si bien en commençant, n'ont jamais existé, ce sont deux monstres, si vous voulez, mais heureusement deux monstres inventés à plaisir. A Dieu ne plaise que je vienne vous affirmer comme tant d'autres que ce sont des personnages réels, nos contemporains ou nos ancêtres! Hélas! la conduite de nos héros, leur immoralité, leurs manières étranges, l'aversion qu'ils inspirent sans doute même aux personnes qui savent le mieux pardonner nos erreurs et nos

fautes; tout en eux m'empêche de les placer comme tant d'autres sous l'innocente protection de ce mensonge poétique.

Et moi-même, tandis qu'il en est temps encore, qu'un mot peut-être pourrait leur rendre quelque faveur ou quelque estime, les empêcher d'être damnés et maudits, je cherche en vain une raison, une excuse pour adoucir leur sort. Je me vois forcé de les abandonner et d'avouer qu'un jour, un jour tranquille cependant, ils sont venus s'associer, malgré moi, à mes fictions et à mes pensées, s'emparant de tout, ordonnant, parlant en maîtres, se disant tout haut mes héros et mes personnages; et pourtant je ne les connaissais pas, jamais (gardez-vous de le croire) je ne les avais vus dans le songe d'une belle mati-

née, ce berceau lointain où vous sourient long-temps d'avance les héros qui doivent grandir sous les regards et les caresses de nos rêves.

Vous savez tout maintenant, et mieux que nous vous pouvez juger ces deux êtres que nous croyons fictifs et invraisemblables, et qui peut-être, après tout, ont existé sans que nous le sachions. Vous savez comment ils se sont emparés sans son aveu d'une imagination qu'ils ont choisie sans doute à cause de son ignorance et de sa simplicité. Ils l'ont prise au dépourvu, ils l'ont surprise au moment où, comme vous l'avez vu au début, elle s'apprêtait à vous retracer un de ces heureux tableaux, souvenirs de ces longues tapisseries bizarres qui ornent encore aujourd'hui le fond de certains salons de campagne. C'est

là que tout est vraiment mêlé, confondu, le faux et le vrai, la nature et l'allégorie; les danses villageoises et les grands seigneurs galans; les ancêtres et les grand'mères en habits de bergères; la musette et le tambourin; la cour et le village; la galanterie et la goguette. Voyez cependant sur cette colline, près de ces nuages festonnés, à cet endroit où la toile est usée, autrefois, il y avait là un berger, et au-dessus de cette vallée pleine de danses, près de cette eau qui tombe d'un rocher entouré de roses sauvages, hélas! maintenant jaunes et décolorées, vous croyiez entendre les soupirs d'un galoubet rustique. Rien ne manquait à cette vieille peinture vermoulue, qui fut témoin peut-être des jeux de votre enfance : tout le monde y souriait, y chantait, y gambadait; vous ne voyiez que des bouches de femmes entr'ou-

vertes pour sourire et pour chanter, des bras gracieux et arrondis, des jambes ramassées de danseurs réjouis se soulevant en cadence; des joues de musiciens gonflées, et des enfans, des petits amours jouant du violon et de la trompette, pour faire danser sur le gazon des paysans et des nymphes. Vous devinez sans doute dans ce paysage les maisons étaient plus que petites que les personnages; les feuilles des arbres étaient en forme d'éventail; il y avait au bas du tableau un bassin, où les poissons, brandissant la queue, semblaient vouloir danser aussi et partager l'allégresse générale; mais qu'importe! c'était une assemblée si singulière de danses et de jeux, une cohue si animée, une si joyeuse rumeur, un chaos si gai, si dansant, un si beau tumulte! une fête continuelle qui jamais ne s'interrompait!—Je me rappelle aussi, que dans

un coin obscur, on remarquait un personnage qu'à ses vêtemens sombres on reconnaissait aisément pour le peintre, l'auteur de cette esquisse. Lui seul était triste au milieu de tant de joie, il méditait ; il était grave et recueilli comme un père qui voit jouer autour de lui sa jeune famille. On voyait qu'il n'avait jamais pris part aux scènes et aux folies qu'il avait représentées ; il paraissait regretter seulement de n'avoir pu tracer qu'une ébauche imparfaite et grossière.

FIN.

* 843
F8864de
v.2

» fin merle, l'Auvergnat. Ta tendresse » pour la République ne me paraît » pas bien franche. Il faudrait être » Marseillais pour l'aimer.

» — Est-che que mes enfants ne le » chont pas, donc? Quand j'ai pris » femme chez vous, j'ai dit adieu à » l'Auvergne.

» — Oui, mais c'est ta femme qui » t'a fait marcher hier; tu ne voulais » pas prendre les armes.

» — Écoutez donc! pour devenir » maître il faut avoir été apprenti. » Mais vous verrez chi je romprai » d'une chemelle!

» — En attendant, tu étais l'un des » plus acharnés à crier cette nuit : *A » Marchaille! à Marchaille!* Prends bien » garde; on n'a pas besoin de te voir » lorsqu'on t'entend.

» — Si j'ai crié, je n'étais pas le » cheul. Pour un Auvergnat, il y avait » deux mille Marchaillois.

»que chose au siége de

le !..... Mais voyez un peu
e Saint-Flour....
! Voilà que vous m'atta-
gent! attendez donc que
embraché Chebolat, et
honnête homme qui est
r ches jambes ait dégrandi
pans en ch'acheyant.
pays on ne chaute pas
n d'une chose à l'autre.
re paix est faite, » dit Se-
errant la main de Vigor,
e Ricco nous va faire le
s'asseoir avec nous.
ontiers, » dit Ricco, « et
pitaine s'aille promener.
ntenant, » reprit le rusé
, « je vous ... mettre tous
A la chanté de la Répu-
cria-t-il d'une voix de ton-

sa santé!
m! » dit Vigor, « tu es un



EVERAT, Imprimeur, rue du Cadran, no 16.